Fonds
Coll. spéc.

3 - A°

erreurs de
pagination

L'ARIANE
DE Mr.
Desmarets
I. B. Scotin Sculp.
a Paris
par la Compagnie
des Libraires
1734

L'ARIANE

Où sont contenuës

LES AVANTURES DE MELINTE, PALAMEDE; Epicharis, &c.

Avec plusieurs particularités concernant le Regne de Neron.

Par Monsieur DESMARETZ, Conseiller du Roy, & Controlleur General de l'Extraordinaire des Guerres.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, corrigée, & enrichie de Figures en Taille Douce.

TOME PREMIER.

A PARIS;

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

PQ
1794
.D6A64
1724
v.1

Boll. spec.

AUX DAMES.

BEAU sexe, à qui la nature a donné ce qu'elle avoit de plus riche & de plus aimable; source des plus agreables delices; qui tenez dans vos belles mains l'Empire de l'Univers, puisque vous commandez aux hommes, & que vous leur distribuez comme il vous plaît, ou l'infortune, ou le bonheur; C'est à vous seules à qui je présente cet Ouvrage; Je l'adresse aux plus beaux Objets de la terre; & comme vous estes ce qui plait le plus au monde, c'est à vous aussi à qui je désire plaire le plus. Si la puissance mesme de l'Amour ne releve que de la vôtre, tout ce qui lui appartient ne doit hommage qu'à vous; & ces avantures qui sont des effets de la beauté des Dames, ne se doivent of-

frir qu'à ce qui peut en produire de ſemblables. J'eſpere qui n'y en aura pas une parmi vous qu'il ne trouve ici de quoi paſſer quelques heures aſſez doucement. Les plus ſeveres ne s'offenſeront point que ce Livre leur parle d'Amour; & ne craindront pas en le liſant de ſe dire à elles-meſmes, ce qu'elles ne veulent point entendre de la bouche des hommes. Celles qui ſouffrent ſeulement d'eſtre aimées ſans qu'elles aiment, & qui veulent beaucoup de reſpect & de ceremonie, trouveront ici des Amans comme elles les deſirent; Et celles qui ſont plus douces, & qui pour ſoulager les flammes de ceux qui les ſervent, en veulent bien prendre une partie, auront quelque ſatisfaction de voir ici leurs paſſions autoriſées par des exemples. Mais parce qu'entre celles qui aiment il y en a de conſtantes & de volages; & que ce Livre prend entierement le parti des premieres, j'aurois peur que les autres ne s'offenſaſſent de voir leur humeur mal traitée; ſi je ne leur donnois des raiſons pour ſe defendre contre celles qui ſont déduites dans cet ouvrage. Les plus ſe-

veres Juges trouveroient de la difficulté à resoudre lequel est le plus louable, ou de sçavoir bien conserver sa passion, malgré les traverses de la fortune, ou de sçavoir changer bien à propos. C'est à la verité une chose bien glorieuse de faire voir une amour invincible, qui ne redoute ni le Ciel ni la Terre; qui se fortifie par les obstacles mesmes, & qui ne seroit pas ébranlée par la ruine de tout le monde. Ces affections ne peuvent estre si parfaites qu'elles ne soient fondées sur la vertu; & la raison les ayant fait naître, il faut de necessité qu'elles durent toûjours, étant impossible que ce qui a été raison une fois, ne le soit plus. Chacun doit confesser que cette façon d'aimer est admirable, mais aussi est-elle bien rare. La plûpart des amours naissant de causes legeres; un petit charme surprend les yeux, & leur ôte la connoissance de plusieurs defauts. La constance en ces affections est sans doute plus vitieuse que le changement; & bien souvent on appelle inconstance, ce qui est en effet une judicieuse retraitte. Le changement est quelquefois une vertu plus forte & plus

courageuſe que la conſtance meſme. C'eſt par lui que l'on dompte une paſſion de pluſieurs années, & que l'on repare tout le deſordre qui étoit dans l'ame. Les hommes qui ont toûjours plus de ſujet d'aimer, tombent moins auſſi dans l'inconſtance, & les Dames qui trouvent en nous tant de deffauts, font ſouvent par raiſon, & par un effort genereux, ce que l'on croit qu'elles font par foibleſſe. La Loi qui deffend de changer, eſt ſeulement plus rigoureuſe pour nous; parce qu'il ſemble que nous ſoyons obligés de ſouffrir juſqu'à l'extremité pluſtôt que d'eſtre infideles, & que les Dames ſoient excuſables de changer pour la moindre inquietude que l'amour leur donne. La conſtance eſt une qualité trop ſerieuſe & trop melancolique, pour un ſexe ſi agréable & ſi riant. Ce qui détruit la beauté doit eſtre auſſi deteſté parmi vous, que la vieilleſſe & la maladie. Cette conſtance voudroit paroître en vous vaillante, & capable de ſupporter les ennuis, aux dépens de vos plus riches treſors. C'eſt elle qui éteint le vif éclat des yeux; qui efface le teint, qui ruine l'embonpoint; & qui fou-

vous faire acquerir la gloire de bien aimer, vous fait perdre celle d'être aimées. La legereté a bien plus de gayeté & de charmes; & si dans un cruel accident d'amour, il faut que l'un des deux changemens arrive, ou de l'esprit ou de la beauté, on doit bien vous pardonner si vous choisissez celui qui conserve ce que vous avez de plus cher au monde. Ce sont là des raisons que peuvent alleguer les inconstantes: celles qui suivent les loix de la fidelité trouveront assez dans ce Livre de quoi leur répondre. Je conseille à chacune de demeurer dans l'opinion qui est la plus conforme à son humeur; & vous demande seulement cette grace, que celles qui se plaisent à estre infidelles, ne blâment point les austeres fidelitez qu'elles trouveront icy décrites, & que celles qui aiment la constance, n'accusent point les inconstantes. Mais je vous arreste, lors que peut estre vous avez impatience d'entretenir Ariane. Je vous laisse donc avec elle; toutesfois avant que de vous quitter, je vous avertis quelle est un peu honteuse; parce qu'elle a toûjours esté enfermée, & qu'elle n'a point encore

veu le monde; & que si vous desirez que son entretien vous divertisse, vous ne devez pas vous adresser à elle toutes ensemble pour apprendre ses avantures. Elle ne sçauroit à laquelle satisfaire, & dans le tumulte elle perdroit beaucoup de ses graces. Prenez-là chacune à part en quelque lieu retiré, & alors luy donnant de l'attention & du silence, elle vous contera librement toute sa vie, & vous dira jusques à la moindre de ses pensées. Elle ne peut pas aimer le bruit ni les assemblées, puisque le repos & la solitude l'ont fait naître.

SOMMAIRE
DU
LIVRE PREMIER.

Melinte & Palamede, jeunes Siciliens, passans de nuit dans la Ville de Rome auprès du Cirque, sont attaqués & blessés tres dangereusement par l'Empereur Neron & par sa Suite. Emilie & Camille les font porter chez elles pour les faire panser. Neron, par l'avis de Marcellin, se propose de les faire tuer; cette nouvelle étant sçûë dans Rome, Arcas & Nise, Esclaves de ces deux Seigneurs, se mettent sous les habits de leurs Maitres, & sous ce deguisement, s'exposent à la mort; ils reçoivent plusieurs blessures glorieuses, dont Nise meurt. Othon Favori de l'Empereur, obtient la grace de Melinte & de Palamede. Emilie raconte à Melinte ses Avantures & celles de sa sœur: Le Pere de Palamede lui écrit que sa sœur Ariane

va épouser Amintas ; & Ariane, pour ne point désespérer Melinte qu'elle aime, & dont elle est aimée, témoigne à son frere, dans une Lettre, qu'elle n'épousera jamais celui que son Pere lui destine.

LE PREMIER LIVRE DE L'ARIANE.

ROME commençoit à sentir avec douleur les violences & les fureurs de Neron, après avoir souffert avec patience les premieres débauches de sa jeunesse: Et ce Peuple superbe des dépoüilles de tout le monde, gémissoit sous les cruautés de ce Prince; quand la Fortune voulut donner naissance aux accidens qui traverserent les plus vertueuses affections de la terre, & permit que le Cirque où se faisoient les combats de Pompe & de plaisir seulement, fût arrosé de sang par une trahison détestable. Mais cette lâcheté ne put avoir son effet entier, & ne demeura pas impunie, parce que par une

heureuſe prévoïance du Ciel, ceux qui devoient aſſaillir furent prévenus d'une terreur, qui leur faiſant perdre le courage & le jugement, conſerva la vie à ceux dont la perte avoit été reſoluë.

Deux jeunes Siciliens allant de nuit par la Ville, l'un porté d'amour, l'autre de complaiſance ſeulement pour ſon ami; & paſſans près du Cirque avec quatre ou cinq de leur ſuite, après avoir fait quelque bruit de leurs épées pour un deſſein qu'ils avoient, furent attaqués par une troupe d'hommes armés, dont le déſordre les faiſoit plûtôt paroître perſonnes épouvantées, que reſoluës d'avoir la vie de ces Etrangers: Toutesfois leur nombre étoit tel, que ſans la valeur extrême qu'ils rencontrerent, bientôt ils ſe fuſſent donné le paſſage libre; mais ceux qui étoient aſſaillis, ignorans leur deſſein, firent voir tant d'adreſſe & de vaillance, qu'après un grand combat, les autres furent contraints de dire que c'étoit l'Empereur.

A ce nom les Etrangers firent jour, après avoir fait mille actions trop belles pour n'être éclairés que de la Lune, & laiſſerent retirer leurs ennemis; mais ils demeurerent ſi chargés de plaies, que l'un d'eux tomba évanoüi de la perte qu'il faiſoit de ſon ſang; & l'autre voulant

secourir son ami, fut surpris d'une défaillance pareille.

Leurs serviteurs qui fondoient en larmes de voir leurs vaillans Maîtres réduits à cette extremité, se préparoient à les enlever de ce lieu pour les porter chez eux, lorsque deux Dames richement vétuës, & de qui la beauté recevoit un grand éclat par la lumiere des flambeaux que deux jeunes enfans portoient devant elles, arriverent avec leurs domestiques, pour apprendre le sujet du bruit qu'elles avoient entendu devant leur logis; mais regardant ceux qui étoient étendus sur la place, & les ayant reconnus pour le brave Melinte & le gentil Palamede, l'amour qu'Emilie portoit à Melinte, lui fit faire mille regrets, de le voir pour son sujet en un état si déplorable; & Camille donna quelques pleurs au malheur de Palamede, de qui elle se sçavoit si passionnément aimée.

Ces deux sœurs, après avoir longtemps témoigné leur douleur, firent emporter ces corps chez elles, pour essaïer si les rémedes ne les feroient point revenir, & les mirent en des lieux separés, dans des lits dignes de la richesse & du luxe de ce siecle.

Ce fut là que Melinte revenant par l'assistance d'Emilie, comme d'un profond

ſommeil, & ouvrant enfin les yeux, demanda où étoit Palamede. Emilie qui n'ignoroit pas leur amitié, lui dit qu'il n'étoit pas loin, & qu'il étoit bleſſé comme lui; mais que s'il plaiſoit aux Dieux, tous deux ne couroient aucun danger. Il ſupplia Emilie qu'elle lui permît de l'aller voir, ce qu'elle ne voulut point ſouffrir, parce que ſes bleſſures ne lui permettoient pas encore de ſe lever, & ſe contenta de l'aſſurer qu'il étoit en la Chambre prochaine, avec autant de beſoin de repos que lui. Laiſſez-moi donc auſſi en repos, je vous prie, lui dit-il, & ne pouvant ſouffrir ſa vûë, ſe tourna de l'autre côté du lit.

Emilie s'étant éloignée, il commença de ſe plaindre ainſi en lui-même : Ah! Palamede, que votre amitié me fait commettre de fautes contre la pureté de mon amour; & que les feintes d'aimer Emilie à votre priere, m'avoient été inſupportables, ſans qu'elles attiraſſent encore tant de malheurs! Que pouvois-je attendre qu'une punition des Dieux, après avoir tant de fois trahi mon ame, forçant mes paroles d'être contraires à tous mes ſentimens? Au lieu de faire agir d'un commun accord tout ce qui eſt en moi, pour n'adorer qu'une choſe, j'ai permis la diviſion en moi-même, ma bouche & mes

actions sacrifiant à de fausses Deïtés, pendant que mes pensées n'en adoroient qu'une toute pure & toute sainte.

Mais aussi, pouvois-je nier quelque chose à Palamede ? Mon amour, pouvois-tu refuser de te faire cet effort pour celui qui a causé ta naissance ? & lorsqu'il a desiré quelques secours de nous, eussions-nous allegué la severité de nos Loix pour nous tacher d'ingratitude ? Helas ! qu'il est difficile de maintenir sa vie exempte de blâme, & que pour satisfaire à un devoir, bien souvent on quitte la consideration d'un autre. Au moins, tu m'es témoin, mon ame, & toi Divinité presente à mon souvenir ; que si mes paroles ont témoigné d'estimer autre chose, mes pensées les ont toujours desavoüées, & ont meprisé ces sujets indignes d'elle, & bien differens de la cause parfaite de mon amour.

Il s'arrêtoit quelque temps sur cette consideration qui le consoloit : puis regardant en combien d'endroits il étoit blessé, il continuoit à penser ainsi : Faut-il que les plaies de la vraie affection qui me travaille, soient invisibles, & que pour une amitié feinte, je porte des blessures si veritables & si visibles ? Blessures quelques fois marques de gloire, & qui me comblez de honte, comment vous pourrai-je cacher à mon amour offensée ?

La Fortune que ma constance mépriſoit, n'a pas perdu l'occaſion, lorſque mes actions pouvoient être blâmées d'infidelité ; & après avoir gravé ſur moi par ces plaies le ſouvenir éternel de cette rencontre, malgré mes deſſeins, m'a fait porter dans ces lits que j'évitois avec tant de ſoin. Mais, Fortune ! fais ce que tu pourras, jamais tu ne feras conſentir mon ame à perdre la qualité de bien aimer. Je me vange bien de toi, mépriſant tes faveurs ſi deſirées des autres : tantôt tu me les preſente ſous les charmes de la douceur & de la facilité : tantôt tu m'y portes par la force de tes accidens inévitables, pour ruiner en moi une perfection qui ſe mocque de ton empire ; & je n'ai qu'à leur oppoſer le ſouvenir de la Beauté que j'aime, pour rendre tous leurs attraits inutiles : Non, non, trompeuſe ! perds l'eſpoir que je quitte cette conſtance dont tu es ennemie ; tu peux bien rendre mon affection malheureuſe, mais jamais tu ne la feras décheoir d'un ſeul degré de la grandeur où elle eſt parvenuë.

Ces differentes penſées tourmentoient ou ſoulageoient ſon eſprit, ſelon qu'il recevoit les unes ou les autres, & l'entretinrent juſques au lendemain, qu'il ſe trouva obligé de garder le lit à cauſe de ſes plaies, bien qu'il n'y en eût aucune

mortelle. Mais Palamede fut bien plus long-temps sans donner aucun signe de vie, sinon que le cœur lui battoit encore : cependant par la force des remedes, on lui fit enfin revenir la vûë, & ses blessures étant sondées, se trouverent en lieu bien dangereux.

Ces deux amis étoient fort estimés à Rome pour leur Noblesse, accompagnée de mille qualités admirables, & s'étoient acquis l'amitié de tous ceux qui aimoient la vertu, depuis qu'un honnête desir de voir le Siege de l'Empire, leur avoit fait suivre l'Ambassade qu'envoyoient les Syracusains à Neron, pour être soulagés de quelques impositions nouvelles. Ils s'étoient rendus recommandables, & avoient acquis la gloire d'être les plus accomplis du monde ; cependant en qualités differentes. Melinte qui avoit l'esprit sage & parfaitement accord, étoit plus retenu & faisoit paroître à propos ses vertus naturelles, & les sciences qu'il avoit acquises. Palamede étoit plus prompt & entreprenant, mais avec tant de grace, que ses desseins réüssissoient la plûpart, avec du bonheur & de la gloire.

Tous deux étoient merveilleusement beaux & adroits : Melinte étoit plus haut & d'une taille plus libre ; ses cheveux qu'il portoit assez longs & ondés, étoient un

peu bruns ; & il avoit certains charmes au visage, avec une agréable majesté, qui donnoit de l'amour & du respect à tous ceux qui le voyoient. Palamede étoit blond, & avoit le visage & le corps plus plein ; d'une façon toujours gaye, & qui paroissoit recevoir peu souvent en son ame le souci & les rêveries.

Othon Chevalier Romain, qui fut depuis Empereur, & qui étoit alors le plus puissant en crédit auprès de Neron, cherissoit plus que tout, leur amitié, & avoit favorisé la naissance de leur réputation dans Rome, lorsqu'il fit sçavoir que c'étoient ces deux fameux Siciliens dont il étoit toujours fait récit dans les nouvelles qui venoient à Rome, des victoires de Corbulon Lieutenant de l'Empereur, contre les Parthes, sous la conduite duquel ils avoient donné des preuves d'une vaillance admirable, souvent ils avoient monté les premiers à l'assaut, & sauté ensemble du haut des murailles dans les Villes assiegées, pour montrer le chemin aux Soldats : souvent ils avoient causé le gain des batailles, ouvrant les plus épais escadrons par les coups furieux de leurs Javelots & de leurs Epées ; à quoi rien ne pouvoit resister : De sorte qu'ils étoient caressés de tous les Nobles, & admirés du Peuple, étant

reconnus des plus anciennes Maisons de la Grece, doüés de mille belles qualités, & entr'autres d'une valeur qui les rendoit ensemble aimables & redoutables.

Mais la Fortune jalouse d'une vertu si haute, qu'elle craignoit en être un jour maîtrisée, se plût à traverser leur vie par ses plus cruelles rencontres : car non contente de les avoir conduits si près de la mort, elle suscita la fureur de Neron, & le fit resoudre de les envoyer tuer dans leur logis, pour se vanger de l'accident qui lui étoit arrivé la nuit precedente. A peine ouvroient-ils les yeux pour recevoir le jour, qu'on vint avertir Melinte de ce cruel dessein, qui ne leur permettroit pas de joüir long-temps de la vie. Mais on celoit tout à Palamede, qui étoit dans un état assez déplorable, sans y ajoûter encore la peur d'un mal qui le devoit bientôt malheureusement guérir. Melinte sçut aussi que le combat de la nuit étoit arrivé par un embûche qui leur avoit été dressée par Neron même, sous la conduite de Marcelin; que l'Empereur avoit été blessé à la main, & Marcellin au bras.

Cet homme étoit l'un des principaux ministres des passions de ce jeune Prince, à qui l'amour de Camille & la jalousie qu'il avoit de Palamede, avoient fait entreprendre de se défaire de lui & de Me-

linte, & d'en donner le passe-temps à Neron, qui se plaisoit d'aller ainsi de nuit, battant & tuant ceux qu'il rencontroit. Marcelin ayant failli ce premier coup, & voyant l'Empereur animé à se vanger à cause de sa blessure, ne laissa point refroidir son courroux, & fit resoudre qu'un Tribun iroit sur le soir avec des Gardes, les massacrer en la maison de Maxime, où ils croyoient qu'ils se fussent retirés, parce que c'étoit le lieu de leur demeure.

Ces nouvelles qui eussent troublé les plus assurés, ne donnerent point d'étonnement à Melinte, lequel étant trop courageux pour craindre la mort, se prépara pour la recevoir ; ses blessures le rendant incapable de resister ou de fuir : car quoique l'Empereur ne sçût pas où ils étoient alors, cela pouvoit bientôt venir à sa connoissance. Cet amas d'accidens funestes, rempliſſoit de tristesse cette maison : les uns étoient muets d'étonnement, les autres pleins de désespoir de voir leur perte inévitable : Emilie & Camille ne se pouvoient consoler, & ne feignoient point de témoigner devant tous, l'excès de leur douleur : Melinte seul demeuroit invincible contre tant de malheurs, & rempliſſoit d'admiration ceux qui le voyoient si bien préparé à recevoir sans crainte les coups de la fortune.

Arcas esclave de Melinte, qui n'avoit jamais abandonné son Maître depuis sa jeunesse, & qui avoit toujours été témoin de son extreme vertu & de ses valeureuses actions, sembloit avoir tiré profit d'un si bel exemple ; car il étoit fort courageux, & avoit formé en lui une si grande affection pour Melinte, que rien ne pouvoit égaler les soins qu'il prenoit à le servir. Cet esclave ne pouvoit considerer le visage constant de son Maître, & l'extremité de son malheur, sans que son cœur pressé envoyât des larmes à ses yeux. A la fin, inspiré de quelque Dieu, ou porté par son seul courage, il osa proposer, que si l'on pouvoit cacher quelque temps le lieu où ils étoient, il s'assuroit de garantir leurs vies, & que l'on ne les chercheroit plus. On voulut sçavoir de lui quel expedient il avoit trouvé, mais il dit que l'on eût soin seulement de ce qu'il avoit declaré, & que bientôt on apprendroit l'effet de sa résolution. Il sortit à l'instant du logis d'Emilie, & alla chez Maxime, emmenant seulement avec lui un autre esclave qui étoit à Palamede, nommé Nise, qu'il connoissoit autant affectionné que lui pour le salut de son Maître. Lorsqu'ils furent arrivés, & enfermés dans la chambre de Melinte & de Palamede, Arcas lui dit : Nise, je t'ai

choisi pour m'assister au dessein que j'ai conçu de sauver la vie de nos Maîtres : Je suis resolu de mourir pour Melinte, & si tu as assez de courage, tu mourras aussi pour Palamede. Nise, sans s'étonner, lui demanda ce qu'il falloit faire. Arcas lui répondit : nous prendrons chacun un de leurs habits, & de peur encore d'être reconnus par ceux qui viendront de la part de Neron, nous aurons chacun un casque en tête, & nous nous armerons d'épées & de poignards, comme en dessein de nous défendre, ou de vendre notre vie cherement lorsqu'ils entreront dans cette chambre ; après avoir quelque temps resisté, nous pourrons, en recevant la mort, nous gâter le visage de coups de poignard, & le soüiller ainsi de sang & de plaies, afin d'être pris pour eux, & d'assouvir la vengeance de l'Empereur qui n'y pensera plus. Nise demeurant muet, & songeant à l'ordre de cette invention, Arcas crut qu'il n'étoit pas assez resolu pour un si rare effet, & lui dit : Quoi, Nise, doutes-tu si tu dois mourir pour un sujet qui nous rendra les plus beaux exemples de courage & de fidelité qui furent jamais ? Aimes-tu mieux vivre dans la plus basse condition des hommes, que de mourir comme les plus renommés du monde ? Ayant des Maîtres si vertueux & si vaillans, n'au-

rons-nous point appris à faire au moins une action en quoi nous les imitions ? Nise l'interrompit, & lui dit : Arcas, cesse de me vouloir persuader, je suis aussi resolu que toi de mourir. En vain aurois-je témoigné une si continuelle affection pour Palamede, si je ne la montrois encore en l'occasion la plus importante de sa vie ; tu verras avec qu'elle joie je recevrai la mort, & mon ame s'en iroit encore plus contente, si avant que de partir elle sçavoit que nos Maîtres fussent en lieu de sûreté. Les Dieux, reprit Arcas, feront le reste, faisons ce qui est de notre devoir ; nous ne pouvons périr que bien contens : car s'ils ont à mourir, il nous seroit impossible de les survivre ; & si nous les garantissons, quelle gloire d'être loüés d'eux tant qu'ils seront au monde ? Nise, faisons une action en notre vie, qui ne tienne rien de l'Esclave, & montrons que la fortune au moins, ne nous a pas ôté la liberté de mourir. Sur cela ces deux fideles serviteurs s'embrasserent, & s'étant accommodés d'habillemens, de casques & d'épées, resolurent d'attendre la mort en cette chambre, où l'on devoit les chercher.

Quoique la nuit ne fût pas encore si proche, jamais leur courage ne se refroidit, au contraire s'entretenant des ad-

mirables qualités de leurs Maîtres, ils s'animoient davantage à mourir pour eux, & estimoient leur fin bien glorieuse. A la fin la maison est environnée de Soldats, le Tribun entre avec cinquante Gardes de l'Empereur, & parle à Maxime, qui leur dit que les deux amis Siciliens n'étoient pas chez lui ; cependant il obéït au commandement de faire ouvrir ses chambres. Ils entrent dans celle de Melinte, & trouvent les deux Esclaves dignes d'éternelle memoire, chacun ayant une épée & un poignard, & le casque en tête, qu'ils jugerent être Melinte & Palamede, qui s'étoient résolus de mourir les armes à la main. Le Tribun qui étoit entré avec trois Soldats seulement, se voyant arrêté par eux : Quoi, dit-il, vous osez resister à Neron ? Mais eux, sans répondre, les attaquerent, & se montrerent long temps dignes serviteurs de si vaillans Maîtres : Et leur dessein étant de mourir, & non pas de se défendre, ils ne leur porterent qu'autant de coups qu'ils jugerent à propos pour rendre la feinte plus vrai-semblable. Les soldats Romains qui croissoient en nombre, & qui ne manquoient pas d'adresse ni de courage, avancerent facilement sur eux, & enfin Nise étant porté par terre de plusieurs coups, & faisant semblant de s'opposer à ceux qui attaquoient

J.B. Scolin Sculp

attaquoient Arcas, pour repreſenter l'amitié de leurs Maîtres, ſe donna trois ou quatre coups de poignard dans le viſage ſans être apperçû. Cependant on entendit une voix qui crioit de dehors, qu'on leur ſauvât la vie, & que Neron le commandoit. Ce cri arrêta les ſoldats, & auſſi-tôt Othon entrant dans la chambre ſe fit connoître, & dit qu'il apportoit la grace que l'Empereur leur donnoit. Il embraſſa Arcas ſous l'habit de Melinte, & ſe réjoüit qu'il eût échapé de ce danger; mais en même temps Niſe expira, ce qui lui fit faire mille regrets de n'être pas arrivé plûtôt. Arcas le pria de faire retirer les ſoldats, afin qu'il lui pût parler en ſecret, & lorſqu'ils furent ſeuls, il ôta ſon caſque, & rendit Othon bien ſurpris; mais il le retira de cet étonnement, lui declarant qui il étoit, & le deſſein qu'il avoit pris avec Niſe. Othon admirant cette réſolution, donna mille loüanges à tant de fidelité, & fit autant de ſouhaits que l'eſprit de Niſe pût rencontrer une demeure digne d'une ſi belle action. Après avoir pris ſoin du corps de Niſe, il pria Arcas de le conduire où étoit Melinte, & voulut qu'il portât le même habit. Auſſitôt ils ſortirent du logis, mais au lieu de raſſurer les eſprits chez Emilie, ils remplirent d'épouvante à leur abord toute la

maiſon, parce que Othon avoit grande ſuite, & l'on croyoit que ce fuſſent les ſoldats de Neron qui avoient ſçû où les deux amis étoient : Cependant après que Othon & Arcas ſe furent declarés, le trouble s'appaiſa un peu, & on les mena parler à Melinte. Othon lui preſenta premierement Arcas, & voyant qu'il étoit étonné de le voir ainſi vêtu, il lui fit le récit de ſa genereuſe réſolution, que chacun admira. Melinte alors lui commanda de s'approcher de ſon lit, & l'embraſſa long-temps, ſans que ce pauvre Eſclave pût prononcer un mot, tant il avoit de joie, plûtôt de voir ſon Maître hors de danger, que d'être demeuré vivant. Puis Othon conta qu'heureuſement il avoit appris ſur le ſoir le mandement qui s'étoit donné contre eux, à la ſuſcitation de Marcellin, ſans qu'il le ſçût, comme il avoit ignoré auparavant le combat de la nuit : qu'auſſi-tôt il étoit allé vers Neron, à qui il avoit repreſenté le mérite de ceux qu'il vouloit perdre : qu'il les avoit reconnus trop ſages pour avoir offenſé Sa Majeſté : qu'il faloit ſoupçonner Marcellin, qui avoit deſſein peut-être pour quelque differend qui étoit entre eux, de les ôter du monde, & qu'il étoit bien plus coupable qu'eux, de faire ſervir l'Empereur à ſes paſſions, ſans ſonger que la

gloire d'un si grand Prince pourroit être tachée de ce reproche, d'avoir fait mourir de si vaillans hommes : qu'enfin, lui ayant fait revoquer le commandement, il avoit voulu lui-même y aller en hâte, de peur que l'execution ne se fît trop promptement. Il lui recita ensuite la douleur qu'il avoit euë en entrant dans la chambre, de voir déja l'un des deux étendu sur la place : après cela son erreur d'aller embrasser Arcas pensant qu'il fût Melinte ; mais il avoüa que son action méritoit bien d'autres caresses. Melinte après l'avoir remercié de tant de soins dont il lui étoit redevable, affranchit Arcas en sa presence, & lui promit de plus grandes récompenses à son retour en Sicile. Ce changement d'accidens mit la joie en la place des apprehensions precedentes, Othon ayant assuré que tant qu'il auroit quelque crédit, ils seroient en sûreté dans Rome. Melinte obligé par de si grandes faveurs, étant plus satisfait du salut de son ami que du sien même, lui témoigna par les plus affectionnées paroles qu'il put choisir, de quelle sorte il se les étoit acquis. Othon qui étoit des plus nobles & des plus courtois d'entre les Romains, repartit honnêtement à ses civilités ; & de peur de l'incommoder davantage, parce qu'il parloit avec peine,

il prit congé de lui sans avoir vû Palamede, qui n'étoit pas en état d'être visité.

Lorsqu'il se fut retiré, Melinte impatient de voir son ami, & de lui dire ce qui se passoit, se leva malgré l'empêchement d'Emilie qui l'assistoit fort soigneusement : mais étant dans la Chambre, on lui défendit de parler, les Chirurgiens l'ayant averti du peril où ils le trouvoient. Melinte commença à maudire en son ame ces malheureuses femmes qui lui faisoient perdre une personne si chere, & voyoit à regret près de son lit la belle Camille, qui n'épargnoit point sa peine pour le secourir : cependant Palamede tirant le rideau apperçut Melinte, qu'il pria de s'approcher, & ayant supplié Camille de les laisser seuls, elle se retira : puis Palamede étant assis, d'une voix assez foible, lui parla ainsi. Jamais je n'avois crû pouvoir apprehender la mort, & jamais personne n'eut plus de regret de mourir : je me trouve éloigné du meilleur Pere & de la plus aimable sœur du monde, & je meurs pour un sujet qui sera toujours désapprouvé de mon cher Melinte. C'est le plus grand déplaisir qui me puisse accompagner au tombeau, de n'avoir pas suivi les avis d'un ami si vertueux, & d'avoir contraint sa prudence d'obéir aux tranſ-

ports de mes jeunes fantaisies. Si les Dieux ont résolu de m'ôter la vie plûtôt que de me rendre sage par ces accidens, je me soumets à leur justice, & les prie qu'ils vous redonnent un ami autant affectionné, mais plus moderé que moi. Cependant si votre amitié ne peut aisément changer de sujet, j'ai un autre moi même que je puis dire bien plus accompli que moi ; je laisse une sœur que je vous prie d'aimer, si déja, comme je crois, vous ne l'avez estimée digne de votre affection. Je sçai que vous méritez plus qu'elle, mais je suis assuré qu'elle ne se donnera jamais à personne qui vaille moins que vous. J'aurai au moins cette consolation après ma mort, quand je sçaurai qu'avec les Biens que je lui aurai laissés, elle possedera le plus grand que j'aie pû acquerir. Les premieres paroles de Palamede avoient rempli l'esprit de Melinte de tristesse, & ses yeux de larmes ; mais les dernieres le surprirent d'étonnement, ne croyant pas que Palamede eût jamais eu connoissance de l'amour secrette qu'il avoit pour la belle Ariane sa sœur, & ne voulant pas l'avoüer, puisqu'elle-même ne vouloit pas que personne en pût rien découvrir, il se contenta de répondre ainsi.

Il me seroit impossible d'avoir plus de

joie, recevant de si chers témoignages de votre amitié, si l'occasion n'en étoit si malheureuse, mais je ne puis que vous remercier de l'un, & regreter l'autre ; & même je veux esperer que les Dieux ne voudront pas si tôt nous séparer, & qu'ainsi le sujet de mon déplaisir cessera, & je pourrai long-temps joüir de l'affection d'un si parfait ami. Si l'état où vous êtes me permettoit de vous accuser, je me plaindrois à vous d'avoir crû que je pusse blâmer vos actions ; si quelquefois je les ai désapprouvées, c'est plûtôt que mon humeur y étoit contraire, que la raison. Guérissez vous seulement, & ne songez pas à me donner personne qui puisse tenir votre place. Je ne voudrois pas avoir une pensée pareille de vous, qu'après moi vous pussiez rien aimer.

Melinte cachoit une passion si violente & si respectueuse pour Ariane, qu'il n'osa prononcer son nom, ni en dire une parole, & laissa ainsi son discours. Palamede ayant un peu attendu, lui dit : Et que dites-vous de ma sœur ? C'est, répondit Melinte, ce que je trouve tellement pardessus mon mérite, que je n'y puis penser qu'avec présomption : aussi comme Aristide votre Pere a ses desseins plus relevés avec raison, je me contente de l'honorer avec tout le respect que je puis. Palamede

vouloit repartir, mais Melinte lui dit, qu'il ne pouvoit plus souffrir de l'entendre parler avec tant de peine, & le pria de remettre ce discours, & de se tenir en repos de peur d'un plus grand accident. Je veux, dit Palamede, vous faire au moins une priere, d'envoyer le plus promptement que vous pourrez en Sicile vers mon Pere : peut-être serai-je encore vivant quelques jours, pendant lesquels il pourroit être ici avec ma sœur, ou au moins me rendre les derniers devoirs, si ma mort prévenoit leur arrivée : je n'ai point de plus grand desir que celui de le voir avant que de mourir. Melinte prit cette occasion pour le laisser, après lui avoir dit qu'il alloit à l'heure même dépêcher un des siens ; qu'il esperoit cependant que lorsqu'ils seroient à Rome, ils auroient plûtôt sujet de se réjoüir de sa guérison, que de plaindre sa perte. Puis songeant comme il devoit écrire, pour ne pas donner trop de peur à Aristide & à Ariane, il se resolut de dissimuler sa douleur le mieux qu'il pourroit, & fit ces Lettres.

MELINTE A ARISTIDE.

JE n'ai pû refuser à Palamede ce service qu'il a desiré de moi, de vous avertir de quelques blessures qu'il a

reçûës dans un combat, & vous supplier par l'affection que vous lui portez, de le venir trouver à Rome avec sa sœur. La peur qu'il a de mourir sans vous voir, a été plus forte que toutes les prieres que je lui ai faites de ne vous point donner tant d'apprehension & de peine. Mais en satisfaisant à son desir, diminuez vos craintes, & croyez que votre fils se défiant des remedes, ne veut être redevable de sa guérison qu'à votre vûë.

Il mit celle-ci à part, pour être donnée en secret à Ariane.

MELINTE A ARIANE.

C'EST avec regret que je vous fais sçavoir des nouvelles qui troubleront un peu votre ame : Mais quand vous sçaurez que ce frere qui vous est si cher, craint de mourir pour quelques blessures, & desire vous voir, ne croyez pas ce malheur si proche : mais plûtôt que votre heureux destin a fait naître cet accident, pour faire voir dans la premiere Ville du monde la plus belle personne de la terre. Vous ne devez pas être étonnée s'il veut que vous acquieriez cette gloire aux dépens d'un peu de crainte : vous y trouverez des personnes à qui l'amour ne

peut

peut être favorable loin de Syracuſe, & qui n'attendent leur guériſon que de votre preſence. Cependant je ne redoute aucun malheur, ne pouvant eſtimer la cauſe mauvaiſe qui produira un ſi bel effet, comme ſera le bonheur de vous voir.

Melinte qui n'avoit encore oſé découvrir entiérement ſa paſſion à la belle Ariane, avoit pris cette liberté de lui écrire depuis ſon départ de Syracuſe, & même en avoit eu ſa permiſſion, à cauſe de la pareſſe de Palamede, afin qu'elle eût ſouvent de leurs nouvelles : ſi bien qu'il lui parloit inſenſiblement de ſon affection, entremélant couvertement ce qui le touchoit le plus aux choſes qui ſe paſſoient, ſans qu'elle eût ſujet de l'accuſer de témérité. Même elle étoit bien aiſe de recevoir des témoignages de ſa paſſion ſans engager ſon honneur, feignant d'ignorer ſon deſſein : & ils ſe trompoient ainſi tous deux agréablement, ſi l'on peut appeller tromperie la connoiſſance ſecrette qu'ils ſe donnoient d'une amour vertueuſe & inviolable.

Après que Melinte eut fermé les lettres, il les mit entre les mains d'Arcas ſon fidele affranchi : & l'inſtruiſant de ce qu'il avoit à faire, lui donna charge

d'aller en diligence faire le recit du mal de Palamede, enſorte qu'ils n'euſſent point trop de frayeur, & de dire que lui-même eût écrit ſans une bleſſure qu'il avoit à la main : puis il revint trouver ſon ami, & fit partir ce porteur en ſa preſence, pour lui montrer comme il obéiſſoit à ſa priere ; & lui donner au moins ce contentement.

Marcellin qui avoit toûjours fait eſtime auparavant de Palamede & de Melinte, à cauſe de leurs mérites, & qui ne s'étoit point declaré contr'eux, ſa jalouſie n'ayant point encore éclaté, plein de dépit, de ce que par deux fois ils avoient échappé de la mort qu'il leur avoit préparée, & ne croyant pas que l'on ſçût qu'il en fût l'auteur, feignit d'être tombé malade, & envoya ſçavoir de leurs nouvelles, dont il témoignoit être en peine. Lorſqu'il eut appris que ſon principal ennemi étoit le plus mal, il lui envoya d'un onguent comme un excellent remede pour les bleſſures : mais Melinte l'ayant reçû ne voulut pas que ſon ami fiſt l'eſſai de cette drogue, venant d'un lieu ſi ſuſpect. La belle Camille envoya querir un chien que l'on bleſſa d'un coup de coûteau : puis y fit appliquer l'onguent, & quatre heures après il ſe trouva mort, cette compoſition ayant envenimé la playe,

& penetré dans peu de temps jusqu'au cœur. La connoissance de cette trahison fit autant haïr Marcellin à Camille, qu'elle l'avoit aimé auparavant : Et quand il voulut la venir voir étant gueri, elle lui témoigna tant de mécontentement, qu'il vit bien qu'il étoit ruiné auprès d'elle.

Melinte affligé du mal de son ami, bien qu'alors on ne le jugeât pas mortel, & se voyant contraint de feindre de la passion pour une Dame qu'il n'aimoit point, passoit dans cette maison une vie assez fâcheuse. Emilie qui ne pouvoit croire que ses froideurs & ses ennuis vinssent de peu d'affection pour elle, & en attribuoit la cause tantôt au malheur qui leur étoit arrivé, tantôt au désir qu'il avoit de se vanger de Marcellin, ne cessoit de lui rendre des soins fort passionnés. Un jour qu'il étoit au lit, elle lui dit : Melinte, il me fâche de vous voir si triste en un lieu où l'on desireroit le plus que vous fussiez content. Madame, répondit-il, le plus grand déplaisir que j'aye, c'est de vous donner tant de peine, & je voudrois bien qu'il vous plût vous en remettre à ceux qui nous servent, je serois soulagé de la moitié de mon mal. Non, non, Melinte, reprit-elle, ne vous cachez point à moi, ce n'est point là le sujet de votre ennuy : car si vous

m'aimez, vous desirez être aimé de moi, & vous n'en pouvez maintenant reçevoir d'autres témoignages que mes assistances; de sorte que ma peine vous doit être plûtôt agréable qu'ennuyeuse. Mais en verité ne songez-vous pas à vous vanger de Marcelin, à cause des méchancetés avec lesquelles il poursuit la vie de Palamede? Melinte qui étoit bien aise de cacher le principal sujet de sa tristesse, fut bien aise de son erreur, & pour l'y entretenir lui dit: Madame il est vrai que ses trahisons me rempliſſent d'horreur & de crainte: car je vois qu'il ne cessera d'entreprendre contre nous; & il nous sera plus mal-aisé de nous garantir d'un lâche & d'un traître, que d'un ennemi ouvert & courageux. Laissez-moi ce soin, reprit-elle, il faut peu à peu le bannir de notre compagnie, & nous sçaurons mieux après nous sauver de ses desseins: déja ma sœur le haït, & j'ai gagné cela sur elle, lui représentant combien cet homme étoit à déteſter. Il n'y a point de doute, repartit-il, que sa fréquentation est fort dangereuse: & que tôt ou tard ceux qui ont un naturel si méchant, font participer au malheur de leur vie ceux qui les pratiquent. Je commence, dit Emilie, à connoître, mais bien tard, la vérité de ce que vous me

dites : car je l'avois tenu pour un homme capable de faire une méchanceté : cependant voyant qu'il nous rendoit tant de devoirs, je ne croyois pas qu'il pût méditer quelque chose qui nous apportât du déplaisir. Je ne veux pas, continua-t'elle, vous faire reproche du service que je vous ay rendu en la personne de Palamede, le faisant agréer à ma sœur : mais je veux bien vous faire voir quelle est l'affection que je vous porte, & le pouvoir que j'ai sur elle, d'avoir éloigné Marcelin de son esprit, auquel il est vrai que nous avions de signalées obligations : & si vous avez le loisir je vous en ferai le recit en peu de mots. Melinte qui étoit bien aise de la laisser parler, la pria de prendre cette peine, & elle reprit ainsi.

HISTOIRE

D'Antonin, d'Emilie, de Decie, & de Camille.

IL y a bien trois Années que ma sœur & moi nous épousâmes en un seul jour deux Chevaliers Romains par un des plus étranges accidens que la fortune ait jamais produits, & dont je crois que l'histoire ne vous sera pas ennuyeuse. Ces deux Chevaliers (qui se nommoient Antonin & Decie) estoient amis; Decie du commencement me témoignoit de l'affection, & Antonin en témoignoit à ma sœur: je vous confesse qu'Antonin étant plus aimable que Decie, j'avois quelque dépit que le moindre des deux se fût adressé à moy, & je me résolus de le gagner par toutes sortes d'attraits. La peine que j'y pris ne fut pas inutile, & je m'apperçûs que peu à peu il se détacha de l'amour qu'il avoit pour ma sœur; & enfin par mille devoirs qu'il me rendit, il tâcha de me faire croire qu'il n'aimoit rien que moi au monde. Je ne fus pas difficile à être persuadée, & de mon côté je l'ai-

mai autant qu'une fille peut aimer un homme. Ma sœur s'appercevant de ce changement, & sa douce humeur ne lui permettant pas des ressentimens violens, se contenta de lui en témoigner son déplaisir, & de lui dire que de sa part elle seroit bien plus fidelle, & qu'elle n'aimeroit jamais autre personne qu'il ne fût marié avec moi. Antonin voyant la franchise avec laquelle elle l'aimoit, ne feignit point de lui avoüer l'amour qu'il avoit pour moi : que du commencement il ne m'avoit regardée que comme un obstacle à son contentement, n'esperant pas pouvoir l'épouser que je ne fusse mariée, à cause que j'étois l'aînée : mais que depuis il m'avoit regardé avec des yeux d'amour ; & puisqu'elle lui parloit si franchement, il lui juroit aussi que si le Ciel me donnoit à un autre qu'à lui, il l'épouseroit aussi-tôt. D'un autre côté Decie voyant qu'Antonin m'aimoit, eût dessein d'aimer ma sœur : soit qu'il deferât à son ami en lui quittant la place ; soit qu'il n'aimât pas alors à contester avec un rival, ou qu'il remarquât des charmes en ma sœur qu'il n'eût pas encor apperçûs ; & Camille aux premieres assûrances qu'il lui donna de son affection, ne le voulut point abuser, ni lui faire perdre du temps : mais voyant

qu'il ſcavoit ce qui s'étoit paſſé entre Antonin & elle, lui déclara franchement, que ſa réſolution étoit d'attendre quelle ſeroit la fortune des Amours d'Antonin & de moi, & lui promit de l'épouſer ſi Antonin m'épouſoit.

Quelque temps après, Corbulon emmenant pluſieurs Troupes de Rome pour aller à la guerre contre les Parthes, Decie & Antonin furent obligés de le ſuivre, après mille proteſtations reciproques que nous nous donnâmes Antonin & moi, d'une amour ſur laquelle l'abſence ne devoit avoir aucun pouvoir. Mais ſi tôt qu'Antonin fut éloigné, un preſomptueux & extravagant nommé Tuberon, qui m'aimoit dès long temps, dont la maiſon étoit attachée à celle-ci, & qui ne ſe croyoit reculé de mes bonnes graces que pour l'eſtime qu'il voyoit que je faiſois d'Antonin, ne ceſſa de pourſuivre mes parens pour faire enſorte que je lui fuſſe accordée, & comme il avoit des richeſſes fort conſiderables, mon pere me força de l'épouſer malgré l'averſion que je témoignai avoir pour lui, & toutes les fineſſes que j'inventai pour l'obliger à ne point penſer en moi.

Je vêcus quatre ou cinq mois avec luî, ſans lui témoigner aucun déplaiſir de ce qu'il étoit venu à bout de ſes deſſeins;

& lui gardant en mon cœur une haine irreconciliable, Enfin Antonin & Decie reviennent à Rome, & Antonin ne s'étoit pas encore enquis de ce qui m'étoit arrivé depuis son départ ; lorsqu'il rencontra Tuberon, & lui demanda comment se portoit leur commune Maîtresse. Tuberon voyant qu'il ne sçavoit pas qu'il m'eût épousée, se résolut de se joüer de lui ; & sur ce qu'Antonin lui demanda comment il étoit avec moi : Assez bien, répond Tuberon. Mais encore, comment ? dit Antonin, quelquefois on se flatte. J'en eusse peut-être bien dit autant avant que partir, & cependant je ne voudrois pas assûrer que cela fût encore. Il seroit difficile, répond Tuberon, que vous y fussiez aussi-bien que moi. Et quelles faveurs vous témoigne-t'elle ? reprit Antonin. Elle me donne, repartit-il, toutes les plus grandes qui se puissent recevoir. Antonin dit qu'il ne le pouvoit croire, & le pressant là dessus de lui en dire d'avantage, Tuberon lui dit ; Vous sçavez que sa maison & la mienne sont joignantes l'une à l'autre ; sçachez qu'elle a fait faire une clef de la porte qui est commune au jardin de son pere & au mien, par laquelle elle me vient voir toutes les nuits. Antonin dit que cela ne pouvoit être ; que j'étois

trop sage pour me conduire de la sorte; & s'animant de colere sur ce discours, lui dit : que s'il ne lui faisoit voir ce qu'il luy disoit, il le publieroit pour le plus méchant homme du monde. Tuberon lui offrit d'en faire juges ses yeux mêmes; & afin que personne ne le pût détromper s'il le laissoit aller, le pria de venir chez lui à l'heure même, étant déja tard, & l'assûra qu'il me verroit sur le soir dans son jardin. Antonin se laissa conduire par Tuberon, qui le mena dans une chambre au bout de son jardin, où il l'enferma, l'assûrant qu'il ne tarderoit pas long-temps à voir ce qu'il lui avoit promis. Antonin, de dépit qu'il avoit, ne lui répondoit pas un seul mot; & étant seul, tantôt il s'imaginoit déja me voir, & me faire mille reproches de mon infidelité, & même s'emporter aux injures pour m'avoir surprise en une action si desordonnée; tantôt il s'accusoit lui-même de se laisser aller à ces imaginations, & jugeant de moi par mes actions passées, ne pouvoit croire que je fusse tombée dans un tel abandonnement de moi-même : puis sur cette pensée il méditoit déja le couroux qu'il devoit témoigner à Tuberon, pour s'être quelque temps mocqué de lui, & pour avoir été cause qu'il avoit pû douter de moi

jusqu'à ce point : que si je venois à sçavoir qu'il eût eû cette créance de moi, c'étoit pour perdre mon affection, & que sans doute Tuberon n'avoit inventé ce discours qu'à ce dessein. Puis il retomboit dans des craintes du tout contraires ; & ne pouvoit croire que Tuberon eût assez de hardiesse pour se mocquer de lui ; qu'il l'estimoit trop lâche pour ne redouter pas sa colere. Enfin Antonin me confessa depuis, qu'il est difficile qu'un esprit ait pû jamais forger tant de pensées, & de si diverses, qu'il en passa par le sien, pendant qu'il fut enfermé dans cette chambre.

Cependant je venois d'être avertie qu'Antonin étoit de retour, & j'apprehendois extrémement sa vûë, m'imaginant que la premiére fois qu'il me parleroit, il ne recevroit point pour excuse la violence du devoir, & me feroit mille reproches de lui avoir manqué de foi ; & lorsque j'étois dans ce trouble d'esprit, Tuberon me vint trouver, & me dit la rencontre qu'il avoit faite d'Antonin, ce qui s'étoit passé entr'eux, & le dessein qu'il avoit de se joüer de lui ; à quoy il me prioit de contribuer, & qu'il l'avoit amené dans sa maison afin que je fusse vûë de lui : que je n'aurois qu'à me mettre dans un des cabinets du

jardin, & lorſqu'il m'appelleroit, que je paruſſe, puis comme étant honteuſe d'avoir été vûë par un autre, je rentraſſe dans le cabinet. Je m'étonnai extremément de l'étrange deſſein de Tuberon: j'admirai ſon impertinence, & tâchai de le détourner de cette fantaiſie autant qu'il me fut poſſible; mais en vain, car il y étoit entiérement réſolu, & de peur qu'il crût que je craigniſſe de déplaire à Antonin, je fus contrainte de lui témoigner que je ferois ce qu'il déſiroit. En même-temps il me mena dans le cabinet du jardin, & y étant demeurée ſeule, je penſai que c'étoit là le plus grand déplaiſir qui me pût arriver: qu'auparavant j'avois redouté l'abord d'Antonin lors qu'il auroit appris que je ferois mariée, mais qu'alors j'avois même horreur de l'opinion qu'il auroit de moi, de me voir avec Tuberon comme une fille impudique; & qu'il ne manqueroit pas de mêler aux reproches de mon infidelité, ceux de voir mon honneur tellement abandonné.

Tandis que j'étois dans cette penſée, j'entendis que Tuberon amenoit Antonin vers le cabinet, qui lui diſoit que ſans doute il ſe mocquoit de lui, & qu'il lui avoit ſeulement voulu donner la peur que je le favoriſaſſe ainſi. Tuberon luy ré-

pondoit qu'il verroit s'il se mocquoit. Alors je ne sçavois ce que je devois faire ; je ne pouvois me résoudre de sortir pour me faire voir : mais enfin craignant que si je tardois d'avantage il ne l'amenât où j'étois, je me contraignis moi-même, & passai à leur vûe, d'un cabinet en un autre. Tuberon demanda à Antonin s'il n'étoit pas véritable : Antonin pouvoit à peine croire ses yeux ; puis voyant qu'il ne pouvoit aller contre cette vérité, il s'emporta à faire mille reproches contre moi, & tout en colere sortit du logis.

Tuberon ne se contenta pas de cette extravagance, mais y en ajoûta une autre bien plus dangereuse & pour lui & pour moi. Le lendemain dés le matin, il alla trouver Antonin qui étoit encore au lit, n'ayant pû dormir toute la nuit ; & luy dit qu'il étoit fâché de lui avoir fait reçevoir un si sensible déplaisir, mais qu'il y avoit été forcé par lui-même. Antonin lui répondit qu'il n'estimoit pas que ce lui fût une grande gloire de me posseder ainsi : qu'il devoit plûtôt cette bonne fortune à la commodité qu'à son mérite : que je témoignois bien d'avoir eu envie de passer mon temps, d'avoir voulu jetter les yeux sur lui : que s'il n'eût été absent, & qu'il eût pû avoir pareil-

le commodité, je l'eusse sans doute préferé. Tuberon le nie, Antonin l'assûre; enfin Tuberon picqué d'honneur, & pour faire valoir son mérite, dit que pour lui faire voir que je ne lui permettrois jamais une telle faveur, il vouloit lui donner le moyen d'être seul avec moi; & que s'il vouloit venir avec lui, il nous mettroit bientôt ensemble. Antonin s'y accorde, & ils s'en vont au logis de Tuberon.

Je fus bien étonnée quand Tuberon me vint dire, que pour ôter à Antonin la vanité qu'il avoit, il étoit besoin que je me trouvasse seule avec lui; m'assûra qu'il se fioit assez en ma vertu, & me pria qu'Antonin perdît l'opinion que par son mérite il me posséderoit aussi bien que lui. Je tâchai encore plus que l'autrefois à l'éloigner de ce dessein; & lui représentai qu'Antonin ayant été enfermé avec moi, en parleroit comme il lui plairoit. Il me répondit qu'il ne seroit pas cru quand même il le publieroit, & que si je ne lui donnois ce contentement il auroit sujet de croire que je me défiois de ma force. J'y consentis à regret, & quand il m'eût laissé seule, je songeai quel déplaisir j'aurois de me voir avec Antonin; que j'aurois à souffrir tous ces reproches, puis à résister à ses

désirs : & je songeois à la faute que faisoit mon mari, qui pouvoit bien croire que je l'aimois médiocrement, de me reduire à cette épreuve de constance : toutefois je me résolus à ne rien faire contre mon honneur. Tuberon peu de temps après m'ameine Antonin en ma chambre ; me prie de l'entretenir en son absence, puis nous enferme. Antonin s'approche de moi, & d'abord je ne sçai qui étoit le plus interdit de nous deux, & qui avoit plus de rougeur au front. Enfin ayant dessein d'obtenir quelque grand avantage sur moy, & non pas de me déplaire, il se contenta de me parler en passant, de mon infidelité, puis il me cajola, & me pria par son affection de lui accorder de pareilles faveurs qu'à Tuberon ; Je lui répondis modestement ; & le suppliai de perdre ces espérances : puis, sur ce qu'il insistoit, je crus qu'il le falloit plûtôt détromper que de favoriser d'avantage les impertinences de Tuberon, & lui dis que j'étois mariée avec lui. Il ne le voulut point croire, & dit que c'étoit une défaite. Il continuë ses cajolleries, en veut venir aux douces violences, & me dit que soit que Tuberon fût mon mari, ou non, je ne le puis refuser : car s'il ne l'est pas je n'avois point de raison de lui dénier ce que j'ac-

cordois à l'autre, puisqu'il m'avoit aussi bien & mieux servie que lui, & que je lui avois promis tant d'affection autrefois : & que si Tuberon étoit mon mari, il méritoit mieux qu'homme du monde que je me vengeasse de lui, pour lui avoir voulu donner une telle opinion de moi, & pour m'avoir mise en cete épreuve. Je luy répondis à tout le plus vertueusement que je pus ; lui contai tout ce qui s'étoit passé en mon mariage ; qu'il étoit vrai que je l'avois aimé plus que toutes choses, & que je l'aimois encore autant que mon honneur le pouvoit permettre ; que j'avois toûjours haï, & que je haïssois encore Tuberon, qui m'avoit voulu épouser malgré toute la résistance que j'y avois faite, & tous les artifices dont je m'étois servie, tant contre lui, que contre mes parens : mais que tout cela n'empêchoit pas que je ne me maintinse dans l'honnêteté. Antonin tout confus avoüa que je parlois avec beaucoup de raison & de vertu ; qu'il ne pouvoit plus douter après m'avoir vû tenir un discours si serieux, que je ne fusse femme de Tuberon ; & que plus je lui avois témoigné de vertu, plus il trouvoit son malheur extrême de me voir possedée par un autre ; par un homme indigne de moi, & par un homme encore qui s'é-

toit mocqué si cruellement de lui. Enfin il me dit ; je vois bien que vous faites ce que vous devez, mais que dois-je faire dans le désordre où je suis, pour vous voir entre les mains d'un autre que vous n'aimez point, & qui par ses mocqueries m'a fait un outrage qui ne se peut réparer ? Je lui répondis ; Vous avez vû que je sçai bien les loix de mon honneur, c'est à vous à sçavoir celles du vôtre : Aussitôt je me levai d'auprès de lui, & allai m'enfermer dans un cabinet qui étoit en un des coins de ma chambre.

Antonin demeurant seul, & me regardant partir, repeta les mots que je lui venois de dire. *Je sçai les loix de mon honneur, c'est à vous à sçavoir celles du vôtre.* D'abord il ne pouvoit comprendre ce que cela vouloit dire ; mais après lui avoir donné diverses explications, enfin il dit parlant à lui-même. Lâche que tu es, n'entens-tu pas ces paroles ? elle te témoigne qu'elle n'aime pas Tuberon. Tu sçais qu'il s'est mocqué de toi, & tu consulte encore si tu n'es pas obligé de le faire mourir ? vange Emilie, & te vange d'un seul coup ; ôte du monde cet infame sujet de ses déplaisirs & des tiens, cet insolent possesseur de ton bien, qui ne se contente pas de te l'avoir volé en ton absence, sans y ajoûter des mocqueries insuporta-

bles à elle & à moi, & sans nous réduire tous deux aux plus cruelles épreuves, elle de chasteté, & moi de patience ? Il mourra cet extravagant, qui n'est redevable qu'à la continence de sa femme de la conservation de son honneur, que son impertinence nous abandonne. Il sortit tout furieux sur cette pensée, & n'ayant rencontré personne dans le logis, il se retira au sien, où il ne cessa de méditer où il pourroit trouver Tuberon pour lui ôter la vie.

Sur le soir Tuberon lui-même impatient de sçavoir ce qui s'étoit passé, alla chez Antonin pour s'enquerir de lui comment il étoit satisfait de son mérite. Antonin sçachant qu'il étoit à la porte, & irrité de nouveau par la folle curiosité de cet homme, sans consulter autre chose que son ressentiment, sort l'épée à la main, & le poursuit & d'injures & de coups, jusqu'en son logis. Tuberon tout sanglant s'enfuyoit, appellant les voisins au secours : mais il étoit déja nuit ; & les Romains sçachant que Neron avoit accoûtumé de courir les ruës, & d'exciter souvent de tels tumultes, n'osoient sortir de leurs maisons, de peur de tomber entre ses mains ; car il n'aimoit pas que l'on sortît pour défendre ceux qu'il lui plaisoit d'attaquer. Ainsi Tuberon n'étant

point secouru ; arrive à la porte de son logis, & tombe demi mort. L'Empereur qui par hazard étoit proche de là, y arrive avec sa troupe, & veut sçavoir ce que c'est. Cependant je fais ouvrir, entendant la voix de Tuberon. Neron entre dans le logis, & commande que l'on y fasse entrer Antonin, dont on s'étoit saisi, & que l'on apporte Tuberon. A ce bruit mon pere qui étoit logé ceans, court chez son gendre que l'on assassinoit, & ma sœur le suit. Decie, aussi ami d'Antonin, & qui aimoit Camille, étoit présent, s'étant joint ce soir là à la troupe de Neron, parce qu'il étoit ami de Marcellin qui accompagnoit toûjours l'Empereur dans ses désordres. Antonin voyant qu'il avoit à rendre compte de ses actions, ayant prié que l'on l'écoûtât, commença à instruire Neron en présence de tous, de ce qui s'étoit passé, sans rien déguiser de la vérité. Tuberon ne pouvant parler pour y répondre, à cause du misérable état où il étoit, l'Empereur me commanda de dire ce que j'en sçavois. Alors sans m'étonner ni de sa présence, ni de celle de mon pere, je dis, que je remerciois les Dieux de ce que j'avois à parler devant l'Empereur, auquel je ne feindrois point de me plaindre de la lâcheté de Tuberon,

& de la tyrannie de mon pere. Je fis recit naïvement de l'honnête affection que m'avoit portée Antonin, & de l'averſion que j'avois toûjours euë pour Tuberon, qui en l'abſence d'Antonin avoit fait enſorte que mon pere m'avoit forçée à l'épouſer, malgré tout ce que j'avois fait pour y réſiſter : que depuis, il s'étoit bien montré indigne de moi, & indigne même de vivre, expoſant témerairement mon honneur & le ſien à une épreuve très dangereuſe : car ſi je cédois il n'avoit que ce qu'il méritoit, & ſi j'avois uſé de force pour reſiſter, il poſſedoit une femme qu'il ne méritoit pas : mais quand même il eût été aſſûré de ma continence, il n'avoit pas eu l'eſprit de conſidérer qu'elle pouvoit courir fortune, ſans la diſcretion d'Antonin, qui dans la commodité qu'il lui avoit donnée, s'étoit comporté avec toute la ſageſſe que j'euſſe ſçû déſirer, & lequel, s'il eût été moins raiſonnable, en pouvoit venir à des violences, contre leſquelles ma foibleſſe n'eût peut-être pas réſiſté, pour ſe vanger des deux en même temps ; de moi pour mon infidelité, & de Tuberon pour s'être voulu mocquer de lui. Pour moi, que je ne croyois point que l'Empereur dût trouver étrange, qu'Antonin eût porté ſon

reſſentiment juſques à vouloir faire mourir Tuberon : qu'Antonin en ne pourſuivant pas la ruine de mon honneur comme il l'eût pû faire, avoit témoigné toute la prudence & la retenuë que le plus ſage des hommes puiſſe avoir, & en portant ſa vengeance contre Tuberon ſeul qui l'avoit outragé par une ſi cruelle mocquerie, avoit fait ce qu'un homme de courage eſt obligé de faire. Enfin, je conclus que quand même Tuberon ne mourroit point de ſes bleſſures, je demandois à l'Empereur qu'il lui plût commander à mon pere de me permettre de le répudier, & d'épouſer Antonin, auquel j'avois des obligations infinies, & pour ſon affection, & pour la conſervation de mon honneur.

Alors Neron déclara nul le mariage de Tuberon & de moi, comme ayant été forcé ; qu'Antonin avoit juſtement tiré raiſon de l'offence qui lui avoit été faite, & déſira que mon pere conſentît au mariage d'Antonin & de moi. Camille entendant cet Arreſt, lui demanda permiſſion, & à ſon pere auſſi, de faire ſouvenir Antonin de ce qu'il lui avoit promis, & lui dit : Vous ſçavez bien qu'encore même que l'Empereur vous permette d'épouſer Emilie, vous ne le pouvez pas faire ſans contrevenir à votre ſerment, par lequel vous vous êtes obligé

de m'épouſer au cas que ma ſœur en épouſât un autre que vous : Elle a épouſé Tuberon, & par conſéquent vous ne pouvez être à autre qu'à moi. Decie qui étoit préſent prit la parole, & dit : Quoi, Camille, devez-vous plus prétendre d'en épouſer un autre que moi puiſque vous m'avez promis de vous donner à moy, ſi Antonin en épouſoit un autre ; le mariage de Tuberon & d'Emilie eſt declaré nul par l'Empereur, qui veut qu'elle ſoit mariée à Antonin; devez-vous encore conteſter contre la raiſon, contre votre promeſſe, & contre mon affection ? Neron prononça que Decie avoit raiſon, confirma le mariage d'Antonin & de moi, & voulut que Decie épouſât Camille ; ce qui fut fait dès le lendemain dans cette maiſon, où l'Empereur même voulut aſſiſter. Tuberon mourut quelques jours après, & mon pere ne ſurvêcut que de quelques mois, ayant conçû un déplaiſir de ce que les mariages de ma ſœur & de moi avoient été réſolus contre ce qu'il avoit peut-être diſpoſé en ſon eſprit.

Cette rencontre, & les nôces qui ſe firent avec beaucoup de ſolemnité, à cauſe que l'Empereur y voulut aſſiſter, nous donnerent la connoiſſance de Marcellin, qui conçut dès lors de l'affection

pour Camille : mais nous ne joüîmes pas long-temps ma sœur & moi des contentemens que nous avions esperés. Car à peine six mois se passerent que Decie quittant l'affection qu'il avoit euë pour ma sœur, redevint amoureux de moi ; au moins il me le voulut faire paroître : je lui resistai discretement, parce que je ne voulois point que son dessein vint à la connoissance de mon mari ni de ma sœur, pour ne pas perdre l'amitié qui étoit entre nous, & j'esperois qu'il s'en retireroit de lui-même. Cette douceur lui fit croire que je me laisserois enfin gagner, & que je n'étois retenuë que de l'affection que je portois à mon mari. D'autre côté jugeant des autres par lui-même, il crut qu'Antonin avoit repris l'amour qu'il avoit euë autrefois pour ma sœur, & qu'il en étoit aimé, parceque sans aucun dessein, ils s'entretenoient assez familierement : dequoi il conçut une si furieuse jalousie, qu'il résolut de les faire mourir tous deux, cette rage servant aussi à l'affection qu'il avoit pour moi, car il prétendoit m'épouser après s'être défait de ces deux personnes. Un jour qu'il nous donna à dîner, je fus étonnée que voulant manger d'une viande dont il y avoit peu dans un plat, & qui paroissoit fort bien assai-

sonnée, il me retint par le bras, & feignant de se souvenir de quelque chose qu'il avoit à me dire, m'entretint jusqu'à ce qu'Antonin & Camille eussent mangé la plûpart de ce qu'il y avoit dans le plat, puis il le fit emporter. Je ne m'apperçûs alors d'aucune chose, mais incontinent après dîner, le jeune estomac de ma sœur commença de se soulever, & eut bien assez de force pour chasser le poison qu'elle vomit. Antonin qui étoit beaucoup plus âgé, & qui en avoit mangé plus, sentant aussi quelques douleurs, fit plusieurs efforts pour jetter ce qu'il avoit pris, mais jamais il ne put, quelque remede qu'on lui donnât, & mourut le jour d'après. Le crime & les desseins de Decie étant assez clairs, vous pouvez juger quel fut mon transport de perdre un mari que j'honorois, & avec quelle furie j'entrepris de me vanger de lui; & il vouloit encore que j'attribuasse son action à un excès d'amour pour moi, & que je lui en fusse redevable. Mais ce furieux n'étant pas content, & voulant à quelque prix que ce fût que ma sœur mourût, je ne pus songer alors qu'à lui sauver la vie, en la retirant chez moi, où j'avois resolu de vivre libre sans me remarier jamais. En ce temps Marcelin étoit amoureux de Camille avec des passions

sions si violentes, qu'il n'y avoit rien qu'il n'eût entrepris pour elle : & nous voyant toûjours dans les pleurs ma sœur & moy ; elle, àcause que Decie cherchoit par tous moyens à la faire mourir, & moi pour la perte que j'avois faite ; il entreprit de nous vanger toutes deux, & nous délivrer pour jamais d'un si cruel ennemi. Peu de temps après nous sçûmes que sur le chemin Appien, Decie avoit été tué, & Marcellin nous confessa qu'il l'avoit fait faire pour l'amour de nous, ce qui me donna beaucoup de satisfaction, & apporta tant de soulagement à ma sœur, que pour récompense elle ne feignit point de le reçevoir en ses bonnes graces. Depuis il n'y a eû sortes d'assistances dont il ne nous ait secouruës, dequoi nous estimions lui être fort obligées. Mais pour son malheur, poursuivit-elle en soûriant, Melinte est venu de Syracuse, qui possedant des mérites auxquels on ne peut rien refuser, a fait que j'ai entrepris d'ôter de l'affection de ma sœur, un homme à qui elle étoit fort engagée, & d'y mettre Palamede en sa place. Je ne vous dis pas ces choses pour vous montrer que vous me soyez redevable, ni pour vous prier de pardonner à Marcellin en notre consideration : mais pour vous faire voir

qu'ayant eû ce pouvoir sur ma sœur d'éloigner cette personne de son esprit, je pourrai bien l'éloigner encore de sa vûë.

Melinte qui avoit écoûté ce discours avec une grande attention, & qui cependant faisoit ses jugemens à part de la vie de ces femmes, qui avoient causé toutes ces tragedies; ne croyant pas que toutes ces jalousies fussent arrivées sans sujet, & sçachant que celles qui vivent avec honneur n'ont point de fortunes si déreglées, dissimula cependant, ses pensées pour lui répondre: Madame, lui dit-il, vous me donnez tous les jours de si grands témoignages de votre amitié qu'il n'y aura jour de ma vie que je ne m'en souvienne: mais il n'est pas raisonnable qu'à notre occasion, vous soyez ingrate envers Marcellin. J'aime mieux lui pardonner pour l'amour de vous, que vous le detestiez pour l'amour de moi. J'ai seulement une crainte, connoissant Marcellin par votre discours même pour homme de sang, que nous ne soyons réduits à sortir de Rome, ou à nous priver de vôtre vûë, pour éviter les effets de sa haine; & vous pouvez juger combien ces deux choses nous seront fâcheuses. Melinte, dit Emilie, ne songez point à nous quitter: j'aime mieux perdre pour jamais Marcellin, qu'un moment de vo-

tre vûë. Peut-être, reprit Melinte, Camille n'a pas le même desir. Assûrez vous, dit-elle, qu'elle suit la plûpart de ce que je veux. Madame, repartit Melinte, en toutes façons ce sera le meilleur expédient de dissimuler de votre côté & du nôtre, & cependant nous tenir sur nos gardes. Je vous supplie donc, poursuivit-il, d'avertir Camille qu'elle ne le traite point si mal, pour ne le faire pas déclarer contre nous, car il nous faudroit sortir de cette ville où il est trop puissant, & vous perdre pour jamais. Emilie lui répondit en lui prenant la main; Nous ferons tout ce que vous desirez: faites aussi quelque chose en notre faveur, & nous aimez autant que nous desirons être aimées de vous. Madame, repliqua-t'il, il m'est impossible de vous aimer davantage que je fais, & j'en appelle à témoin les Dieux, qui sçavent le secret de mon ame. Je le veux croire, dit-elle, pour mon contentement; puis elle le quitta pour aller dire à sa sœur ce qu'ils avoient avisé ensemble, pour les conserver long-temps avec elles.

Melinte se voyant seul, commença de s'entretenir ainsi dans ses pensées. Belle Ariane, que dirois-tu si tu étois ici présente? m'accuserois-tu de feindre de l'affection pour Emilie? ou me plaindrois-tu de la contrainte que j'endure? de m'ac-

cuſer, tu ſerois injuſte, car la feinte eſt ici trop néceſſaire : & pourquoi me refuſerois-tu ta pitié, ſçachant que je ne ſouffre tant de peine que pour te bien aimer ? Mais puiſqu'elle n'eſt pas préſente, que ces diſcours ſont inutiles ! cette belle eſt maintenant en Sicile, & ne ſçait pas mes ſuplices : ou ſi elle juge que je n'en ſuis pas exempt pour ſon amour, elle penſe que je ne ſuis travaillé que des ennuis de l'abſence ; ſans pouvoir s'imaginer cette cruelle ſurcharge. Cependant pourquoy ne ſçauroit-elle pas mes peines ? ſi je l'aime, n'eſt elle pas en mon ame ? & ſi elle y eſt, n'eſt-elle pas témoin de tous les tourmens qui m'arrivent pour ne lui manquer pas de fidelité ? Cette beauté qui m'a toûjours défendu de lui découvrir ma paſſion, ne la mépriſe pas pourtant ; mais voulant en juger plus certainement, elle s'eſt logée en mon ame même, où ſe trouvant aimée avec tant d'ardeur, & adorée avec tant de reſpect, elle ne quitte point ce lieu, & voit avec joye les traverſes qui m'affligent, comme de fideles épreuves de mon amour & de ſes mérites. Quelle conſolation aurois-je, ſi ma mémoire ne me faiſoit voir toutes les fois que je veux cette divine Image, ſans laquelle la vie me ſeroit inſuportable ? Sur cette conſideration il s'arrêta, & fermant

les yeux pour se bien représenter les beautés d'Ariane, avec toutes les graces & les lumieres qui l'accompagnoient en son imagination, dans cet agreable raviſſement, il fit ces vers.

Souvenir ſi doux à mon ame,
Aimable entretien de ma flame,
Ne me laiſſe point en ces lieux :
Sans toi j'euſſe quitté la vie.
Dès-lors que je quittai les yeux
Dont ma liberté fût ravie

L'ennuy d'une abſence importune,
L'horreur de ma triſte fortune,
Qui me ravit l'eſpoir de jamais l'acquerir,
Mes violens deſirs que l'effet ne peut ſuivre,
Mes ſoucis, mes fureurs me défendent de vivre :
Mais ton aimable objet me défend de mourir.
Pare-toi donc de tous tes charmes,
Brille de tes plus belles armes,
Heureux ſujet de mon tourment :
Regne ſeule dedans ma memoire,
Et ſoûtiens mes jours ſeulement
Pour mon amour & pour ta gloire.

Divine Image de ma Belle,
Compagne agréable & fidelle,
Qui n'as point pour me ſuivre apprehendé les flots :
Qui n'as pas à dédain le ſort d'un miſérable,
Jette de ta ſplendeur un rayon ſecourable,
Et diſſipe les ſoins qui troublent mon repos.
Alors mon ame ſoulagée
Des maux dont elle eſt outragée,
Vivra contente ſous ta loi :
Tu ſeras en paix reverée,

Et dans un lieu pur comme toi
Tu te plairas d'être adorée.

Je sens écarter le nuage ;
Déja cette divine Image
Chasse mes maux, d'un œil qui regne en souverain,
Pourrai-je bien souffrir l'éclat de sa lumiére ?
Je commence à la voir, je la vois toute entiere,
Belle comme un soleil dedans un Ciel serein.
Victorieuse de mes peines,
Celeste Beauté qui m'ameines
Tant d'heur après tant de malheurs ;
Maintenant qu'un plaisir si rare
Me fait oublier mes douleurs,
Que rien de toi ne me sépare.

J'ai peu de soin dans ces délices,
Si l'on m'apprête des supplices,
Si l'on médite encore à me priver du jour :
Je veux plein de repos gouverner ma pensée,
Tandis qu'elle te voit & te tient embrassée,
Puisque c'est le seul bien permis à mon amour.

Pendant que Melinte se laissoit emporter dans les douceurs de son imagination, Emilie venoit de trouver sa sœur dans la chambre de Palamede, & avoit interrompu un entretien qui leur étoit bien agréable. Camille déja vaincuë de l'amour & de la bonne grace de Palamede, se sentant encore emporter à la pitié de le voir si mal pour son sujet, l'avoit ainsi abordé. Palamede, quelle chose seroit maintenant capable de donner satisfaction à votre esprit, & soulagement

à vos douleurs ? votre présence, dit-il, Madame, qui fait en moi ces deux effets : car bien que la fortune m'ait traité assez cruellement, je ne sçaurois me plaindre d'elle, de quelque sorte qu'elle m'ait conduit ici, pour me donner le bonheur de vous voir à tous momens. Je ne voudrois pas, répondit-elle, que vous achettassiez souvent mes faveurs à ce prix; car ainsi ma bonne volonté seroit bien plus cruelle, que toutes les rigueurs que vous pourriez reçevoir : mais voyez ce que vous desirez de moi. Votre affection, dit-il, que je vous demande encore de grace, bien qu'il semble que je l'aye acquise par mon sang. Vous ne seriez pas ici, reprit elle, si déja cette affection n'étoit à vous : mais je veux bien vous en assûrer encore, par le serment que je vous fais de me bannir de tout ce que vous voudrez, pour n'aimer que vous. Palamede voulant la remercier, lui prit la main, & pour la baiser leva sa tête du chevet avec peine. Camille feignant de le vouloir remettre où il étoit, de peur qu'il ne se fît mal, approcha sa tête & le baisa : & parce qu'en même-temps il fit un effort qui lui fit sentir un élancement par toutes ses playes : Hé Dieux ! dit-il, quel démon envieux mêle ainsi la douleur avec la joye ? Alors Camille se baissa, & le

rebaiſant, lui dit : Je ne veux pas que la douleur demeure en vous la derniere. Madame, dit-il, je ſuis honteux de vous laiſſer faire tout le chemin, mais ſi j'étois gueri vous ne me préviendriez pas. Il faut, dit-elle, avoir pitié des Malades, & faire pour eux ce qu'ils feroient volontiers en une autre ſaiſon. Madame, reprit-il, s'il vous plaiſt prendre quelquefois cette peine pour moi, je promets en ſanté de vous en rendre quatre fois autant. Je ne veux pas, repartit-elle, vous engager en ſi grandes dettes, que vous ne me puiſſiez payer après. Je vous jure, repliqua-t'il, qu'au retour de ma ſanté, ces dettes ſeront les premieres acquittées. Emilie les ſurprit dans ce doux entretien, & après quelques diſcours communs, elle les avertit de ce qu'ils avoient aviſé Melinte & elle, touchant Marcellin, mais lorſqu'ils ſe parloient il vint à Palamede un Meſſager de la part de ſon pere qui lui apporta ces lettres.

ARISTIDE A PALAMEDE.

MON fils : Je ne doute point que Rome n'ait aſſez de merveilles pour vous arrêter toute vôtre vie : mais ſongez que vous avez un pere qui vous aimant ſera bien aiſe de vous revoir,

& une sœur dont le mariage est tantôt résolu avec Amyntas, & qui n'attend que vôtre retour pour déliberer sur le bonheur & le repos de sa vie. Laissez donc pour l'amour de nous toutes choses, & venez joüir de notre amitié, si aumoins elle vous est encore chere.

Ariane qui aimoit Melinte, sans qu'elle voulût même qu'il le sçût, avoit prevû que cette lettre causeroit de grands troubles en son esprit : de sorte qu'elle l'accompagna de celle-ci qu'elle écrivit à son frere, sçachant bien qu'il ne manqueroit pas à lui faire voir l'une & l'autre. Palamede ayant lû la premiere, ouvrit celle de sa sœur, qui étoit ainsi.

ARIANE A PALAMEDE.

MON cher frere : Vous vous étonnerez que mes desseins soient differens de ceux de mon pere : mais, je veux bien vous dire que vous ne hâtiez point vôtre retour pour la nouvelle qu'il vous mande : car je ne vous attends que pour déclarer que je n'épouserai jamais Amyntas, à cause de quelques raisons que je vous ferai sçavoir. Il est donc en vôtre choix de venir ou de ne venir pas, comme il sera un jour au mien de juger avec qui je dois vivre.

Palamede jugea que les raisons de sa sœur, qui lui faisoient prendre cette liberté de parler, & quitter sa modestie ordinaire, devoient être grandes. Puis il envoya querir Melinte pour lui communiquer ces lettres. Il se leva aussi-tôt de son lit & le vint trouver, & les sœurs les ayant laissés seuls, Melinte les prit de la main de Palamede, & ne put s'empêcher de changer quelquefois de couleur en les lisant : ce que Palamede reconnut assez, mais sçachant qu'il vouloit tenir son affection secrette, il étoit bien-aise de favoriser lui-même sa discretion puisqu'il aimoit à vivre ainsi ; & il s'étoit résolu de n'en rechercher aucune connoissance, qu'alors que Melinte le jugeroit à propos, tant il portoit de respect à ce vertueux ami. Lorsqu'il vit qu'il avoit achevé de lire, pour l'empêcher de soupçonner qu'il eût rien remarqué, il le prevint ainsi.

Les lettres que vous leur avez envoyées depuis que celles-cy sont parties, feront nos excuses si nous ne les allons voir si-tôt. Les excuses, répondit Melinte, sont bien légitimes, mais elles ne leur seront pas trop agréables ; & à présent que je vous trouve hors de danger, je me repens bien de vous avoir obeï, & de leur avoir donné tant d'appréhen-

sion. Ma sœur, reprit Palamede, ne sera pas fâchée que je lui aye donné cette occasion de voir l'Italie : mais afin qu'ils nous trouvent tous deux en bon état, retournez-vous remettre au lit, car je sçai que vous avez besoin de repos, pour toutes les peines que vous avez prises pour moi.

Melinte retourna dans sa chambre, où se trouvant seul, il remercia en son ame Ariane, du soin qu'elle avoit pris d'envoyer cette lettre pour le garantir de peur, voyant bien qu'elle s'adressoit plûtôt à lui qu'à son frere ; & jugeant plus à son avantage de l'état de ses amours, qu'il n'osoit auparavant esperer, il se résolut de souffrir avec patience les contraintes auxquelles il se trouvoit obligé devant Emilie : & ses blessures étant refermées, il employa tout son temps auprès de son ami. En quoi il apporta tant de soin, que Palamede avec l'assistance de ces Dames se trouva en état de se pouvoir lever, quoique ce fût encore avec beaucoup de peine.

Fin du premier Livre de l'Ariane.

SOMMAIRE DU LIVRE II.

Ariane arrive à Rome avec son Pere Ariſtide. Hiſtoire de Palamede, de Melinte, d'Emilie, & de Camille. Melinte & Palamede montent ſur le Theatre avec l'Empereur Neron ; ils remportent le ſecond & le troiſiéme prix. Neron accorde à Melinte l'exemption des Tributs pour la Ville de Syracuſe, & donne à l'un & à l'autre le Titre de Citoyens Romains. Othon eſt diſgracié de Neron, qui devient amoureux de Sabine ſa femme. Il vient prendre congé de Melinte & de Palamede ; Devient amoureux d'Ariane, & découvre ſon amour à Palamede. Raiſon pour laquelle Neron s'étoit propoſé de faire tuer Melinte & Palamede.

LE DEUXIÈME LIVRE DE L'ARIANE.

LORSQUE Melinte se réoüissoit le plus de la santé qu'il voyoit renaître en son ami, il fut lui-même surpris d'une fiévre. La perte de sang qu'il avoit faite, & les veilles & le travail qu'il avoit supportés durant l'extreme mal de Palamede, l'avoient tellement affoibli, avec les soucis qui le tourmentoient, que son corps ne put resister à tant de peine. Cet accident renouvella les craintes d'Emilie pour sa vie, & elle se blâma de lui avoir permis de s'employer avec tant de soin auprès de Palamede; cependant avec les remedes que l'on y apporta, cette fiévre ne se trouva pas bien violente.

Ce fut en ce temps qu'on leur vint dire la nouvelle qu'Aristide & la belle Ariane étoient arrivés, & mouroient d'impatience de les voir. Palamede pouvoit à peine encore marcher, mais il s'étoit fait conduire auprès du lit de Melinte, & fut bien aise que son Pere le trouvât levé, pour le tirer de peur à cette premiere entrevûë; cependant il étoit bien fâché que le sort fût alors tombé sur son ami. Emilie étoit assise sur le lit, ne sçachant pas qu'en cette occasion Melinte la voyoit à regret en cette place, & Camille entretenoit Palamede, quand Aristide entra suivi de la belle Ariane.

Après qu'il eut embrassé son fils, & lui eut témoigné la joie qu'il ressentoit de le trouver beaucoup mieux qu'il n'avoit esperé, Ariane ôta le voile qui lui cachoit le visage, & découvrit tant de beautés qu'elle ébloüit tous ceux qui la regarderent. Elle avoit une douce majesté qui rempliſſoit les ames d'admiration & d'étonnement : son teint étoit délicat, & d'une blancheur éclatante : ses yeux répandoient une lumiere vive & délicieuse, & conspiroient avec les agréables traits de son visage, pour composer un charme qui amusoit la raison de plaisir, pendant qu'ils la rendoient captive. Il sembloit que le centre de ses belles joües rougissoit

par le voisinage du feu de ses yeux, ou que le sang se fût retiré en si peu d'espace, pour n'offenser que le moins qu'il pourroit la pureté de sa blancheur : ses cheveux étoient blonds & annelés, sa taille déliée, & son port grave & modeste : avec cela son vêtement à la Sicilienne accompagnoit si bien tant de graces, qu'il n'y eut personne qui ne fût ravi en la voyant. Elle étoit suivie d'une jeune fille nommée Epicharis qui la servoit, dont la beauté eût été considerée, sans celle d'Ariane, & qui avoit été aimée quelque temps de Palamede.

Cette vûë fit en ce lieu des effets bien differens : elle remplit Palamede de joie de voir sa chere sœur ; Melinte, de ravissement & en même temps de honte, d'être trouvé parmi ces Dames, lesquelles quoique belles, il trouvoit tres indignes de son amour : & il redoutoit qu'Ariane fît un jugement de lui qui feroit bien du tort à l'opinion qu'elle en auroit conçuë. Emilie & Camille la considererent plûtôt avec des yeux d'envie que d'admiration : mais Camille n'ayant point sujet d'en être jalouse, parce qu'elle possédoit son frere, laissa cette peine entiere à Emilie, qui ne manquoit point de remarquer les changemens de Melinte & d'Ariane, & en tiroit des consequences qui ruinoient ses

plus cheres esperances. Ariane même n'eût pû s'empêcher de faire paroître le trouble où ses pensées l'avoient mises, si elle n'eût été assistée de l'occasion d'aller baiser son frere, auquel elle s'arrêta plus long-temps pour se remettre de sa rougeur, pendant que son Pere parloit à Melinte : puis s'étant rassurée autant qu'il étoit besoin, lors qu'Aristide eut pris son fils à part pour l'entretenir, elle s'adressa au malade, qui à son abord sentit les émotions de mille passions differentes. Elle le remercia des soins qu'il avoit eus de son frere, & le pria de souffrir qu'elle lui rendît de pareilles assistances, pour satisfaire à tant d'obligations. Belle Ariane, dit Melinte, vous êtes née pour commander & non pas pour servir : c'est assez de votre presence en un lieu, pour en chasser toutes sortes de maux; aussi depuis votre arrivée je me sens tellement soulagé, que j'espere n'être plus long temps importun à ces Dames de qui j'ai reçu tant de bons offices. Quoique toutes ces paroles fussent autant de coups mortels aux desseins d'Emilie, elle ne laissa pas de se mêler à ce discours & lui répondre, que jamais les personnes de leur mérite ne pouvoient être importunes ; qu'il y avoit bien plus d'apparence qu'il se lassât d'être chez elles ; qu'elle voyoit bien qu'Ariane leur

alloit

alloit ravir ce qu'elles avoient conservé avec tant de soin ; mais en quelque lieu qu'ils fussent, que jamais ils ne trouveroient des cœurs si affectionnés à leur service. Elle prononça ces derniers mots avec un peu d'émotion, ce qui obligea Melinte de lui dire : Avoüez, Madame, que vous n'avez point assez mauvaise opinion de vous, pour croire que l'on puisse échaper si aisément de vos mains. Puis voyant qu'elle demeuroit muette, comme étant pleine de saisissement, & pour lui donner le temps de se remettre, il poursuivit : Je m'assure qu'Ariane reconnoissant ici tant d'éclat & de beautés, & nous voyant de tous côtés dans les feux, ne peut s'empêcher de craindre pour nous; jugeant bien qu'il est difficile d'éviter les beaux desirs que vous faites naître, & tous les tourmens qui les suivent. Aussi le mal pour lequel nous sommes ici retenus, est le moindre que nous sentions : vous ne feriez pas si soigneuses de guérir celui dont vous êtes la cause, & qui est le plus grand : cependant je ne veux pas venir aux reproches contre des personnes à qui nous sommes si redevables : il me suffit de vous dire que vous êtes trop assurées de notre engagement ; puisqu'outre ce que nous devons à vos mérites, la Fortune nous a voulu lier pour jamais à

vous par tant de soigneuses assistances.

Ces paroles rassurerent un peu l'esprit d'Emilie, & Melinte avoit jugé qu'il falloit ainsi dissimuler, pour ne la pas aigrir, & se donner le moyen de se retirer d'avec elles : même il prononça ces mots d'une façon qui fit connoître à Ariane que c'étoit feinte, & que si ce discours eût été veritable, il n'en eût pas parlé si assurément devant elle : Elle ne laissoit pourtant pas de craindre, & se préparoit pour entendre la réponse d'Emilie, au même temps qu'Aristide qui parloit avec Palamede d'un autre côté, les interrompit retournant à eux.

Ce bon Pere étoit bien aise de voir son fils hors de danger, mais il n'avoit pas trop agréable de le trouver en ce lieu, parmi ces femmes voluptueuses & magnifiques : cependant étant discret & d'un bon naturel, il n'en fit rien paroître, & après s'être enquis de son fils, du sujet qui l'avoit conduit en cette Maison, il l'avertit de sortir le plûtôt qu'il pourroit d'un lieu où il apportoit tant d'incommodité : puis pour ne sembler pas incivil, il retourna devers Camille & Emilie, pour leur temoigner qu'il avoit un cœur qui sçavoit reconnoître les faveurs qu'il avoit reçûës d'elles en la personne de son fils. Ariane lui quitta sa place, & alla trouver son chez

frere qu'elle desiroit passionnément entretenir à part, pour sçavoir tout ce qui leur étoit arrivé pendant leur voyage. Palamede voyant que Melinte se préparoit pour faire ce même récit à Aristide, dit à sa sœur que si elle en desiroit sçavoir toutes les particularités, il seroit besoin de se retirer dans la chambre prochaine, parce qu'il lui pourroit apprendre beaucoup de choses, que la discretion de Melinte ne lui permettroit pas de dire, même devant ces Dames, qui faisoient une grande partie de leurs avantures. Il ne voulut pas aussi qu'Epicharis y fût presente, de peur qu'elle sçût ses infidelités, & lorsqu'ils furent seuls, il commença ainsi :

HISTOIRE

De Palamede, de Melinte, d'Emilie, & de Camille.

MA chere sœur, mon humeur vous étant si connuë, je vous crois toute préparée d'entendre beaucoup de folies, lorsque vous desirez sçavoir quelle a été ma vie depuis que j'ai quitté la

Sicile. Et quelquefois songeant à mes habitudes si déreglées, je remercie les Dieux de m'avoir donné une sœur, dont la vertu me retient souvent par son exemple, & un ami de qui les bons conseils corrigent mes inclinations mauvaises, & remedient aux erreurs que mes promptitudes me font commettre. Je vous dirai donc que depuis Syracuse jusques à Rome, il ne nous arriva rien de fort remarquable; nous ne manquâmes pas cependant de divertissement, parce que l'agréable esprit de Melinte faisoit naître des rencontres si plaisantes, que nos Ambassadeurs mêmes ne pouvoient vivre sans nous, & ayant reconnu sa vivacité & sa prudence, & quelque franchise en moi, ne déliberoient rien sans nous en communiquer. Nous arrivâmes ainsi en cette Ville, où Melinte ne tarda gueres à se faire connoître, & à nous acquerir l'amitié de ceux qui faisoient estime de l'honneur & de la bonne naissance. Nous nous mîmes peu à peu dans la connoissance des plus puissans, dont il y en avoit peu qui ne fussent bien aises d'être visités de nous : souvent même ils nous venoient chercher pour aller ensemble aux exercices publics, & joüir de notre conversation, en quoi j'admirois la force du mérite de Melinte, qui se faisoit rendre hommage dans un siecle si corrompu.

Je vous avouë que le superbe éclat & la magnificence de Rome commencerent à m'ébloüir ; je mepriſai nos Villes, & tout ce que j'avois vû de plus beau dans la Grece & dans l'Aſie ; je ne trouvois rien de ſi majeſtueux que la Cour de l'Empereur ; rien de ſi grave que cet auguſte Senat ; rien de ſi pompeux que les Dames Romaines, qui me paroiſſoient autant de Princeſſes : Enfin, j'oubliai tout ce que j'avois autrefois jugé de merveilleux, pour m'attacher à ces riches objets, & les admirer ; mais au lieu de m'abaiſſer par la conſideration de leur grandeur, mon courage oſa bien ſe relever juſques à eux, & prétendre de me faire eſtimer entre les plus illuſtres.

Melinte regardoit toutes ces choſes d'un autre œil, & au lieu de s'élever à elles par l'étonnement & l'admiration, il les rabaiſſoit au deſſous de lui, non point par une ſageſſe trop ſevere, mais par une ſaine connoiſſance de la verité de ces grandeurs, qu'il ne pouvoit eſtimer que lorſqu'elles ſervoient d'ornement à la vertu.

Vous ſçavez que mon cœur ne peut pas demeurer long temps ſans paſſion, & ayant quitté avec le ciel de mon pays les affections que j'y avois, il me tardoit que je ne fuſſe déja engagé en la recherche de quelqu'une de ces grandes Dames,

avec laquelle je me promettois plus de felicités que les Dieux n'en goûtent au Ciel.

Un jour que l'on nous mena au theâtre pour voir les spectacles, je me trouvai assez près de deux Dames, dont la beauté attira mes yeux aussi tôt, & ils s'attachecherent tellement à les considerer, que Melinte s'appercevant de ma grande attention, me passa la main devant la vûë, & me dit en soûriant: Vous cherchez à vous faire blesser, croyez-moi, retirez-vous. J'étois alors empêché dans le choix que je voulois faire de l'une de ces deux, & cette surprise me divertit bien de mes pensées, mais non pas de mon dessein; je lui confessai que je les trouvois fort belles, & que j'eusse bien désiré les pouvoir aborder; mais la presse étoit si grande autour d'elles, que cela m'étoit impossible. Elles étoient assises sur des sieges riches, ayant des coussins sous les bras & sous les pieds, & cette délicatesse me plaisoit infiniment: ceux qui étoient à l'entour leur rendoient des devoirs avec tant de respect, que cet honneur ajoûtoit encore beaucoup à l'estime que je commençois d'en faire. Celle qui étoit plus proche de moi, sembloit avoir plus de douceur, & traiter avec plus de familiarité ceux qui lui parloient: L'autre paroissoit bien plus severe, &

d'une humeur à prendre un grand empire sur ceux qui entreprenoient de la servir. Pour moi qui ne desire pas employer tant de jours à la recherche, & à qui la qualité de ces Dames, & la quantité des poursuivans faisoit croire que je perdrois assez de temps, je me resolus à celle que je trouvois plus facile, & qui sembloit même avoir quelque chose de plus agréable. Je m'enquis de leurs noms, & j'appris qu'on les appelloit Emilie & Camille, qu'elles étoient deux sœurs veuves, de qui la beauté étoit de tres grande reputation à Rome, dont l'une qui étoit Emilie n'avoit aucun favori en apparence, traitant avec mépris ceux qui l'aimoient, & se gouvernant avec beaucoup de discretion : & l'autre plus proche, qui se nommoit Camille, entre ceux qui la servoient, avoit le bruit d'être entierement possedée par Marcellin, l'un des plus puissans près de l'Empereur.

L'autorité de ce rival m'étonna un peu, mais elle ne me fit pas perdre courage : au contraire je crus que je pourrois plus facilement obtenir un bien que l'on accordoit à un autre : & lorsque je fus au logis je commençai à rêver & à me promener à grand pas : Melinte qui avoit remarqué que je m'étois fort arrêté sur le visage de Camille, se mit aussi à se pro-

mener, & à rêver comme moi ; & après plusieurs tours il s'approcha de moi, & me dit : Ne me celerez-vous point vos pensées, & je vous dirai les miennes ? Jamais, lui dis-je, je ne vous ai rien caché. Je vous dirai donc, dit-il, que depuis trois ou quatre heures je suis devenu extremement amoureux. Et moi aussi, lui répondis-je. Cela seroit-il bien possible, reprit-il ? mais puis-je vous dire le sujet de mon affection ? Aussi librement, lui dis je, que je vous dirai la mienne. J'aime, me dit-il, une de ces Dames qui étoient au theatre près de nous : Je lui répondis, & moi aussi ; mais laquelle vous plaît le plus ? Celle, me dit-il, qui vous plaira le moins. Je l'assurai que je recevrois toujours la loi de lui, tant s'en faut que je lui voulusse rien prescrire. Je vous dirai donc, continua-t-il, que j'aime Camille. Je lui dis, un peu étonné : Et moi aussi ; puis me r'assurant, j'ajoûtai : Mais pour peu que vous me donniez de retour, je vous la quitte, à la charge que vous m'assisterez pour acquerir Emilie. Et moi, dit-il en riant, je vous les donne toutes deux pour l'interêt que j'y prétens. Alors revenant à moi, & connoissant qu'il se vouloit mocquer, je lui dis, qu'il croiroit se faire tort d'estimer ces Dames dignes de lui : que pour moi je n'étois pas si délicat,

cat, & que je rechercherois toujours des plaisirs proportionnés à mon humeur & à mon pouvoir. J'ai peur, me dit-il, que votre humeur ne vous mene en lieu où votre pouvoir ne sera pas reçû : puis, sérieusement il me representa les fâcheuses rencontres que je trouverois en cette poursuite ; cette Dame préoccupée ; ce rival trop puissant, & déja dans la possession : mais ces difficultés augmenterent plûtôt mon desir, que ses raisons ne le diminuerent.

Je songeai donc aux moyens d'avoir entrée chez elle, & cela ne me fut pas bien difficile, car ces deux sœurs ne refusoient gueres l'accès de leur maison aux honêtes gens, & par l'entremise d'un de nos amis, nous y fûmes bientôt reçus avec honneur. Melinte ne fut pas long-temps sans s'y faire connoître pour tres accompli, & se faire aimer comme en tous les lieux qu'il frequente.

Jamais je n'ai porté d'envie à l'estime que l'on a faite de lui, mais j'étois fâché que celui qui avoit le moins de dessein fût le mieux reçu : Cependant mon humeur libre n'étoit point désagréable à Camille ; elle aimoit à rire, & je ne suis pas triste ; elle se plaisoit à m'entendre joüer de la harpe, & souvent mêloit sa voix à mes accords, ce qui m'acquit un peu de fami-

liarité avec elle. Lorsque je lui voulus ouvrir le propos de mon affection, elle reçut d'abord mes paroles comme venant de la courtoisie qui m'obligeoit de lui témoigner que je faisois une estime particuliere d'elle : mais ne voulant pas la laisser en cette opinion, & desirant qu'elle fût assurée de la violence de ma passion, je lui dis, Madame, vous n'avez point une beauté pour se faire aimer seulement par bien-séance. Je vous prie de croire pour veritable, que comme vous êtes la plus belle, je suis le plus passionné du monde, & que jamais consideration ne m'empêchera de mourir à votre service. Camille voyant qu'à ces paroles il faloit répondre autrement qu'elle n'avoit fait aux autres, me dit froidement, qu'il y avoit trop peu de temps qu'elle me connoissoit, pour être assurée de mon humeur ; qu'elle vouloit bien m'apprendre la sienne, qui étoit de sçavoir bien punir ceux qui abusoient de sa franchise, & leur ôter les faveurs qu'elle leur avoit permises, quand ils en recherchoient d'autres où ils ne devoient point prétendre. Ces mots que je n'avois point attendus, m'étonnerent un peu ; cependant je lui dis aussi-tôt : Et mon humeur aussi, Madame, sera de n'aimer jamais que vous, quelque vigueur qu'il vous plaise me témoigner.

L'arrivée de Marcellin interrompit ce discours; mais en se levant, elle me dit encore: Si vous êtes sage, vous changerez ces paroles & ce dessein, & me laissa aussi confus que j'aye été de ma vie.

Je sortis un peu après, laissant Marcellin avec Camille, & Melinte avec Emilie. Celle-ci, comme vous avez vû, ne surpasse pas sa sœur en beauté, mais beaucoup en esprit, & à sçavoir s'acquerir du crédit, & de l'autorité sur ceux qui la voyent ordinairement, & même Camille se laisse entierement gouverner à elle.

Melinte retournant le soir où j'étois, me trouva songeant aux moyens de gagner les bonnes graces d'Emilie, pour parvenir à celles de sa sœur, & agitant mille pensées, tantôt sur l'état de ma fortune, que je trouvois si abbattuë, tantôt sur les moyens de la relever. Me voyant si triste & si pensif, il vint me dire, comme ne songeant point à mon déplaisir, qu'il commençoit à reconnoître que l'on ne pouvoit être heureux sans aimer. Je lui dis que ce bonheur étoit souvent mêlé d'amertume: pourtant, me dit-il, je vous vois si content, & passer de si douces heures avec Camille; mais pour moi ne trouvant point ici de beauté qui me plaise, les entretiens avec les femmes me sont des supplices. Alors je le considerai, & voyant qu'il ne

pouvoit s'empêcher de rire, je m'écriai : Ha ! Melinte, ne vous mocquez point d'un affligé : est-ce là le soin que vous devez avoir de me secourir, & un effet de l'amitié que vous m'avez promise, de vous plaire d'augmenter ma douleur ? Ce n'est pas, dit-il, mon dessein de vous tourmenter, mais de vous faire connoître que vous devez suivre une autre fois mes conseils. Je lui avoüai que j'avois failli, mais qu'étant entré dans ce détroit, il me faloit passer outre, ou mourir. Et quel moyen ? me dit Melinte. Vous même, lui répondis-je. Si ce moyen, me dit-il, vous est aussi utile comme il vous est assuré, je vous estime déja trés-heureux : vous n'avez qu'à me proposer ce que vous desirez que je fasse. Feignez, lui dis-je, d'aimer Emilie, & ayant acquis ses bonnes graces, obligez-la de me donner part en celles de sa sœur : Croyez-vous, me dit-il, que je puisse auprès d'Emilie, ce que vous ne pouvez auprès de Camille ? & que je puisse gagner par une feinte, ce que vous ne pouvez acquerir par une affection veritable ? Essayez, lui dis-je, à l'aimer en effet, & vous prendrez plaisir à me servir & vous aussi. Il me répondit : & si je suis aussi malheureux que vous, qui nous soulagera ? Je suis asseuré, lui dis-je, que vous ne le serez pas : car dé-

ja Emilie admire toutes les qualités qui sont en vous, & recevra sans doute avec joie l'offre de votre service. Je n'ai jamais, dit-il, rien remarqué en moi qui me puisse donner cette présomption, mais je confesse que je ne puis estimer ce qui est en elle, ni aimer une chose où il y a tant de défauts, comme en celles qui se laissent entretenir à tous venans, dont la vanité, l'avarice, & la hardiesse sont insupportables : cependant après lui avoir laissé dire beaucoup de choses contre les femmes, je le sçus tellement conjurer de forcer son humeur pour l'amour de moi, qu'il me promit enfin de feindre de l'aimer, puisqu'il n'y alloit que de sa peine pour me servir, sans qu'il craignît de s'engager; & m'asseura qu'il employeroit tous les avantages qu'il pourroit acquerir pour favoriser mes desseins, ne voulant prétendre autre faveur pour ses services.

Il faut, interrompit Ariane, que Melinte mépriſe bien les femmes, d'avoir eu tant de peine à se resoudre de sacrifier quelques heures pour votre contentement. Ce n'est pas, reprit Palamede, qu'il les mépriſe : car jamais il ne manque de rendre l'honneur & l'estime qui sont dûs à celles qu'il voit ; mais je crois que jusqu'ici il n'a rien trouvé qui meritât d'être aimé parfaitement de lui ; & qu'un

homme vertueux comme il eſt, ne ſe plaît pas à dire le contraire de ce qu'il penſe; & c'eſt en cela que je reconnus l'amitié qu'il me portoit; car contre ſon humeur il feignit de ſe donner tellement à Emilie, que moi-même je crus qu'il avoit pris en effet de l'amour. Peut-eſtre, reprit Ariane, la feinte ſe tourna en verité, & ce dédaigneux trouvant de la facilité & de la douceur ne voulut pas mépriſer la bonne fortune qui ſe preſentoit à lui. Vous ſçaurez, continua Palamede, de quelle ſorte il ſe ſervit de ſes avantages.

Emilie juſques-là n'avoit fait paroître à tous ſes Amans que du mépris & de l'indifference, & même en avoit traité quelques-uns avec tant de rigueur, que le déſeſpoir les avoit réduits à d'extrêmes reſolutions; car il n'y a point de doute qu'elle a des charmes inévitables à tout autre qu'à Melinte, & ſçait manier les eſprits avec tant d'adreſſe, qu'elle s'acquiert un commandement abſolu ſur tout ce qui l'approche; entre les autres elle étoit plus aſſiduellement ſervie d'un nommé Trebace, Tribun des Gardes de l'Empereur, qui pour tous les devoirs paſſionnés qu'un Amant puiſſe rendre, éprouvoit toutes les rigueurs qu'une maîtreſſe puiſſe faire ſentir; mais celle qui avoit fait naître tant d'amour ſans en re-

cevoir, en prit cette fois sans en donner.

D'abord elle reçut les offres de Melinte avec joye, comme une conquête qu'elle avoit desirée, n'ayant alors autre dessein que de conserver cette acquisition : même elle ne feignoit point d'en faire gloire, & de témoigner son contentement à ses autres Amans, pour les tourmenter davantage ; elle les traitoit avec plus de mépris & de cruauté que jamais, de sorte que Trebace ne pouvant supporter ces coups si sensibles de mauvais traitemens & de jalousie, fut enfin forcé de se resoudre à ne la plus voir. Mais Amour qui vouloit se vanger de tous ses dédains, lui fit remarquer tant de perfections en Melinte, & de douceur en ses entretiens, qu'elle commença de sentir des soins & des inquiétudes lorsqu'il étoit absent, & des émotions de joye qui ne lui étoient pas ordinaires, quand elle le voyoit. Elle eût bien voulu rejetter ces tourmens, qui ne lui étoient connus que par les plaintes de ceux à qui elle en avoit tant fait souffrir, mais il lui fut impossible, & elle fut enfin reduite à se consoler de la créance que Melinte n'en ressentoit pas moins pour elle.

Melinte s'apperçut bien-tôt de l'effet de ses paroles & de ses devoirs, & jugea que pour ménager cet avantage il

faloit feindre de ne rechercher pas par discretion ce qu'il fuyoit par dessein. Il me donnoit avis de tout, & nous avions ainsi concerté ensemble, que pour n'irriter point Marcellin, je ne devois témoigner devant lui aucun dessein pour Camille, mais plûtôt lui faire croire que nous lui portions trop de respect pour entreprendre sur ses amours. Cette assurance que nous lui donnâmes, & certains devoirs que nous lui rendions, nous acquirent du tout son amitié, jusques là même qu'il fit recit de nous à l'Empereur, & lui fit desirer de nous voir.

Alors je vivois assez heureux, parce que Melinte voulant éviter les occasions d'être seul avec Emilie, pour n'avoir pas sujet de la presser, avoit trouvé une invention pour se délivrer de cette peine, & me donner beaucoup de commodité & de contentement. Car ayant reconnu que Marcellin faisoit l'homme d'Estat, & vouloit paroître habile à parler sur toutes sortes de sujets: même recherchoit son entretien, pour faire croire qu'il n'aimoit que la compagnie des sçavans, lorsqu'il le voyoit plus empêché auprès de Camille, il entreprenoit des sujets assez relevés avec Emilie; & Marcellin de peur qu'il ne semblât s'en reculer par ignorance, quittoit Camille pour se mêler dans ces

propos, lesquels Melinte sçavoit prolonger & en recommencer d'autres, où Marcellin s'engageoit si avant, qu'il perdoit le souvenir de Camille, & me laissoit ainsi la place libre, cependant que Melinte se délivroit des discours qu'il eût été obligé de tenir à Emilie, du tout contraires à ses sentimens.

Depuis la cruelle réponse de Camille, je n'avois osé reprendre ce propos, craignant de me ruiner entierement : seulement je lui rendois de petits devoirs & des complaisances, attendant que Melinte pût obliger Emilie de parler en ma faveur : enfin cette occasion se presenta.

Marcellin avoit parlé de nous à l'Empereur, & entre autres qualités de Melinte, l'avoit loüé pour faire des vers Grecs excellens, & avoit dit de moi que je sçavois joüer de la harpe, & même que nous en avions été vainqueurs dans la Grece aux jeux Olympiques ; c'étoient alors les plus chers passe-temps de ce Prince, de composer & reciter des vers sur le theatre, & de joüer & chanter en presence du peuple, à l'envi de ceux qui se mêloient de ces exercices. Melinte & moi ayant salué Neron, il nous commanda de nous préparer pour monter avec lui sur le theatre deux jours après, & disputer les prix destinés aux vainqueurs.

Ce fut à regret que Melinte se resolut d'obéïr, & de paroître pour une action si peu convenable à la grandeur de son courage; mais quoiqu'il y eût quelque honte de voir un si grand Prince rechercher avec tant de passion des honneurs si vains & si indignes de Sa Majesté; cependant quand je me vis sur le theatre, vêtu superbement, avec les premiers hommes de la terre, sur des draps d'or & de pourpre, les Gardes de l'Empereur autour de nous, & un peuple infini retentissant d'acclamations & d'applaudissemens, mon cœur sentit des joyes que ma bouche ne vous sçauroit exprimer. Je vous dirai seulement que Melinte parut en son rang, vêtu à la façon d'Orphée, lorsqu'il alla demander Eurydice aux Enfers, & recita ce beau Poëme que vous lui avez quelquefois entendu dire, avec lequel il ravit tellement les oreilles de tout le peuple, que la fin de son recit fut suivie de mille applaudissemens.

J'étois déguisé en Apollon, & j'avois un laurier proche de moi pour le representer, quand Daphné, qu'il avoit poursuivie fut changée en cet arbre, & accommodant ma voix aux accords de ma harpe je chantai ces vers.

Aimable fille de Penée,
Qui m'avois soumis à tes loix,
Doncques ta vie est terminée,
Tu n'es plus qu'un arbre en ce Bois.

Helas! pour éviter ma flâme,
Tes cris ont penétré les Cieux;
Un Dieu n'a pû fléchir ton ame,
Et ta voix a fléchi les Dieux.

Je te desirois moins agile;
Et le Ciel riant de mes vœux,
A voulu te rendre immobile,
T'arrêtant plus que je ne veux.

Ta course m'étoit importune,
Tu craignois mes bras amoureux;
Et nos souhaits par ta fortune
Sont exaucés & malheureux.

Daphné, quelle funeste envie
T'a fait mépriser la clarté?
Chere Daphné, reprends la vie,
Ou bien rends-moi la liberté.

Mais quoi? je tente l'impossible,
Je perds ces mots comme mes pas:
Si Nymphe elle étoit insensible,
Ces branches ne m'entendront pas.

Que ta feüille soit toujours verte,
Arbre, de mon mal glorieux:
Toujours ma tête en soit couverte,
Et le front des Victorieux.

Camille & Emilie n'étoient pas beau-

coup éloignées de nous, & je fus plus content de ce que Camille approuva d'un signe de tête ce que j'avois chanté, que de quelques batemens de mains qui suivirent en ma faveur. Lorsque tous se furent presentés à leur tour, & que l'on voulut juger des prix, Neron fut proclamé vainqueur : cependant les seconds honneurs nous furent adjugés. Melinte reçut une Couronne d'or enrichie de diamans & de perles, & moi une harpe ornée de mille emeraudes, au haut de laquelle est une teste de lyon à gueule ouverte, dont la langue qui en sort est faite d'un seul ruby. Je m'étonne, dit Ariane, comme la justice fut renduë à des Etrangers, puisqu'il y a de l'apparence qu'elle n'avoit pas été bien gardée en la personne de Neron. Si les Juges, reprit Palamede, ne furent pas équitables, l'Empereur même corrigea leur jugement ; ce qui lui acquit moins d'envie, & plus de gloire à Melinte ; parce qu'ayant reçu la couronne de laurier, il la mit sur la tête de Melinte ; & pour témoigner le plaisir qu'il avoit reçu de l'entendre reciter, lui offrit tel don quil lui voudroit demander. Melinte après l'avoir remercié de tant de faveurs, sans beaucoup y penser lui demanda, comme vous avez sçû, l'exemption de tributs pour la Ville de

Syracuse. Neron admirant sa generosité, d'avoir preferé le bien de sa patrie à son avantage particulier, lui accorda sa priere, avec d'autres privileges pour notre Ville, & lui ajouta beaucoup de presens; outre cela, il nous donna le titre de Citoyens Romains, avec tout l'honneur dont il nous put favoriser.

Ce Prince a de bons intervalles, & fait quelquefois des actions dignes de sa grandeur; mais elles sont aussi-tôt offusquées par un nombre de crimes prodigieux, dont il ne craint point de tacher l'honneur de Sa Majesté; & le plus souvent il se plaît d'exercer ses plus grandes cruautés sur ceux qu'il a le plus cheri; comme depuis peu, sur sa mere, Burrhus, & beaucoup d'autres servent d'exemples, & nous mêmes ces jours passez avons été bien près de courir une pareille fortune. Mais laissons ces pensées fâcheuses, pour suivre les heureuses avantures qui nous arriverent en cette illustre journée.

Lorsque Palamede vouloit poursuivre son discours, Ariane & lui entendirent un bruit en la chambre de Melinte, comme de beaucoup de personnes qui arrivoient pour le visiter. aussi-tôt on les vint querir, parce que c'étoit Othon qui venoit prendre congé d'eux, allant faire un grand voyage. Déja il parloit à

Melinte en secret, auquel Palamede étant admis, il leur apprit ces tristes nouvelles, qu'il étoit disgracié de Neron; que l'Empereur étant devenu amoureux de Sabine sa femme, vouloit la posseder entierement; & pour ce sujet, qu'il l'envoyoit au fonds de l'Espagne gouverner la Lusitanie: qu'il avoit grand regret de les laisser à la merci de Marcellin, dont la faveur s'augmentant des dépoüilles de la sienne, il étoit à craindre pour eux de tomber en son pouvoir: mais qu'ils se servissent assûrément des amis qui lui restoient dans Rome, lesquels ne leur étoient pas inconnus. Melinte plaignit son malheur, & lui témoigna qu'ils prenoient beaucoup de part en sa disgrace, qui les privoit d'un ami si passionné pour leur salut. Mais il fut contraint de laisser ce propos, parce qu'Othon ne songeoit plus à ce qu'on lui disoit, étant si attentif à considerer la beauté merveilleuse d'Ariane, que rien ne l'en pouvoit divertir. Palamede lui dit: celle que vous regardez est ma sœur, qui est venuë ici de Sicile avec mon pere ayant sçû mon mal. Othon pour ce discours ne cessa pas de rêver, ayant toûjours les yeux attachez sur Ariane; puis tout d'un coup on le vit rougir, & un peu après ce sang qui s'étoit épandu sur ses joües, fut contraint de courir vers le cœur qui s'en vou-

loit aller pour l'empêcher de partir, & laiſſa ſon viſage ſans couleur. Othon ſe ſentant défaillir, pria Palamede de le mener en ſa chambre, & qu'ils fuſſent ſeuls. Lorſqu'ils furent entrez, il ſe laiſſa tomber à la renverſe ſur le lit. Palamede lui demanda quel étoit ſon mal, mais il ne pouvoit répondre. Quel effet plus prompt & plus rare peut produire une excellente beauté! mais il ne doit pas être trouvé ſi étrange, conſiderant les divins regards d'Ariane, agiſſans ſur un ſujet nourri dans les délices, & capable de reçevoir facilement ces fortes impreſſions. Othon enfin après un grand ſoupir, dit à Palamede: Ha! cher ami, que la vûë de votre ſœur m'étoit dangereuſe, & qu'elle m'a cauſé de troubles en peu de temps! J'ai reçû d'abord cette vûë ſi agreable, comme un remede heureuſement envoyé du Ciel contre les déplaiſirs que j'endurois: Il me ſembloit que je priois ce beau viſage de faire naître en moi une paſſion qui chaſſât les ennuis de ma diſgrace, & le cruel regret de la perte de Sabine: Mais, échange malheureux! guériſon qui me donne la mort! J'ai perdu en un ſeul jour mes délices, mes honneurs, & les plus relevées eſperances de la terre; & ayant trouvé un ſujet admirable qui me pouvoit redonner mille fois plus de biens, il faut

que je le perde encor en un moment. J'étois venu ici ayant l'ame troublée de douleurs, & je les sentois dissiper par la joye qui m'étoit survenuë de la naissance d'une si belle affection : mais aussi-tôt la considération de ce qu'il me faut partir dans une heure, est venuë attaquer cette nouvelle amour, & lui ordonne ou de mourir, ou d'être la plus malheureuse qui entra jamais dans un cœur : de la faire mourir, je ne puis encore vouloir sa perte : de la conserver aussi, je ne sçaurois si fort consentir à mon malheur, en gardant un souvenir qui me seroit plus cruel dans mon exil, plus il me seroit aimable. Voilà, Palamede, les contraires pensées qui m'ont attaqué toutes ensemble avec tant de furie, qu'elles ont causé le désordre où vous m'avez vû : excusez je vous prie, mon transport : je croi qu'aujourd'hui quelqu'Astre jette sur moi ses plus malheureuses influences.

Palamede ne sçavoit que lui dire sur un si étrange accident : il eût plaint son malheur, si la cause & le remède ne l'eussent touché de si près, de lui offrir sa sœur, elle n'étoit pas en sa disposition : & de lui promettre de l'assistance auprès d'elle, quand il en eût eu la volonté, le temps étoit trop bref pour esperer d'acquerir aucun avantage. Enfin il se résolut de ne

lui

lui faire aucune ouverture, mais de l'attendre de lui, & lui demanda ce qu'il désiroit qu'il fist pour le servir. Non, non, Palamede, répondit Othon, ne soyez point en peine pour me secourir. Je souhaite à votre sœur la plus grande felicité du monde, tant s'en faut que je la vouluſſe rendre compagne de mon infortune, je suis un exilé misérable, la haine du Ciel & le rebut de la terre, qui ne prête à peine une de ses extrémités pour me soûtenir : je n'ai desiré de vous autre soulagement que celui que j'ai reçû en vous disant l'extrémité de mon mal, dont autre que vous n'entendra jamais parler. Adieu, cher Palamede, joüissez d'une meilleure fortune : je ne vous demande autre grace, sinon que vous m'enseigniez à sortir de ce logis sans repasser par la chambre où est celle que j'ai trop vûë pour mon repos. J'aurois peur que mes regards n'offençassent l'heur de tant de graces par la contagion de mon malheur : ou que les siens, encore plus cruels que moi, ne rendissent mon mal incurable par de nouvelles bleſſures. Je veux esperer que le souvenir de ce que je n'ai vû qu'un moment, se pourra effacer par le temps, & je sens bien que je le rendrois immortel si je lui laissois acquerir plus de force. Il le supplia ensuite

de faire ſes excuſes à Melinte, de ce qu'il s'en alloit ſans le voir. Palamede lui témoigna qu'il plaignoit ſon tourment, & qu'il eût voulu le ſoulager par la perte de ſon ſang, pour ſatisfaire à tant de faveurs dont il les avoit obligés. Othon le remercia de ſa bonne volonté, & ayant appris une ſortie ſecrette, prit congé de lui, pour porter en Eſpagne un ſouvenir d'Ariane, qui lui rendit le chemin bien ennuyeux, & une grande partie de ſon ſéjour : mais enfin l'éloignement, le temps, & ſon ambition plus que toutes choſes, guerirent cette playe avec beaucoup de peine, tant une beauté rare imprime puiſſamment ſes traits ſur une ame noble & délicate. Palamede étant retourné devers Melinte, lui conta le ſujet du trouble d'Othon, ſes diſcours, & ſa réſolution. Melinte n'étoit point fâché en ſon ame de ſon éloignement, ſe voyant délivré d'un rival trop puiſſant, encore qu'il eût regret de perdre un ami ſi affectionné, & qui avoit auparavant tant de crédit : cependant il diſſimula ce qu'il penſoit pour s'étonner d'une ſi prompte affection : puis ayant dit qu'il n'étoit point beſoin de faire rien connoître de cet accident, Ariſtide, Emilie, & Camille ſe raprocherent, auſquels Melinte jugea qu'ils pouvoient leur appren-

dre la disgrace d'Othon, puisqu'elle étoit déja divulguée dans Rome : chacun le plaignit, parce qu'il avoit beaucoup de belles qualités, & entr'autres une libéralité sans exemple. Palamede reprit sa sœur pour lui dire ce qui lui étoit arrivé lorsqu'il vit les autres engagés à ce discours, & l'ayant menée en l'autre chambre il la fit rougir lorsqu'elle apprit l'amour soudaine d'Othon, dequoi ne lui étant pas séant d'oüir continuer le propos, elle l'obligea pour le rompre, d'achever l'histoire qu'il lui avoit commencée, dont elle avoit impatience d'apprendre la fin. Il consentit à ce qu'elle desiroit, & reprit ainsi son discours.

Je crois que nous avons été interrompus lorsque je vous disois que nous sortîmes du théatre où nous avions acquis assez d'honneur, s'il étoit honorable d'y paroître. Après avoir quitté l'Empereur, nous fûmes accompagnés chez nous par nos amis, & une partie du peuple : mais il me tardoit beaucoup que je me fusse défait de tant de personnes pour aller voir Camille. Nous feignîmes d'être las du tumulte & de la presse ; ce qui fit que tous prirent congé de nous ; & aussitôt je priai Melinte de venir avec moi chez les sœurs. Elles étoient seules alors, parceque Marcellin avoit accompagné Ne-

ron au Palais, & à nôtre abord : Allons, dit Emilie reçevoir ces vainqueurs avec l'honneur qui leur eſt dû. Melinte mettant un genoüil en terre, lui dit : Nous venons préſenter ces victoires à vos pieds, puiſque nous les tenons de vous : cependant, reprit Emilie, je n'ai pas compoſé les vers que vous avez recitez. Et pour moi, dit Camille, je ne ſçai point joüer de la harpe : L'amour, lui dis-je, que nous avons pour vous eſt ſi puiſſant, qu'il nous a fait vaincre tout ce qui eſt dans Rome. Il ſuffit, ajoûta Melinte, que vous nous ayez regardez favorablement, parce que la fortune ne peut rien refuſer à ceux qui ont ce bonheur. L'agréable Camille repartit avec ſa gayeté ordinaire : Si nos yeux ont acquis cette victoire, je les trouve excellens Poëtes, & bons joüeurs de harpe. Je lui dis ; Ils ſont bien plus ſçavans que nous, car ils ſçavent ſe faire aimer, ce que nous n'avons pû faire encore. C'eſt un differend, dit Emilie, que nous devons vuider en particulier, & tirant Melinte à part me laiſſa avec la belle Camille.

Lorſque nous fûmes aſſis, je fus un peu étonné, n'oſant encore lui parler librement de mon affection : cependant enflé du bonheur de ma victoire, & lui voyant un viſage aſſez gay, je lui dis

qu'il n'y avoit point de contentement qui ne fût suivi de déplaisir ; & que lorsqu'on nous estime le plus heureux, bien souvent nous avons le plus d'occasion de nous plaindre de la fortune. Cela est vrai, répondit Camille mais quel sujet avez vous de parler ainsi ? parce, lui dis je, que le peuple m'a crû aujourd'hui bien content, & que je trouve devant vous ma condition bien malheureuse. Si cela est, reprit-elle, vous devez éviter ma présence avec beaucoup de soin, & chercher les assemblées publiques où la fortune vous est si favorable. Mais, lui dis-je, si je ne puis avoir de bonheur sans vous, ce seroit un mauvais moyen d'être heureux que de vous fuir. Si vous recherchez, dit-elle, le bien d'être estimé autant que peut être une personne de vôtre mérite, vous ne devez point vous croire malheureux près de moi. Le mérite, continuai-je, n'est pas grand, puisqu'il ne me peut faire aimer. Votre mérite, me dit-elle, est assez puissant, puisqu'il se fait aimer de moi. Et la personne ? lui demandai je. Je l'estime, répondit-elle. Rien plus, répartis-je. Je l'honore, dit-elle. Hé Dieux, m'écriai-je, que d'honneur, que d'estime, & point d'amour ! Je ne sçai pas, dit-elle, dequoi vous parlez. D'une chose repris-je ; que vous n'i-

gnorez pas, puiſque vous me l'apprenez ſi-bien. C'eſt donc, dit-elle, un défaut de volonté. Pourquoi pourſuivis-je, une perſonne ſi parfaite veut-elle avoir ce défaut ? Hé bien, dit-elle, j'aurai de la volonté pour vous. Mais, répondis-je, je voudrois de la bonne. Et moi, dit-elle, je vous veux donner de la mauvaiſe. Je lui repartis ; feriez-vous bien ſi cruelle ? Voulez-vous, continua-t'elle, que nous tombions d'accord ? C'eſt, lui dis-je, la faveur que je vous demande. Partageons, me dit-elle, également, vous aurez de l'indifference. J'attendois quelque réponſe plus favorable, & je lui repartis que je ne voulois point d'une choſe dont elle étoit ſi libérale à tout le monde. Aimez vous mieux, me dit-elle, les maux particuliers que les biens communs ? Je l'aſſurai que je ne voulois ni l'un ni l'autre. Cependant, répondit-elle, vous avez à choiſir : & je lui dis, j'aime mieux vous laiſſer le tout. Je veux, dit-elle, vous prevenir, & me quitta ainſi, s'en allant devers Emilie, laquelle ſe fâchant de ce qu'elle interrompoit le diſcours de Melinte & d'elle, lui demanda pourquoi elle m'avoit quitté. Camille lui répondit en riant, & ſe promenant par la chambre, c'eſt un homme qui prétend plus d'une victoire en un jour.

Je ne sçavois alors si je devois m'estimer heureux ou malheureux, n'ayant reçû aucune parole avantageuse, & elle m'avoit dit toutes ces choses avec une gayeté qui me faisoit bien esperer, & je voulois aller prier Emilie d'être juge de notre different ; quand Marcellin entra qui rompit nos discours. Nous lui quittâmes la place, & après avoir quelque temps parlé de ce qui étoit arrivé le jour, je le laissai avec Camille, & faisant semblant de me vouloir occuper cependant à quelque chose, je pris une harpe, & chantai ces vers que j'avois faits autrefois lorsque j'aimois Epicharis.

Qu'elle a de grace en refusant !
Que ses rigueurs sont favorables !
Et que ses yeux en mépriſant
Causent de tourmens désirables !
Si jamais ces beaux ravisseurs
Changeoient leurs dédains en douceurs,
Quel heur surmonteroit ma gloire ?
Puisque m'étant si rigoureux
Encore à peine puis-je croire
Qu'il soit un Amant plus heureux.

Fuyez, desespoirs inhumains,
Dépits, ennemis de ma flame,
Laissez à de plus douces mains
Regir l'empire de mon ame.
Beaux yeux, agreables tyrans,
C'est à vous seuls que je me rends,

Je ne crains plus vos doux supplices ;
Depuis que vous m'avez appris
A reçevoir pour des délices
La cruauté de vos mépris.

Grand Dieu que les Amans adorent,
Ha ! que tes biens sont infinis,
Puisque caressez ou punis
Toujours ils t'aiment & t'honorent :
Mais bien que mon cœur satisfait
Semble joüir d'un heur parfait,
Amour toutes-fois ne te lasse
Soulage mes autres desirs,
Si pour des maux je te rends grace,
Que ferai-je pour des plaisirs ?

Camille entendit bien qu'ils s'adressoient à elle ; cependant voyant qu'elle étoit trop empêchée avec Marcellin, je quittai la harpe, & Melinte impatient de me dire ce qu'il avoit fait pour moi, m'avertit de sortir. Je pris donc congé avec assez de satisfaction de ce que j'avois avancé auprès de Camille, mais l'état de mes affaires étoit bien en meilleur terme de l'autre côté : car étant retiré chez nous, Melinte me dit qu'Emilie avoit commençé à lui parler ainsi : Que pensez-vous de votre fortune aujourd'hui ? qu'elle m'est favorable, dit-il, en ce qui me touche fort peu, & contraire en ce que je souhaite le plus. Et que peut desirer Melinte, reprit Emilie, qu'il n'obtienne avec les avantages qu'il possede ? l'honneur, dit-

il,

il, de vos bonnes graces que je recherche avec tant de passion. Je ne veux pas, dit-elle, qu'il tienne à moi que cette journée ne vous soit entierement heureuse, car je vous donne la place en mon ame que vous y pouvez souhaiter. Je recois, dit-il, cette faveur avec les soumissions que je dois, m'en reconnoissant indigne, & fais serment sur cette belle main, de n'en abuser jamais. Estes vous, reprit-elle, content de moi? plus, répondit Melinte, que je n'eusse jamais esperé; Je ne suis pas, dit elle, satisfaite du présent que je vous ai fait, mais pour imiter la magnificence de l'Empereur, & la reconnoissance envers vos mérites qui me sont plus connus qu'à lui, je vous offre aussi tout ce qu'il vous plaira désirer de moi, à la reserve cependant de mon honneur. Melinte feignant une joye inesperée, lui dit: puisqu'il vous plaist m'accorder tant de grace, je l'accepte, & pour vous témoigner que j'aime parfaitement ce que j'ai entrepris de servir, je ne vous demande autre faveur, sinon de faire ensorte que le service de Palamede soit agréé de Camille, puis je pourrai songer à me rendre heureux. Je crois, dit Emilie, qu'aujourd'hui vous vous êtes oublié vous même pour songer au contentement des autres: mais puisque c'est vôtre désir, vous

verrez de quelle sorte je m'employerai auprès d'elle : je ne veux pas pourtant que cela vous tienne lieu d'aucune obligation. Melinte la remercia de cette assûrance, & lui représentoit la peine où j'étois, & le besoin que j'avois de son secours, lors que Camille alla rompre leur entretien en me quittant.

Chere sœur, vous pouvez juger combien je fus content de ces nouvelles : car connoissant qu'Emilie désiroit donner de plus grandes preuves de son amour à Melinte, je m'assûrai qu'elle ne laisseroit point sa sœur en repos qu'elle ne lui eût donné de bonnes paroles pour moi ; & je ne fus point trompé en cette esperance, parce que je m'apperçûs que Camille commença à faire plus d'estime de moi, puis à croire les assurances que je lui donnois de mon amour, & à m'obliger par ses réponses, & enfin à me témoigner de l'affection : même un jour elle me dit que j'avois une bonne amie en sa sœur. Vous me connoissez trop pour croire que je laissasse perdre ces avantages ; aussi je la pressai tellement qu'elle s'engagea peu à peu à moi, m'accordant de petites faveurs dont la permission me montroit le passage bien facile à de plus grandes : de sorte que me servant de l'occasion, un jour que je la trouvai sur un lit... Ariane rou-

gissant l'interrompit, & lui dit; arrêtez-vous là, mon frere, j'ai peur que vous ne disiez des choses que je ne veux pas entendre. Alors Palamede lui dit, ma sœur, je trouve bien étrange que vous appréhendiez d'oüir mes bonnes fortunes; & vous ne craindrez pas tantôt d'entendre le malheur qui nous arriva. Je serai, dit-elle, toûjours bien aise de sçavoir que tout bonheur vous suive, mais vous devez taire ces particularités. Palamede lui repartit, qu'il n'ignoroit pas entierement comment il devoit lui parler, & qu'il étoit bien mâri de ce qu'il ne s'étoit rien passé qui l'eût obligé à le taire, parce que l'ayant trouvée sur ce lit, jamais il n'en pût rien obtenir avec toutes ses prieres & ses efforts, dequoi il ne vouloit point lui faire le recit, puisqu'elle ne l'avoit pas agréable: puis il continua. J'avouë que je n'ai pas assez de retenuë pour cacher longtemps un bonheur, je commençai à m'ennuyer de ma discretion qui m'obligeoit de feindre devant le moindre de cette maison: aussi il me semble que c'est se montrer ingrat envers la fortune, de ne publier pas les biens qu'elle fait, & si je me laissois gouverner à mon humeur, jamais elle n'auroit sujet de se plaindre de moi, parce que je redirois toûjours ses faveurs plus grandes par le recit que j'en ferois,

Universal BIBLIOTHECA Ottaviensis

pour me confeſſer davantage ſon redevable. Cependant ayant à ſuivre les avis de Melinte, & les commandemens de Camille, qui craignoit que nôtre intelligence fût connuë de Marcellin, parce qu'il la poſſedoit avec beaucoup d'empire, je fus quelque temps à me ſurmonter moi-même, à m'admirer de la diſcretion que je gardois : mais enfin voyant qu'une femme de chambre nommée Cyané, étoit la plûpart du temps auprès de nous, & me faiſoit perdre de bonnes heures, que j'euſſe paſſées avec plus de liberté ſans elle, je me reſolus de l'acquerir, afin que ſi elle étoit ordinairement témoin, elle fût auſſi complice. Je me cachai de Melinte pour pratiquer cette fille, & je m'en ſuis aſſez repenti depuis, parce que ſans doute il m'eût fait voir le malheur où je m'allois engager. Je lui fis donc quelques préſens, avec leſquels je croyois l'avoir du tout acquiſe, & lui découvris la bonne volonté que ſa maîtreſſe avoit pour moy. Elle feignit d'apprendre ces nouvelles avec contentement, & promit de me ſervir en tout ce que je pourrois deſirer d'elle. Voyez comme nous ſommes capables de de nous oublier : car penſant qu'elle me fût plus utile que perſonne, je me fiois plus en ſa confidence qu'en celle de Melinte même, & lui diſois tout ce qui ſe

passoit entre Camille & moi, dequoi Marcellin ne manquoit pas d'être averti, comme nous avons reconnu depuis. Je vis bien qu'il ne m'abordoit plus avec tant de franchise, mais n'en jugeant point d'autre cause que son humeur inegale, je ne laissois pas de suivre ma fortune & mes desseins. Jusques-là Camille m'avoit entretenu d'esperance, & Melinte avoit évité les trop grands témoignages de l'amour d'Emilie : mais un matin que nous nous trouvâmes seuls tous quatre, mon impatience m'obligea de conjurer Camille par mes plus ardentes affections, de m'accorder une faveur qu'elle differoit de jour en jour. Osez vous bien, dit-elle, me faire en présence de ma sœur & de Melinte, une demande si déraisonnable ? Je m'assûre, lui dis-je, qu'elle jugera qu'une chose promise se doit payer ; & Melinte desirant d'elle la même grace, sera sans doute de mon avis. Je voulois ainsi l'engager malgré qu'il en eût, sçachant que Camille ne me rendroit jamais heureux qu'à l'exemple de sa sœur. Ces paroles obligerent Melinte à témoigner le même desir à Emilie, & les refus qu'elle lui fit lui donnoient plûtôt lieu de la vaincre que de perdre esperance. Nous cessâmes de parler Camille & moi pour voir ce qu'ils resoudroient, & remîmes entre

leurs mains la cauſe de tous quatre, attendant avec impatience le ſuccès de leur diſpute : & bien que je m'apperçeuſſe qu'il plaidoit un peu lâchement, je ne laiſſois pas de connoître qu'il l'emporteroit : cependant voyant qu'Emilie ne vouloit pas accorder entierement une choſe que Camille avoit du tout refuſée, je vis qu'il étoit encor beſoin de quelques efforts de mon côté, & j'obtins enfin qu'elle s'en remettroit au jugement de ſa ſœur. Je vois bien, dit Emilie, qu'il eſt mal-aiſé de ſe deffaire de vous : mais afin d'être aſſurées ſi vous continuërez en cette réſolution, nous vous donnons tout le reſte du jour pour terme, & ſur la mi-nuit vous vous rendrez ici tous ſeuls par une porte que je vous ferai ouvrir : ſi alors vous nous donnez aſſurance des mêmes deſirs, nous vous en donnerons de ce que nous aurons reſolu à votre avantage. Ce favorable Arreſt confirmé par le conſentement de la belle Camille, fut réçû de moi avec tranſport, & de Melinte avec action de graces pour tous deux. Ariane prenant la parole, dit à ſon frere ; je ne doute point qu'en ſon ame il ne fut bien aiſe que ce bonheur s'offrit ſans qu'il lui eût coûté la moindre inquiétude. S'il fut dédaigneux ou non, reprit Palamede, vous le ſçaurez par la ſuite ; puis i. continua.

Après mille remercimens, nous primes congé d'elles, mais avant que de sortir j'avertis Cyané de notre assignation, afin qu'elle eût soin de nous faire ouvrir, & je ne songeois pas que je perdois en un moment ce que nous avions acquis avec tant de peines & de paroles. Le reste de ce jour, il me sembla que jamais heures n'allerent si lentement tant j'avois d'impatience, & voyant Melinte pensif d'un autre côté, je lui demandai si la venuë de la nuit lui tardoit autant qu'à moi. Nous rêvons, me répondit il, sur des choses bien differentes. Je lui en demandai la cause; parce, me dit-il, que vous voudriez être déja au lieu de l'assignation, & je pense comment je ferai pour n'y point aller. Je le trouvai bien dédaigneux de fuir ce que d'autres désiroient avec tant de vœux; il me confessa qu'il étoit de contraire humeur, & qu'il ne pouvoit se résoudre d'aller trouver Emilie. Cette résolution m'étonna fort, & je commençai à maudire cette froideur, & cette continence qui troubloit ainsi mon bonheur: car n'ayant eu de bon succès que par son moyen, sans lui je ne pouvois rien esperer: cependant voyant que cette surprise m'avoit ôté la parole, d'une façon plus remise, il me parla ainsi: Je crois que vous ne desirez

pas me contraindre en ce qui m'eſt le plus ſenſible ; auſſi n'eſt il pas raiſonnable que je vous prive d'un bien que je vous ai acquis avec tant de ſoin, & que vous deſirez avec tant d'ardeur : il faut trouver un moyen qui nous contente tous deux. Et quel ? lui dis-je, pour moi je ne puis eſperer aucune fortune ſi je ne ſuis aſſiſté de vous : car croyez-vous qu'Emilie permette à ſa ſœur de me favoriſer, ſi elle ſe voit mépriſée de vous ? Si votre paſſion, me dit-il, ne vous aveugloit, vous ſongeriez que je ne vous propoſerois pas de trouver un expédient ſi je n'y avois penſé : écoutez au-moins ſi ce que j'ai aviſé eſt poſſible. Il ajoûta : Nous irons à l'heure aſſignée avec quelques uns de nos gens, & feignant une rencontre à la porte, nous mettrons l'épée à la main les uns contre les autres, & après avoir fait quelque bruit de nos armes, je me retirerai avec le reſte comme ſi j'étois pourſuivi, & vous entrerez ſeul en la maiſon, feignant de croire que j'y ſuis déja : puis quelque temps après je vous envoierai dire que vous ne ſoyez point en peine de moi ; que j'ai été ſecouru par quelques uns de mes amis, avec leſquels je ſuis demeuré, & qui ne veulent point me laiſſer aller. Et à quoi bon, lui dis je, tant de peine ? pour moi j'aime-

rois mieux venir reçevoir les careſſes d'une belle Dame. Auſſi ferois-je, me dit-il, ſi j'étois Palamede : mais puiſque je ſuis Melinte, permettez que je vive à ma mode. Je trouve, lui dis-je, que c'eſt un mauvais moyen d'entrer ſecrettement en un logis, que d'aller faire un tumulte à la porte : Au-contraire, dit Melinte, s'il y a quelque eſpion il s'enfuira de peur, & rien ne reſtera dans la ruë ; & je trouve que l'on ne ſe deffiera jamais que perſonne veuille entrer en un logis par ce moyen. Mais, lui dis-je, ce ſera toûjours à recommencer : penſez-vous tous les ſoirs uſer de la même feinte ? Je trouve bon, me dit-il, que vôtre prevoyance aille ſi loin : ne ſçauriez-vous conſerver de vous même ce que je vous aurai une fois acquis ? Penſez ſeulement au préſent, & j'aviſerai pour nous deux à l'avenir : le temps nous donnera conſeil. Je m'accordai enfin à tout ce qu'il voulut.

Mais voyez, ma ſœur, comme la vertu & les bons avis ſont ſuivis de bonheur ! ſans cette humeur & cette réſolution de Melinte nous étions du tout perdus, & cependant nous de laiſſames pas de nous trouver en très grand danger. Cette Cyané ayant ſçû l'heure que nous pouvions venir, en avertit auſſi-tôt Marcellin, lequel animé de jalouſie, & du deſir de

vangeance, résolut notre mort, & voulut se servir de la presence même de l'Empereur pour couvrir son assassinat. Le soir étant à souper avec Neron, voyant ce Prince un peu échauffé de vin qui chantoit quelques vers qu'il avoit faits, il dit tout haut qu'un des jours précedens il n'avoit pû souffrir l'insolence & l'ingratitude de ce Sicilien qui se mocquoit des vers de l'Empereur, & vantoit par-tout les siens, pour toute reconnoissance de tant de graces qu'il en avoit reçûs. Neron animé par ces paroles, parce qu'il n'y avoit rien qui le piquât si sensiblement que d'être mépriſé en la chose où il affectoit le plus de gloire; En quels lieux, dit-il, ce compagnon me traitte t'il ainsi ? je l'entendis encore, répondit Marcellin, il n'y a que deux jours, qu'il parloit sur ce sujet avec une insigne effronterie chez une Dame qui le reçoit toutes les nuits. Ne pourrions-nous point, dit Neron, attraper ce galant ? dès ce soir, reprit-il, cela sera fort facile : il ne faut que l'aller attendre, & se cacher quelque part, là auprès, vous le pourrez punir à souhait du crime qu'il commet tous les jours contre l'honneur de vôtre Majesté. Cela fut aussi-tôt resolu, & Neron avec ceux de sa troupe ordinaire s'alla

mettre en embuche au lieu où il fut conduit par Marcellin, & nous attendit avec dessein de nous sacrifier à sa vangeance.

Nous ne manquâmes point de nous trouver à l'heure, & aussi tôt, comme nous avions arrêté ensemble, nous commençâmes à tirer nos épées en faisant du bruit, & à crier, tuë, tuë, aux assassins. Neron & les autres croyant avoir été découverts, & craignant d'être tous massacrés en leur embûche s'ils ne sortoient, parurent & vinrent à nous; mais aussi étonnés que nous fûmes surpris, n'attendant pas que nôtre jeu se dût tourner en un combat véritable. Nous ne laissâmes pas de les reçevoir avec beaucoup d'assûrance, & en blessâmes plusieurs: mais parce que leur nombre étoit plus grand, nous reçûmes quantité de playes; ce qui nous fit résoudre à vendre nôtre vie cherement: mais eux reconnoissant notre desespoir furent enfin contraints de nous crier que c'étoit l'Empereur, Alors nous nous éloignâmes pour les laisser passer, cependant après qu'ils se furent retirez, je tombai de ma hauteur, n'étant plus soûtenu de l'ardeur du combat, ayant quatre grandes blessures par lesquelles je perdois tout mon sang. Melinte vînt pour me secourir, mais quoi, qu'il ne fût pas si blessé, il ne laissa pas

de s'évanoüir auſſi ſur mon corps. Ce fut en cet état que nous fûmes trouvez par ces Dames, qui étoient ſorties pour ſçavoir ce qui s'étoit paſſé devant leur maiſon, & qui furent bien étonnées de nous voir ainſi traittés : puis nous firent porter ici pour nous ſecourir avec l'affection qu'elles nous ont fait paroître ; où deſeſperant de ma vie, je voulois voir mon pere & vous, avant que de mourir : mais les Dieux m'ont voulu faire plus de graces que n'avoit merité ma jeuneſſe indiſcrette, & m'ont, peut-être, reſervé pour vous ſervir, & ce cher Melinte, à qui je ſuis ſi redevable, & de qui la maladie qui le retient au lit à préſent, n'a été cauſée que par les ſoins aſſidus qu'il m'a rendus pendant la mienne.

Ariane pleine de contentement d'avoir appris l'extrême fidelité de Melinte, diſſimula cette joye pour répondre à ſon frere. Il eſt vrai qu'en tout ce que vous m'avez dit, il vous a témoigné une amitié très-parfaite, qui nous oblige a des reconnoiſſances éternelles. Et je voudrois qu'il ſe préſentât un jour occaſion de nous en acquitter, puis elle continua : Mais pour quitter ce propos de Melinte, vous ne m'avez point dit comment vous avez ſçu que c'étoit Cyané qui avoit tout découvert à Marcellin. C'eſt, reprit Pa-

lamede, ce que j'oublois à vous dire. Nous avions ſçu que c'étoit lui, aſſiſté de Neron qui nous avoit dreſſé cette embuche, & même nous reconnûmes ſa mauvaiſe volonté en un onguent qu'il m'envoya, qui étoit du poiſon, & lorſque nous étions en peine de découvrir d'où il avoit pu avoir l'avis de notre aſſignation de la nuit, j'allai avoüer devant Melinte & Camille que je l'avois communiquée à Cyané. Camille s'écriant alors, me dit qu'il ne falloit plus chercher l'origine de ce malheur : que cette fille étoit du tout acquiſe à Marcellin; & la faiſant châtier, pource qu'elle étoit déja trop indignée de toutes les trahiſons de Marcellin, elle lui fit confeſſer enfin ſa méchanceté. Je ne vous fais point le recit de la reſolution de nos fideles Eſclaves, enſuite du deſſein qu'avoit pris Neron de nous faire mourir, parce que vous l'avez appris d'Arcas : il me reſte ſeulement à vous dire, que depuis deux ou trois jours que Marcellin eſt du tout gueri, il nous vient viſiter, & nous témoigne beaucoup d'affection, pour nous ôter l'opinion que nous pourrions avoir : mais Camille ne peut s'empêcher de lui faire une reception ſi étrange, qu'il commence à ſe douter de ce qui lui cauſe ce traitement.

Je trouve repris Ariane, que c'eſt une

grace particuliere des Dieux que vous ayez pu échapper de cet accident : car de la sorte que votre perte avoit été concertée, je tremble encore quand je songe comment il est possible que vous l'ayez sçû éviter : cependant vous n'êtes pas encore hors de danger, ayant toûjours pour ennemis l'Empereur & Marcellin, dont la vangeance n'est pas satisfaite, & de qui la fureur se sera augmentée par les soins que Camille a témoigné avoir de vous. Les Dieux, dit Palamede, qui nous ont jusques ici preservés ne nous abandonneront pas : mais il ne nous faut point endormir, & il faut employer la prudence de vos conseils, & de ceux de Melinte, pour aviser aux moyens de nous garantir pour jamais des maux qui nous menacent. Je crois, dit Ariane, qu'une prompte retraite à Syracuse sera le meilleur expedient ; c'est ce qui me fait souhaitter la guerison entiere de tous deux, afin que nous puissions ensemble aller joüir du repos, & de la douceur de notre païs, & fuir une ville où le vice & l'insolence regnent avec tant d'autorité.

Fin du deuxiéme Livre de l'Ariane.

SOMMAIRE DU LIVRE TROISIÈME.

MELINTE craint que son séjour chez Emilie ne lui nuise dans l'esprit d'Ariane ; elle vient lui rendre une visite, il la conjure de ne pas rester un moment dans une Maison si suspecte ; arrivée de Marcellin dans la chambre de Melinte, il est surpris de la beauté d'Ariane : Melinte conseille à Palamede de quitter Rome, & de faire partir Ariane ; cette résolution met Emilie en fureur contre Melinte, elle l'engage par ses larmes à rester encore deux jours chez elle, il est obligé d'y consentir, il le fait sçavoir à Ariane, à qui Arcas porte une Lettre de sa part, & en rapporte la réponse, Ariane reçoit une let-

tre de Marcellin, elle la jette au feu, elle se propose de se faire purifier dans une chambre du Temple de Diane, pour avoir été dans une maison aussi suspecte que celle d'Emilie, elle n'y est pas plûtôt entrée dans le bain, que le plancher de cette chambre s'ouvrant, elle voit descendre de la Voûte une fausse Diane, qui lui ordonne de reçevoir un Epoux de sa main, & cet Epoux est Marcellin; Ariane se rebute, elle est sur le point d'essuyer ses violences, lorsque la Prêtresse de Diane qui étant sœur de Marcellin l'avoit aidé dans cette tromperie vient à son secours, & lui demande pardon de l'avoir ainsi aubsée: Marcellin demande Ariane en mariage; Aristide ébloüi par les richesses, & par la faveur de ce scelerat la lui accorde, elle en tombe malade de chagrin: Elle charge Epicharis sa fidelle Esclave de prendre ses habits, & d'aller faire entendre à Marcellin qu'elle ne l'épousera jamais, Epicharis sous ce déguisement, attire Marcellin dans un Cabinet au bout du jardin, où elle le laisse trois jours

enfermé sans boire ni manger, & dont elle le fait sortir ensuite, en l'assurant que c'est Ariane seule qui lui donne la vie.

LE TROISIE'ME LIVRE DE L'ARIANE.

PENDANT qu'ils s'entretenoient ainſi, Melinte contentoit le mieux qu'il pouvoit le deſir d'Ariſtide ſur tout ce qui s'étoit paſſé, & emploïoit tout l'artifice de la diſcretion, pour inventer des cauſes de leur malheur, & taire les vrais & principaux ſujets de ce qui leur étoit arrivé; ſouvent lorſqu'il n'étoit pas bien preparé pour répondre aux demandes de ce bon vieillard, il feignoit une difficulté de parler à cauſe de ſon mal, pour avoir loiſir d'y penſer: mais quant il eût échapé ce paſſage, & qu'il vint ſur le recit de l'extrême maladie de Palamede pour ſes bleſſures, & de

I.B. Scotin. Sculp

tous les accidens qui lui avoient donné tant d'apprehension, il n'en oublia pas un seul point, afin d'employer tout cet entretient à ce discours, & se délivrer des questions ausquelles il avoit peine de satisfaire.

Emilie & Camille rioient quelquefois, voyant de quelle façon il déguisoit la verité, & souvent changeoient de propos pour le secourir. Aristide n'étoit pas assez simple pour se contenter de tout ce qu'ils disoient; cependant il en crût une partie, & sçût bien excuser le reste. A la fin, Palamede & Ariane revinrent dans cette chambre, & le jour finissant, Aristide & elle prirent congé de tous, avec promesse de revenir les voir le lendemain. Ils s'en retournerent au logis de Maxime leur ancien hôte, chez qui Palamede & Melinte avoient toûjours logé depuis qu'ils étoient à Rome; & lorsqu'ils furent sortis, Emilie & Camille se mirent à parler des perfections d'Ariane avec beaucoup d'admiration. Palamede se confessoit bien glorieux d'avoir une sœur si accomplie: Melinte en parloit assez froidement, mais Emilie remarquoit une grande contrainte en ce qu'il en disoit, & reconnoissoit que s'il lui eût été permis d'en parler, aucun d'eux ne l'eût fait avec plus d'avantage. Le soir se passa en ces discours; & lorsque Melinte se trouva

ſeul, rappellant les beaux objets, que la préſence d'Ariane lui avoit renouvellés, il commença de s'entretenir ainſi en lui-même : Ah ! divine Ariane, que ta vûë m'eſt chere, & toutes les fois que je te revois, que tu me parois avec de nouveaux avantages ! Il ſemble que tu ſois venuë ici pour me reprocher que mon ame ne te conçevoit pas aſſez parfaitement, & que tu veüilles former en elle une nouvelle idée, plus belle encore que celle qu'elle cheriſſoit.

Ces douces penſées l'empêcherent agreablement de dormir toute la nuit, il n'étoit tourmenté que du regret d'avoir été trouvé en cette maiſon, ſur quoi il eût bien deſiré ſatisfaire l'eſprit d'Ariane. Le jour d'après elle vint au matin avec cette fille qu'elle aimoit fort, qui ſe nommoit Epicharis, ayant laiſſé ſon pere au logis qui ſe repoſoit du travail de ſon voyage. Après avoir ſçû que ſon frere dormoit encore, elle entra dans la chambre de Melinte, qui la reçût avec beaucoup de joye & de reſpect, & Epicharis s'étant éloignée, lorſqu'elle fut aſſiſe pour lui parler, & s'enquerir de l'état de ſon mal, il la prévint ainſi. Je ſuis bien confus, Madame, de l'honneur que vous me faites : mais je ſuis encore plus confus de honte, de vous voir en un lieu où la vertu n'en-

tra jamais qu'à votre suite. Jamais, répondit-elle, je n'aurai cette creance, puisque vous y étiez venus avant moi. Ah! Madame, reprit-il, fuyez de cette maison, trop indigne d'être honorée de vos pas : si j'ai jamais été si heureux que d'être approuvé de vous pour quelque qualité, je dois perdre cette estime étant trouvé où je suis : & je vous conjure de ne point vous profaner par la conversation de ces Dames, si éloignées de l'honneur de votre vie. Je sçai bien, répondit-elle : quelle occasion vous a conduit ici malgré vous ; & tant s'en faut qu'elle me donne sujet de vous blâmer, elle fera que j'admirerai votre vertu tant que je vivrai. Quand je vous verrois parmi les méchans, je croirois toûjours que c'est pour les corriger par votre exemple, & non pas pour les imiter. Je suis assurée combien votre honneur vous est cher, & vous sçai bon gré d'avoir soin du mien dont je ne craindrois point de vous donner la conduite si je doutois de la mienne; douter de votre sagesse, Madame, repartit-il, jamais une pensée si criminelle n'entra dans mon ame : ce seroit mettre en doute la chose du monde dont j'ai la plus parfaite connoissance : mais pardonnez moi si je désire vous voir éloignée d'un lieu que mon honneur même ne peut

souffrir qu'avec horreur, & où la maladie me retient avec tant de contrainte. Les maximes que l'on y suit sont si contraires à celles que vous observez, que je n'y puis témoigner aucun contentement, qu'en réduisant ma bouche à contredire toutes mes pensées. Melinte, dit Ariane, je suivrois dès cette heure votre avis, si ce n'étoit une faute encore plus grande d'abandonner mon frere, & celui qui ne l'a point abandonné. Palamede, reprit Melinte, est hors de danger, & peut aller chez vous, & depuis vôtre arrivée je me sens aussi en état de m'y faire porter : mais je vous supplie de vous retirer d'ici, & de reçevoir la priere que je vous en fais pour le plus grand service que je vous puisse jamais rendre.

Etranges effets d'une passion vertueuse ! Melinte au lieu de cherir la présence de sa belle Ariane, ne peut souffrir de la voir en un lieu où lui même voudroit n'être pas : son amour pure & parfaite se sentant offensée par la moindre approche des choses vitieuses : & même il sembloit prevoir le mal qui leur devoit arriver par la demeure qu'elle feroit en ce logis, parce que Marcellin vint visiter Melinte, & entra dans sa chambre, lors qu'Ariane & lui se parloient. Cette vûë les surprit tous deux, mais beaucoup plus

Melinte, voyant une personne qu'il avoit tant de sujet de haïr : car Ariane ne le connoissant pas, crût seulement que Melinte avoit eû raison de la desirer bien loin de là, puisque l'entrée de cette maison étoit permise à toutes personnes. Cependant Melinte dissimulant, le reçût d'un visage assez ouvert, & Marcellin après s'être enquis de l'état de sa santé, commença à regarder Ariane avec des yeux d'admiration & de surprise : mais elle, pour éviter cette curieuse vûë, & la naissance de quelques desirs en lui, feignit de les laisser ensemble par civilité, afin qu'ils fussent libres ; & entra dans la chambre de Palamede, puis sortit incontinent de la maison, après l'avoir prié de retourner dès le jour même chez son pere, où elle s'alloit retirer. Marcellin ne manqua pas de demander à Melinte, qui étoit cette belle étrangere ; à quoi il fut obligé de répondre, qu'elle étoit la sœur de Palamede, qui étoit venuë de Sicile avec son pere, sur le bruit de la maladie de son frere, & qui s'en devoit retourner aussi-tôt le trouvant gueri. Je n'avois pas crû, dit-il, vos Siciliennes si belles, vous auriez tort de venir chercher à Rome de la beauté. Les choses, répondit Melinte, qui viennent de loin, où que l'on va chercher en païs éloigné,

ſemblent toûjours plus belles : car pour moi je quitterois toutes les Siciliennes pour une Romaine : Et moi, reprit-il, toutes les Romaines pour cette Sicilienne.

Ce diſcours ne plaiſoit point trop à Melinte, & il eût bien voulu être à Syracuſe avec Ariane, parce qu'il prevoyoit que Marcellin perdant les bonnes graces de Camille, pourroit s'adreſſer à elle, & leur donner beaucoup de traverſes. Auſſi eut-il ce deſſein ; & ce qui confirma cette apprehenſion à Melinte, fut que Marcellin impatient de revoir à loiſir celle qui l'avoit ſi bien touché d'amour en peu de temps, ne tarda gueres qu'il ne feignît de vouloir voir Palamede, & partir d'auprès de Melinte pour aller en l'autre chambre, où il ne la trouva plus ; de ſorte qu'il fut contraint d'entretenir ſon frere, croyant avoir beſoin de ſon moyen, pour la voir, & en être bien reçû, mais ils avoient d'étranges deſſeins l'un pour l'autre. Cet entretien ne fut pas de durée, parce que lorſqu'il eſt queſtion de feindre, les diſcours ne ſont pas de longue haleine, chacun craignant de ſe découvrir, & le temps ſe paſſe la plûpart en ſilence.

Auſſi-tôt que Melinte put parler à Palamede, il lui conſeilla de ſortir de ce logis dès le jour même, & lui dit qu'il s'étoit

s'étoit apperçû du déplaisir qu'avoit reçû Aristide de les avoir trouvez là-dedans : qu'il valoit mieux qu'il s'en allât seul que de l'attendre : qu'il falloit dire à ces Dames qu'Aristide lassé du chemin se portoit mal : pour lui qu'il le suivroit dès le lendemain, & qu'il falloit ainsi se retirer séparément, de peur que le départ de tous deux ne les surprît trop à la fois. Palamede resista quelque temps à cet avis à cause de la passion qu'il avoit pour Camille, qu'il voyoit avec tant de commodité : Cependant il falloit ceder au conseil de cet ami qu'il avoit trop negligé à son dommage ; & cette resolution estant prise, ils voulurent prendre congé des sœurs.

Emilie qui n'avoit jamais reconnu en Melinte une passion bien émuë, quelque faveur qu'elle lui eût témoignée, commençoit à se douter de la cause de sa froideur depuis l'arrivée d'Ariane. Cette femme altiere, qui toute sa vie s'étoit vuë adorée sans avoir eu de l'amour, mouroit de dépit de se sentir mépriſée ; & lors qu'elle entendit parler de cette retraitte, d'abord elle repartit doucement aux courtoises paroles de Melinte, mais à ses repliques elle usa de reproches, & des reproches elle entra en fureur. Cette douleur rompit toutes les chaisnes de la dis-

cretion & de la honte. Quoi, disoit-elle, après avoir dedaigné les plus puissans de Rome, je me vois reduite à faire la suppliante envers un etranger & un inconnu ? cét ingrat, ce traistre, après avoir reçû tant d'honneur chez moi, après avoir esté retiré par moi des mains de la mort, osera bien me quitter, & refuser quelques jours à ma priere. Melinte pour arreter le cours de ces paroles, lui dit : Madame, je ne suis ni traître, ni ingrat ; je n'ay perdu ni le respect que je vous dois, ni la passion que j'avois pour vous : il ne faut point employer de prieres où vous pouvez commander ; & ce qui me fait accuser pour méconnoissant, est ce qui vous doit plustost faire voir que je sçay bien reconnoistre les soins qu'il vous a plû prendre de moi, puis que je desire vous en delivrer. Voulez vous me reduire à ne pouvoir jamais satisfaire aux obligations que je vous ai, ne finissant point mes importunitez ? & que je souffre toute ma vie d'estre servi de vous, sans vous pouvoir servir ? croyez vous qu'estant chez moi j'aye moins d'amour pour vous ? & ne voulez vous point me permettre de me mettre en pouvoir de vous rendre mes devoirs ? Bien que j'honore extremément vos faveurs, leur abondance commence à me devenir pesante, depuis que je ne les

acquiere plus par mes services. Madame, si vous avez pris plaisir iusqu'ici à me temoigner tant de bonne volonté, ne m'enviez pas à mon tour le contentement de vous rendre mes soins, & de vous obliger par mes soumissions à me continuer cette affection. Je ne crois pas qu'il y ait supplice pareil à une personne de courage, comme de reçevoir incessamment sans rien donner; & c'est celui que vous me voulez faire endurer eternellement. Emilie un peu remise par ces paroles, le regardant fixement, lui dit: Que je serois heureuse, Melinte, si vous estiez veritable! mais je crains que ce beau langage ne parte pas du cœur: il a trop d'ordre pour exprimer une passion; & vous semblez plustost affecter de bien dire que de bien aimer: Mais il n'importe, je vous croiray si vous me voulez accorder deux jours encor de sejour, pendant lesquels vous puissiez vous voir en meilleure santé; Melinte ne voulant pas la mettre au desespoir, lui repondit, qu'elle pouvoit disposer non seulement de deux jours, mais encore de tous ceux de sa vie sans lui en demander congé. Ils demeurerent donc ainsi d'accord: Et Camille bien mieux assûrée de l'amour de Palamede, n'étant point reduite à l'obliger par cette contrainte, lui permit de s'en aller, sçachant

bien qu'elle le reverroit assez tost.

Le déplaisir qu'apportoit ce retardement à Melinte, venoit de ce qu'il se voyoit privé pendant ce temps de voir Ariane, & sçachant que Palamede ne manqueroit pas de lui faire le recit du sujet qui le retenoit, il voulut lui écrire cette lettre.

MELINTE A ARIANE.

CE n'est plus mon mal qui me retient ici : mais celui d'un autre, qui m'est plus insuportable que le mien. C'est une chose cruelle, d'être malheureux de trop de bonheur, & ne pouvoir échapper de ce qui est en ma puissance. Je crois que je suis destiné pour mépriser toute ma vie les biens qui me sont offerts, & me laisser consommer par le desir de ceux que je ne puis posseder. Lorsque la fortune me traitte le plus cruellement, elle me réduit à faire le cruel : puis ordonne une punition à mes dédains, au-lieu de les recompenser étant si justes. Mais puisqu'elle est aveugle, j'en appelle à votre jugement, & vous demande, non pas ce que je refuse des autres, ce seroit trop de présomption : mais ce que même je leur refuse, qui est un peu de compassion ; bien qu'il semble que j'en sois indigne, puisque je la dénie.

Melinte donna cette lettre dans des tablettes à Arcas son fidelle affranchi, à qui seul étoit connuë la secrette passion de son Maître, qui ne s'étoit point voulu cacher de lui en plusieurs choses, où il avoit été obligé de l'employer. Ce bon serviteur, le lendemain que Palamede fut retourné chez Maxime avec son pere, prit l'occasion d'aller sçavoir de ses nouvelles de la part de Melinte, & donna sa lettre en secret à Ariane, qui en reçût tant de contentement, qu'après l'avoir lûë, elle lui promit de faire réponse.

Jamais elle ne lui avoit fait cette faveur, mais ayant cû connoissance depuis peu de tant de vertus, & de merites par le rapport de son frere : des mépris qu'il avoit fait d'une des plus belles de Rome, pour n'offenser point son amour : des honneurs qu'il avoit acquis pour lui, & des biens qu'il avoit procurés pour sa patrie ; avec les soins respectueux qu'il lui avoit témoignés en la derniere visite ; elle ne put pas lui refuser plus long-temps cette grace : Mais voulant aller écrire, elle fut interrompuë par Marcellin, qui feignoit de venir visiter Palamede : ce qui l'obligea de l'entretenir en attendant que son frere fut venu au lieu où ils étoient : elle connut bien qu'il cherchoit à tomber

sur quelques paroles d'affection : mais elle sçût éviter si dextrement ce propos en le tournant ailleurs, qu'il vit bien qu'il lui seroit fort difficile d'entrer en discours avec elle sur le sujet de sa passion : de façon que Palamede étant arrivé, elle le laissa sans avoir rien avançé, sinon d'avoir donné connoissance de son desir : Puis s'étant renfermée, elle écrivit, & vint donner ses tablettes à Arcas, qui joyeux de porter à son Maître un si cher gage, vola jusques chez Emilie, & Melinte les reçevant avec excès de contentement y lût ces mots.

ARIANE A MELINTE.

JE veux bien vous témoigner que je ressens votre peine, & vous consoler aussi de ce que l'on m'en prépare une pareille. La visite que j'ai reçûë de Marcellin me fait connoître que je serai importunée aussi-bien que vous : mais la severité de mon sexe sçaura aisément éloigner ce que l'honneur du vôtre vous permet à peine de refuser. Prenez garde que la courtoisie qui seroit en moi un crime, est necessaire en vous : & que vous devez au-moins sortir par une composition honnête. Mais puisque la feinte vous a mis en peine, elle vous en doit

aussi retirer ; & l'on vous permet de donner pour votre rançon autant d'assûrances d'amour que vous jugerez à propos. Cependant soyez assûré que si les desirs des Dames s'adressent à vous avec tant d'ardeur, il n'y a rien où les vôtres ne puissent atteindre.

Ces beaux caracteres furent cent fois baisés par Melinte : & quoiqu'il n'eût pas reçû des témoignages d'affection fort ouverts, il ne laissoit pas d'en être bien assûré, sçachant assez combien avoit coûté à Ariane ce peu de mots qu'elle avoit ajoûtés à la fin. Il se résolut donc de suivre son conseil, & ne cessa depuis de faire paroître à Emilie combien son affection s'étoit augmentée par les soins assidus qu'elle avoit eus de lui ; & qu'il n'avoit point de plus grand desir que d'être en parfaite santé, pour recompenser par ses services une partie de tant de peines. Enfin il sçut si-bien feindre qu'elle le crut, & deux jours après, lui permit de s'en aller, sous condition de la venir voir souvent. Mais quand il fut auprès d'Aristide, il se vit reduit à des feintes bien differentes parce qu'au lieu que chez Emilie il falloit feindre une extrême passion n'en ayant point, il étoit contraint de cacher ici avec beaucoup

de soin celle qu'il avoit pour Ariane. Sa discretion étoit bien grande ; mais la peine que cette contrainte lui donnoit n'étoit pas moindre. Il soulageoit seulement ses douleurs par quelques vers qu'il faisoit voir à Ariane, comme étoient ceux-ci.

Mes yeux retenez bien cette flame si belle
Qu'ont voulu dérober vos regards imprudens :
Retirez avec soin tous ces feux au dedans,
Qu'il n'en échappe pas une seule étincelle.

Quoi ! mes yeux, vous pleurez d'une loi si cruelle !
Pourquoi recherchiez-vous des malheurs évidens ?
Ces feux pour être beaux n'étoient pas moins ardens :
La vûë en étoit douce, & la prise mortelle.

Cachez bien, malheureux, ce que vous avez pris ;
Redoutez la colere & les cruels mépris
Des beaux yeux qui pourroient punir votre insolence.

Mais n'est-ce pas encor vous plaindre injustement ?
Si ceux que vous volliés vous forcent seulement
De cacher vos larcins pour toute leur vangeance ?

Helas ! disoit-il en lui-même, comment est-il possible que ce feu demeure toûjours ainsi ; & que non seulement il ne sorte point, mais encore qu'il ne se voye jamais ? toute-fois elle me le dé-

fend : mais à quoi me sert d'obeïr si respectueusement aux loix de cette défense ? car si elle m'aime, pourquoi me laisse-t'elle tant souffrir ? & si elle ne m'aime pas, pourquoy ne veux-je pas me soulager, en témoignant au-moins le mal que j'endure ? mais d'un autre côté, si je l'aime, comment pourrois je lui desobeïr ? oserois-je bien m'opposer à ses desirs ? & m'ayant témoigné une fois sa volonté, puis-je douter si je la dois suivre ? peut être veut-elle éprouver dans une contrainte si cruelle l'extremité de son pouvoir, & de mon affection : voudrois-je perdre avec lâcheté une si belle occasion de lui faire paroître la grandeur de mon amour ? Non, non ; souffrons, mon ame, brûlons mon cœur, & tenons nos supplices bien recompensés puisqu'elle nous les ordonne. Il suffit qu'elle sçait la cruauté de nos peines, & les connoissant, elle les sçaura reconnoître. Mais pendant qu'il se fortifioit de résolutions, son feu sembloit croître à l'envi pour les ruiner ; & ce combat se faisant en lui, il en ressentoit tout le tourment : cependant aimant également son amour & sa discretion, il tâchoit de les accorder toutes deux pour demeurer en lui paisiblement ; sans que l'une fût contrainte de ceder la place à l'autre ;

ſon amour impetueuſe & boüillante ne laiſſoit pas de l'agiter toûjours, & il lui adreſſoit quelquefois ces vers.

Appaiſe-toi, ma flame, & ceſſe de te plaindre,
Qu'avec un ſoin ſi grand je te cache en mon ſein:
Hé! ne connois-tu pas, cruelle, mon deſſein?
C'eſt que tu m'es bien chere, & non pour te contraindre.

Ces yeux dont la rigueur te défend de paroître,
Sont ceux qui t'ont donné la naiſſance autrefois:
Tu ne dois refuſer ce reſpect à leurs loix:
Obeïs, ſans parler à ceux qui t'ont fait naître.

Mais quoi? je prie en vain cette flame rebelle;
Elle en accroît encor mon tourment amoureux:
Je crois qu'ayant pour pere un bel œil rigoureux.
Elle fait gloire auſſi d'etre belle & cruelle.

Ariane voyoit tous ces vers, & reconnoiſſoit bien la grandeur de ſa paſſion, & de ſa contrainte, mais elle ne jugeoit pas qu'il fût temps encore de ſoulager ni l'un ni l'autre, en lui avoüant qu'elle ne vouloit aimer que lui. Elle attendoit un changement qui devoit arriver en leurs fortunes, à leur retour en Sicile, & cependant favoriſoit Melinte de tout ce que l'honnêteté lui pouvoit permettre. Ils euſſent bien deſiré de partir pour retourner à Syracuſe, mais Palamede ne pouvoit ſouffrir encore le chemin, à cauſe

d'une grande bleſſure qu'il avoit à la cuiſſe, qui n'étoit pas bien-guerie; & Melinte fut contraint de ſe tenir autant de temps au lit, attendant cette guériſon entiere, de peur d'être obligé de rendre ſes devoirs à Emilie; qui cependant ne ceſſoit d'envoyer ſçavoir de ſes nouvelles.

Cette feinte lui donnoit la commodité d'entretenir Ariane, parce qu'elle l'aſſiſtoit avec ſoin; cependant il lui portoit tant de reſpect qu'il n'y avoit que ſes yeux qui lui oſaſſent parler d'amour, & de toute autre choſe, ils s'en communiquoient avec beaucoup de confidence. Un matin elle le vint trouver, & lui apportant des tablettes, elle le pria de lire ce qui étoit écrit, & il vit ces mots.

MARCELLIN A ARIANE.

BElle Ariane, puiſque vos yeux me deffendent de parler, pardonnez-moi ſi j'ai recours à ce moyen, pour vous faire ſçavoir l'affection que vos perfections ont fait naître. Si vous êtes venuë ici pour commencer à vous acquerir tous les cœurs de l'Empire, je benis la fortune qui m'a rendu la premiere de vos conquêtes; & m'étant rangé ſans

refus sous vôtre obeïssance, j'oserai esperer quelque part en l'honneur de vos bonnes graces, si l'on y peut aspirer par des services eternels, & une passion infinie.

Ces lettres, dit Melinte, ne nous mettent point en peine de deviner à qui elles s'adressent, ni qui les envoye : mais Madame, ajoûta-t'il, qui vous les a données ? Epicharis, dit Ariane, les a trouvées sur ma table en me levant, sans être cachetées, de peur, comme je crois, que je ne les laissasse au même état. Mais qu'êtes vous d'avis que j'en fasse ? Madame, dit Melinte, vôtre cœur est libre, vous en pouvez disposer. Encore vous pouriez bien vous tromper, répondit telle, mais ce n'est pas ce que je vous demande : que ferai-je de ces tablettes ? Si vous desirez, dit-il, faire réponse, vous n'avez qu'à effacer la cire, puis récrire ce que vous voudrez. Vous riez, reprit-elle ; & par qui les enverois-je, si je ne sçai qui les a apportées ? Vous n'aurez, dit il, qu'à les remettre en la même place, & quiconque les y aura mises sçaura bien les reprendre. Et si je veux, repartit Ariane, qu'il n'en soit jamais parlé ? Vous les pourrez, dit-il, jetter au feu. Je suis bien aise, dit-elle, qu'elles aient été condamnées de votre

bouche, & en même temps les y jetta. Melinte voiant cette action, lui dit assez satisfait ; S'il veût vous écrire souvent il lui faut grande provision de tablettes. Il aura bien, répondit elle, autant besoin de se pourvoir de patience, mais s'il est opiniastre je ne serai pas sans peine : Cependant notre départ nous délivrera bien-tot de tout. Palamede survenant là dessus, & voiant des tablettes qui brûloient, demanda à sa sœur pourquoi on les avoit mises au feu : Elle un peu surprise, dit qu'elle ne s'en vouloit plus servir. Y a-t'il long-emps, reprit-il, que vous vsez de celles-là ? depuis, répondit-elle, que je suis à Rome. Ah ! ma sœur, s'écria t'il, pourquoi vous cachez vous de moi ? vous ne les avez que depuis ce matin : & si j'eusse voulu, vous ne les eussiez jamais vûës. Ariane rougissant, lui dit : J'avouë que si j'eusse pû, je les eusse cachées à moi même, & je ne pensois pas qu'elles fussent venuës à votre connoissance : s'il y eût eû du feu en ma chambre, je ne les eusse pas brûlées en celle-ci, où j'ai trouvé que Melinte n'étoit pas si curieux que vous, car il ne s'est point enquis comme vous de ce que c'étoit. Mais, continua-t'elle, sçavez vous qui me les a apportées ? non, dit-il, mais étant allé en votre chambre pendant que

vous dormiez encore, je les ai vûës sur votre table, & les ai remises au même état, puis qu'elles ne s'adressoient pas à moi. Je vous trouve, dit-elle, bien discret : mais vous eussiez bien fait de m'en ôter la vûë. Voyez, repartit Palamede, je suis bon envers un homme qui m'a fait tant de mal, mais je suis asseuré que vous ne lui ferez pas beaucoup de bien. Je souhaite seulement, dit-elle, pour sa punition, qu'il m'aime toute sa vie, autant que je le haïrai pour l'amour de vous.

Cependant Melinte faisoit fort l'ignorant de ces tablettes, & leur demanda en fin ce que c'étoit. C'est une lettre, reprit-elle, que Marcellin m'a fait tenir par je ne sçai quel moyen : voyez s'il ne l'adresse pas en bon lieu, & pour être reçûë bien favorablement. Son merite, dit Melinte, est bien considerable, mais son mal-heur, est extréme de tomber en vos mains, pour nous vanger des siennes. Aristide venant dans la chambre, interrompit ce propos, & Ariane les laissant, sortit de la maison, & s'en alla au Temple prochain, couverte comme elle avoit de coûtume, d'un grand voile qui l'empêchoit entierement d'être vûë, ne voulant point se faire connoître à Rome, pour le peu de temps qu'elle avoit à y demeurer.

Marcellin qui faisoit épier quand elle sortoit, ne manqua pas de la suivre, & s'approchant d'elle lors qu'elle sembloit fort attentive à ses prieres, lui dit: Les Dieux accordent à vos desirs autant de bonheur que vous m'en pouvez donner. Elle comme surprise, leva son voile pour voir celui qui lui parloit, & lui fit voir son extréme beauté, mais armée de tant de severité, que cette vûë l'étonna infiniment, & il reçût de ses yeux une plus cruelle réponse que toutes celles que sa bouche eût pû lui faire. Ce traitement lui fit voir qu'elle n'étoit pas accoûtumée à souffrir ces paroles: & il crût que cette belle Etrangere ne satisferoit jamais son amour, s'il ne recherchoit les moiens honnêtes de la posseder.

Il étoit resté un scrupule en l'ame d'Ariane, d'avoir entré chez Emilie: elle se croyoit profanée, & que son honneur pouvoit être taché de ce reproche. A toute heure les propos que Melinte lui avoit tenus pour la faire sortir de ce lieu, lui revenoient en l'esprit, & sembloient l'accuser: de sorte qu'elle se resolut de se faire purifier au Temple de Diane. Ce jour même elle en parla à la Prêtresse, qui se nommoit Virginie, & lui dit le sujet qu'elle en avoit. Virginie lui promit la chambre des purifications pour le jour

d'après, mais le lendemain elle la remit au huictiéme jour, lui disant pour excuse que des Dames Romaines, qu'elle ne pouvoit refuser vouloient se purifier durant ce temps. Ariane fut contrainte d'avoir cette patience, & lors que les huit jours furent passés, elle fut reçûë en cette chambre avec Epicharis seulement pour la servir. Ce lieu étoit comme un second Temple ajoûté au premier, plus petit toute fois, & d'une figure ronde, dont l'exaucement étoit assez grand, & qui par dehors paroissoit finir en voûte mais alors par dedans, un Ciel representé cachoit les arcs de la voûture.

Ariane introduitte par la Prêtresse s'étonna d'y voir tant de richesses. Les tapisseries étoient à fonds d'or & les figures de broderie de soye. Au milieu de la chambre étoit un lit, donc les pentes étoient de pourpre brodées d'or d'un ouvrage très-riche, & les rideaux d'une étoffe incarnate à petites fleurs d'or. Auprès du lit étoit une cuve de marbre blanc proche du mur, d'où sortoient deux gros tuyaux d'or qui se pouvoient ouvrir & fermer, de l'un desquels se tiroit l'eau chaude, & de l'autre la froide. A l'un des côtez de la chambre étoit un buffet chargé de vaisselles d'or, & de grands vases de même, enrichis de diamans,

de rubis, & d'émeraudes d'un autre coté étoit une table couverte d'un tapis de l'étoffe du lit, accompagnée de meubles de même, & au dessus un grand miroir avec une bordure de la plus superbe orfevrerie qui fût dans Rome. A coté de la cuve étoit une table chargée de vases de cristal & d'agathe, remplis d'eaux de senteur de toutes sortes, avec les bassins de même, & quantité de linges pour servir au sortir du bain : le pavé de la chambre étoit de carreaux de marbre & de porphire de differentes façons.

Ariane après avoir admiré ces choses si magnifiques, & aiant été instruite par Virginie, des ceremonies qu'elle avoit à observer, fut laissée seule avec Epicharis. Incontinent elle ôta ses habits, en disant les prieres qui lui avoient été ordonnées: & lors qu'elle n'eut que la chemise avec un manteau qui la couvroit, elle s'approcha de la cuve, & en prit de l'eau par trois fois, qu'elle répandit par la chambre : puis elle découvrit à nud son pied & sa jambe, qu'elle mit dans l'eau du bain. Ce fut alors que l'on vît disputer la blancheur de cette belle jambe avec celle du marbre : mais la vivacité qui animoit une chair si delicate, lui donna bien tôt la victoire, & le marbre sembloit pâlir de ce qu'il se voioit vain-

cu. Ariane avoit cachè dans l'eau ce beau pied, dont la petite forme posſedoit tant de perfection, & même la jambe entiere; mais auſſi-tot elle la retira ſentant l'eau froide, & redonna au jour ce chef-d'œuvre de Nature : puis aïant rendu l'eau tiede par le moïen des tuiaux, enſorte qu'elle ſe pouvoit mettre dedans en aſſeurance, elle ota ſa chemiſe avec crainte, auſſi honteuſe d'être nuë, comme ſi tant de choſes inanimées euſſent eu des yeux; & voulant ſe mettre dans la cuve, par hazard elle jetta la vûë ſur le grand miroir, & fut ſurpriſe d'abord, croiant voir en cét endroit un tableau de Diane entrant dans le bain, qu'elle n'avoit point remarqué : mais auſſitôt connoiſſant ſon erreur, elle s'étonna de ſe voir d'une beauté ſi parfaite. Car ſoit qu'elle conſiderât ſon viſage, où la beauté, l'agrément qui charme les cœurs, & la douce majeſté avoient répandu toutes leurs richeſſes; ſoit qu'elle regardât la juſte longueur de ce col de neige, l'embompoint de ſa belle gorge, & ces deux globes divins qui ne ſembloient enflés que de l'orgueil d'être ſi parfaits; ſoit qu'elle s'arrêtat à voir la beauté de ſes bras, & de ſes delicates mains, ou le reſte de ſon corps ſi bien proportionné, dont la blancheur univerſelle ébloüiſſoit ſes

yeux mêmes, son esprit également satisfait ne pouvoit juger qu'elle Partie pouvoit ceder à l'autre. Elle fut quelque temps pleine de ioye, étant ravie de se voir si admirable, mais soudain une honte la surprit, qui la fit accuser de se loüer ainsi; puis la consideration de ce beau corps, oú elle ne trouvoit rien à redire, lui faisoit avoüer encore qu'elle étoit la plus belle du monde: & aussi tôt sa pudeur la retiroit de tant de plaisirs, & la faisoit rougir, ne sçachant que resoudre sur les divers mouvemens de son ame. Heureux les yeux mortels qui voient avec elle tant de merveilles, & à qui les incertitudes d'Ariane font prolonger ce bonheur! L'amour d'elle-même & sa modestie furent long-temps à disputer ensemble & à la retenir debout devant ce miroir, aïant déja un pied sur la cuve, & ne tenant plus que d'un bras la robe qui la couvroit auparavant: mais en fin ne pouvant juger si elle étoit plus pleine de satisfaction que de honte, elle se mit dans l'eau, & y noya tous ces differens.

Lors qu'elle fut en repos, s'entretenant avec Epicharis des raretés qu'elles voyoient, elle fut étonnée que les fenêtres commencerent à devenir plus obscures, comme si le Ciel se fût preparé pour un orage: & aussi-tot elle sentirent

tomber sur elles une douce pluïe d'eau de senteur. L'admiration qui les surprit, de voir un effet si merveilleux en un lieu couvert, fut suivie d'une beaucoup plus grande, lorsque tout à coup elles virent que le Ciel qui étoit representé au dessus de leurs têtes, s'ouvrit, & remplit la chambre de lumieres. Incontinent elles entendirent un doux concert de voix, qui chantoient les loüanges de Diane, & après elle virent Diane même descendre peu à peu, ayant les cheveux trousses en chassereſſe, un croissant de diamans sur le front, une robbe d'azur ceinte au dessous du sein, & qui ne la couvroit que jusques aux genoux, les jambes & les bras nuds, les pieds couverts de brodequins dorez, le carquois en écharpe, & l'arc en la main : quand elle fut en terre la musique cessa, & la Déesse s'approchant d'Ariane, qui étoit confuse d'étonnement, luy tint ce discours. Belle Ariane, votre devotion m'est infiniment agréable : je loüe la pureté de votre ame, qui n'a pû souffrir que l'on vous pût faire un simple reproche, qui avoit son excuse. Aussi je veux que celles qui m'adorent, soient non seulement Vierges d'effet & de pensée, mais encore que leur vertu soit au dessus des atteintes de la médisance. Toutefois je vous deffends un vœu

si auſtere ; vous étes née pour étre femme, & en cét état je vous aimerai toûjours, & vous rendrai heureuſe, puiſque je n'aime pas moins les chaſtes mariages que les vœux de virginité. Je vous ai choiſi un époux qui vous mettra dans la plus grande felicité de la terre, & je veux que vous l'aimiez, ſi vous voulez vous rendre digne des faveurs que je vous ferai. Adieu ma chere & bien-aimée Ariane, je vais vous envoier des meſſagers qui vous prepareront à ne vous oppoſer pas à ce que je deſire. En diſant ces dernieres paroles elle la baiſa au front, & incontinent elle remonta au même Ciel d'où elle étoit venuë

Ariane étoit ſi troublée de ces merveilles, qu'elle ne pût lui répondre un ſeul mot : la preſence d'une ſi grande divinité ſes ravis & ſes promeſſes, avec la créance qu'elle avoit, qu'elle lui vouloit parler de Melinte, occupoient ſon ame, & l'empéchoient d'eſtre en repos. Epicharis étoit d'un autre coté, s'eſtant éloignée de Diane par reſpect, & pleine d'admiration demeuroit immobile. Le Ciel s'étoit refermé aiant receu Diane, mais il ſe r'ouvrit pour faire décendre ſix petits Amours en volant, qui ſe ſoûtenant en l'air tirerent leurs fléches dans le bain, leſquelles entrant dans l'eau l'allumoient, & en faiſoient ſortir de legeres flames. Ce feu

fit peur à Ariane, mais il ne l'offença nullement, & un peu après les Amours revolerent au Ciel. Alors la musique celeste recommença, chantant le bonheur d'Ariane d'être si favorisée de la Déesse: Aussi tot Diane descendit pour la seconde fois, soûtenant un homme qui paroissoit un Dieu, étant tout brillant d'or & de pierreries. Elle s'approcha encore d'Ariane, & lui dit; Vertueuse Ariane, voici l'Epoux que je vous presente, je connois votre courage & votre sagesse: vous ne pouvez jamais satisfaire la generosité que vous donne la noblesse de votre sang, que par les grands honneurs & les richesses qu'il possedera, ni voir votre vertu contente que par celle qui l'accompagnera toute sa vie, recevez-le de ma main, & asseurez vous que m'obeïssant, vous joüirez ensemble du plus grand bonheur qui se soit jamais goûté sur la terre. Ariane pleine d'une nouvelle surprise, & voiant une Déesse dont l'éclat & les discours rendoient son ame confuse, ne songeoit pas qu'elle étoit nuë devant un homme: mais quand rasseurant sa vûë elle reconnut que c'étoit Marcellin, alors elle reprit ses sens, & perdant tout respect pour la Déesse, elle sortit de l'eau, mettant un grand linge autour d'elle, & toute moüillée se cacha dans le lit, s'envelopant

sorte qu'elle ne pouvoit étre ni vûë ni touchée. Diane remonta au Ciel, & laissa achever le reste à Marcellin, lequel aiant soin de la santé d'Ariane, voulut, avant que de lui parler, qu'Epicharis l'essuiast; & cependant qu'elle s'employoit à cét office, il aborda sa Maîtresse avec ces paroles. Pour quoi vous cachez vous de moi, divine Ariane? je ne suis point effroiable: autre que vous au monde ne me fuit: j'ai de la noblesse & des honneurs: Ne me mépriſez pas, belle Ariane vous voiez que les hommes & les Dieux conspirent pour me rendre puissant & heureux, Je suis aimé non seulement de l'Empereur, mais encore de la Divinité que vous adorez, comment lui oserez-vous desormais adresser vos prieres, si vous ne faites pas ce qui lui plaît? Vous connoissez de quelle sorte elle approuve la violente passion que j'ai pour vous: cruelle, fléchissez la dureté de votre cœur, & vous rendez sinon aux prieres des hommes, au moins au conseil des Dieux: pensez vous faillir en suivant leur avis, & esperez vous vivre contente sur la terre en ne les suivant pas? Plus Marcellin continuoit son discours, plus Ariane se cachoit dans le lit: mais lui, voiant que ses paroles étoient inutiles, il continua ainsi. Helas! Ariane, je ne

veux point tirer avantage du secours des Dieux ; je veux être redevable à votre seule faveur de toute ma fortune : donnez moi quelque esperance qui soulage l'ardente affection qui me tourmente. Puis se couchant sur le lit comme mourant d'amour, il disoit ; Secourez moi, belle Ariane donnez moi la vie : je me meurs de vous voir si cruelle, & ne suis reduit à ce point que pour vous adorer avec trop de respect. Mais Ariane étant sourde à tant de supplications, le contraignit en fin de s'écrier : O Dieux ! ô Amours ! accourez, & ne permettez pas que je meure de la blessûre que vous m'avez faite. Alors le Ciel s'ouvrit encore, & les six Amours descendirent ; dont trois demeurerent pour arrêter Epicharis, & trois autres volerent sur le lit, se mettant en devoir de découvrir Ariane, & de la rendre au pouvoir de Marcellin. Cette Belle n'eut recours qu'à ses cris. Ah ! Dieux, dit-elle, estes vous complices d'une telle mêchanceté ? Elle se deffendoit le mieux qu'elle pouvoit des efforts de Marcellin, tachant à lui déchirer le visage : mais ses forces eussent été vaincs, les Amours lui tenant deja, les bras, sans le secours de Virginie, qui ouvrit la porte de la chambre, suivie de quelques filles qui avoient entendu la voix d'Ariane,

ane, & d'Epicharis appellans à leur aide. Elle courut incontinent devers Marcellin, & l'arrêtant, lui dit ; Ah! Dieux, quelle fureur ! est-ce là le serment que vous m'aviez fait ? Allez, sortez d'ici, profane, je renonce à votre amitié pour jamais. Marcellin répondit à la Prêtresse: Mon dessein étant legitime, & favorisé des Dieux, les effets n'en pouvoient être criminels : Mais puisque vous m'empêchez, je retourne vers les Dieux, qui me vangeront, & malgré vous, me donneront Ariane. Alors il remonta au Ciel, qui s'ouvrit comme auparavant, & se referma. Cependant Ariane qui croioit avoir été divinement secouruë comme divinement elle avoit été surprise, ne sçavoit quelle Deité remercier, ni quelle detester, puisque Diane même étoit complice du mal-heur qu'elle avoit été sur le point de souffrir: & pleine de confusion se laissoit habiller par Epicharis & ces filles, qu'elle jugeoit autant de Nimphes, & à qui elle faisoit mille excuses d'endurer l'honneur qu'elles lui faisoient. Enfin elle les remercia de leurs secours: & pleine encore de desordre, de honte, & de dépit, elle sortit du Temple pour se sauver chez Maxime, où aussi-tot elle conta son avanture à son frere & à Melinte. Chacun faisoit là dessus des ju-

gemens differens : Ariane étoit tellement preocupée de ces Divinités, & de ces lumieres, que d'un coté, elle craignoit d'avoir offenſé Diane ; de l'autre elle étoit bien reſoluë de ne lui point obeïr. Epicharis aſſuroit que jamais Diane, & toutes les merveilles du Ciel n'apparurent ſi viſiblement à perſonne qu'à elle. Palamede croioit qu'elles n'inventoient pas toutes ces particularitez, & s'étonnoit avec elles d'une choſe ſi peu ordinaire. Mais Melinte qui avoit l'eſprit plus penetrant, & qui ne pouvoit s'imaginer que Diane prît ſoin des affaires de Marcellin, qui étoit un aſſaſſin & un traiſtre, les pria de croire que ce n'étoit plus le temps de voir des Deitez en terre, & qu'il y avoit de la tromperie cachée là deſſous. Ariane reſiſta quelque temps à ſes raiſons, diſant qu'elle n'étoit point alors endormie, ni Epicharis, & qu'il étoit impoſſible qu'un artifice pût faire ſoutenir en l'air une Diane & des Amours: Cependant elle balançoit entre l'aſſurance qu'elle avoit en ſes yeux, & le doute que lui apportoient les conſidérations de Melinte : mais elle fut toute certaine de la verité quelques jours après il s'étoit rencontré que Virginie étoit ſœur de Marcellin, laquelle ne pouvant approuver, ni ſes mêchans deſirs, ni le

dessein d'épouser Ariane, quoi qu'elle fût fort noble, afin qu'il se mariât à Rome dans une famille Patricienne; & connoissant l'aversion de cette belle fille pour son frere, se resolut un jour qu'elle la vit au Temple, de lui découvrir tout l'artifice de Marcellin, pour faire que de son coté elle trouvât quelques moiens de le détourner de son entreprise. Elle lui confessa que la premiere fois qu'elles parlerent ensemble, Marcellin étoit dans le Temple, & que lors qu'elle fut sortie il lui vint demander dequoi Ariane l'avoit entretenuë. Ce qu'elle lui déclara aussi tôt; surquoi il songea quelque temps, puis il la pria de lui permettre qu'il la pût voir dans le bain: que d'abord elle lui avoit dit que cela ne se pouvoit, mais que vaincuë par ses supplications importunes, elle le lui avoit enfin promis: & que le lendemain Marcellin aiant rêvé sur cette occasion, l'étoit venu trouver, & lui avoit proposé de tromper Ariane, lui representant une fausse Déesse, qui la persuaderoit de l'aimer. Virginie disoit qu'elle n'avoit point approuvé du commencement ce dessein, ne voulant point profaner le Temple par une fraude: mais qu'il l'avoit sçû si bien conjurer, lui representant à quel point sa passion étoit reduite, qu'elle lui per-

mit enfin de dreſſer toutes ſes machines: & que pour lui en donner le temps elle avoit remiſe Ariane à huit jours après. Puis elle lui dit que ſon frere avoit paré la chambre des richeſſes qui lui appartenoient, & qu'ayant choiſi un excellent Ingenieur pour dreſſer des Theatres magnifiques, & faire toutes ſortes de repreſentations, ils avoient enſemble aviſé de prendre la voûte de ce petit Temple, & en faire un Ciel; que là dedans ils avoient mis une Muſique, avec quantité de flambeaux qui rendoient cete lumiere & que l'obſcurité avoit été cauſée par le moyen de certains draps que l'on avoit abbatus devant les fenêtres, pour rendre puis après le lieu mieux éclairé par les flambeaux. Que la Diane étoit la plus belle & la plus fameuſe Comedienne qui fût alors dans Rome; les enfans étoient auſſi accoûtumez aux Theatres, & avoient leurs fléches frottées d'une compoſition qui s'allumoit dans l'eau: que tout cela déſcendoit & montoit par le moyen de certaines machines en forme de nuages qui le ſoûtenoient. Ariane étoit pleine d'étonnement d'entendre une tromperie ſi bien conduite: mais elle fut bien honteuſe quand Virginie confeſſa que Marcellin l'avoit vûë entrant dans le bain par des trous qu'il avoit faits auprès des

tuyaux de la cuve, & qu'elle même avoit été curieuse de voir tant de beautez, qu'elle avoüa n'en avoir jamais vû de pareilles. Après cela elle l'asseura que si elle eût pensé que son frere eût voulu se servir de violence, jamais l'entrée du Temple n'eût été permise à ses inventions. Surquoi elle lui demanda pardon de l'avoir mise en ce danger, ayant été trompée par les prieres & les asseurances de son frere. Ariane lui répondit, qu'elle ne s'étonnoit point si elle avoit fait quelque chose en faveur de l'amitié qu'elle portoit à son frere, & pressée par ses importunités : qu'elle lui étoit bien obligée de quitter les interests d'une personne si proche pour avoir soin des siens, & de lui avoir découvert cette fourberie qui l'eut tenuë en erreur & en trouble toute sa vie. Elles se separerent après quelques autres discours; & Ariane sortit du Temple, avec serment de ne chercher plus à se purifier dans Rome, où la chasteté étoit sujette à être corrompuë par tant d'artifices. Elle confessa à Melinte qu'il avoit eu raison de soupçonner quelque tromperie, & après lui avoir fait tout ce recit qu'il trouva lui-même étrange, ils jugerent qu'il falloit se déffier de cet homme qui n'en demeureroit pas là,

puis qu'il recherchoit des moyens si puissans & si rares.

Cependant Marcellin voyant ses desseins, ou découverts, ou au moins rendus inutiles, se resolut de demander Ariane en mariage à Aristide, n'esperant point soulager autrement sa passion. Il communiqua son dessein à Martian son pere, lui dit qu'elle étoit fille d'Aristide, un des premiers de Syracuse, niece de Dicearque, qui étoit le plus puissant dans cette ville, & n'avoit point d'enfans, & qu'ils tiroient tous deux leur origine d'une des plus nobles maisons de toute la Grece, étant descendus du grand Thimoleon de Corynthe. Son pere l'en voulut détourner à cause qu'elle étoit étrangere, mais il ne le put, quelques remonstrances qu'il lui fit du tort qu'il se faisoit, pouvant pretendre a une des plus nobles filles de Rome. Enfin Martian étant déja accoûtumé de souffrir toutes les passions vitieuses de son fils, à cause qu'il servoit à le maintenir auprès de Neron, il pût bien agréer celle-ci qui étoit honneste, & consentir à ce qu'il desiroit, Avec cette permission, Marcellin s'adressa à Maxime, l'ayant jugé propre pour manier cette affaire, lui declara son dessein, appuyé du consen-

tement de son pere, & le pria d'en faire la proposition à Aristide, de qui il esperoit estre reçû avec contentement, étant fils de Senateur, s'il pouvoit se resoudre à laisser sa fille à Rome, ou bien a s'y habituer lui-même, & en ce cas qu'il lui feroit obtenir la qualité de Citoyen Romain comme avoit Palamede, & dans peu de temps le feroit Senateur: Que s'il avoit quelque familiarité avec Ariane, il le conjuroit aussi de la disposer à lui vouloir du bien. Maxime reconnoissant la qualité de Marcellin, son credit & son autorité auprès de l'Empereur, crut s'acquerir en lui un grand support s'il lui pouvoit rendre quelque bon office, & trouvant cette proposition honneste, lui promit toute l'assistance qu'il pouvoit esperer.

Dès le jour même il en parla à Aristide, qui du commencement ne pouvoit consentir à quitter sa fille: cependant la grandeur de ce parti lui ébloüissant le jugement, il commemença un peu à ceder aux raisons de Maxime, & enfin lui promit d'en communiquer avec son fils & sa fille: il en écrivit dès l'heure même en Sicile à Dicearque son frere. Maxime trouvant qu'il avoit beaucoup avancé, en avertit Marcellin, qui voyant que son bonheur dépendoit en partie de

la bonne volonté d'Ariane, ne manquoit point de paroître au Temple, vêtu superbement, avec une grande suite, pour lui faire voir quel honneur elle posséderoit, lorsqu'elle auroit consenti à ce qu'il desiroit, & ne laissoit pas de lui témoigner de grands respects, se servant en même-temps & pour même dessein, de la pompe & de l'humilité.

D'un autre côté, Aristide en ayant fait l'ouverture à ses enfans, Ariane fut bien étonnée, voyant qu'il en parloit comme d'une chose qu'il désiroit : cependant elle demeura muette aux raisons de son pere, & laissa prendre son parti à son frere, qui ne pouvant souffrir qu'il fût parlé davantage d'un homme qu'il avoit tant de sujet de détester, & sa sœur aussi pour l'amour de lui, fut contraint de dire qu'il ne croyoit pas qu'un si bon pere voulût marier sa sœur à un homme qui avoit par deux fois attenté sur sa vie, qu'il étoit forcé de lui confesser que c'étoit Marcellin qui l'avoit voulu assassiner avec une troupe de gens, dont les Dieux seuls l'avoient garanti : que depuis, feignant de lui envoyer un onguent pour ses blessures, il lui avoit envoyé du poison, ne croyant pas qu'il eût été averti qu'il avoit été le chef de ceux qui l'avoient attaqué la nuit : qu'il avoit

été contraint de dissimuler cette trahison, sçachant même que l'Empereur avoit été de la partie. Et quel sujet, dit Aristide, avoit-il de vous vouloir tant de mal ? seulement, répondit Palamede, pour un faux rapport. Aristide demeura fort étonné de ces nouvelles, & se trouva bien empêché, voyant que s'il avoit à désirer ce mariage, il lui seroit mal aisé de satisfaire l'esprit de son fils, & s'il s'en vouloit excuser envers Maxime, il ne lui en pouvoit dire les véritables raisons ; ayant même approuvé que Palamede eût dissimulé cette injure faite par Marcellin, de peur d'en faire un ennemi ouvert, & d'attirer sur lui la haine de l'Empereur. De sorte qu'il dit à ses enfans que cela méritoit bien d'y penser plus à loisir. Ariane se voyant fortifiée par Palamede, pria son pere de ne la point reduire à vivre avec un homme qui avoit répandu le sang de son frere, & qui s'étoit taché d'une si lâche trahison, comme de le vouloir encore empoisonner. Si ce que vous m'alleguez, dit Aristide, est véritable, jamais je ne mettrai tant de malheur en ma maison : Mais prenez garde, Palamede, que l'appréhension de quitter ici vôtre sœur ne vous fasse inventer ces choses ; parce que je ne vous le pardonnerois jamais. C'est un parti plus relevé

que nous n'eussions jamais esperé, & qui mettra vôtre sœur en un rang illustre, à la gloire duquel vous participerez. Il ne faut pas que de petites considérations vous détournent de ce bonheur, puisqu'il se présente ; nous pourrions bien quitter ce que nous avons en Sicile pour demeurer ici dans une fortune qui seroit enviée de tous ceux de notre pays. Mon Pere, dit Palamede, je ne suis point ennemi de l'honneur, & de l'avancement de notre maison : Je ne vous déguise aucune chose ; Melinte a été trop véritable témoin de ce que je vous dis, & pourra vous assûrer de la verité. Aristide leur promit d'examiner à loisir toutes ces raisons, & de songer à leur bien commun : cependant il leur dit qu'ils pensassent aussi aux avantages qui se présentoient, & ne les negligeassent pas. Palamede avertit aussi-tôt Melinte de ce discours, & lui témoigna qu'il s'opposeroit autant qu'il lui seroit possible à ce mariage. Melinte l'y porta autant qu'il put, & en parla à Ariane pour sçavoir si elle pourroit s'y résoudre : mais elle l'assûra qu'elle épouseroit plûtôt la mort. Cependant elle fut bien étonnée quand son pere lui dit, que les raisons de son frere ne devoient point les détourner d'accepter un tel parti ; qu'il n'avoit sçû

que par des raports assez legers, que c'étoit lui qui l'avoit voulu assassiner, & que peut-être quelqu'un qui lui vouloit du mal, avoit envoyé ce poison sous le nom de Marcellin : qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il fût auteur de cette méchanceté, l'étant venu visiter depuis avec assez de témoignages d'affection : & quand cela seroit, que les plus grands ennemis pouvoient devenir amis : & que le dessein qu'il avoit pour elle, comme sans doute il auroit éteint sa haine, devoit aussi faire mourir celle de Palamede. Ariane connut bien qu'il étoit entierement résolu à ce mariage, & qu'il seroit bien difficile de l'en détourner, ce qu'elle portoit si impatiemment, qu'elle maudissoit sans cesse son voyage de Rome : cependant elle n'osa jamais contredire son pere ouvertement : mais lorsqu'il lui eut commandé de faire bon visage à Marcellin en quelque lieu qu'elle le rencontrât, elle commença de desesperer, ne sçachant comment elle pourroit éviter ce malheur ; parce qu'elle ne pouvoit témoigner son aversion à Marcellin, Aristide l'accompagnant toûjours au Temple pour voir qu'elle reception elle lui feroit. Le trouble de Melinte n'étoit pas moindre, ne sçachant quel remede trouver, & si son esprit lui en fournissoit quelqu'un,

il ne pouvoit le faire réüſſir que ſa paſſion n'éclatât. Palamede ſembloit le plus offenſé, & témoignoit le plus ouvertement ſon déplaiſir. Ariane ſçavoit bien que ſon pere ne la contraindroit pas, ſi elle lui déclaroit abſolument ſa volonté: mais ſa modeſtie ne lui permettoit pas tant de liberté.

Enfin les lettres de Dicearque vinrent, qui étant d'un naturel ambitieux, & ſe voulant acquerir du ſupport dans Rome, prioit ſon frere de ne laiſſer pas échapper un ſi grand bonheur, & qu'il ne penſât plus aux richeſſes de Diocles, au fils duquel il avoit deſtiné ſa fille; puiſque la moindre qualité d'un Senateur Romain étoit de plus grande conſideration que tous les moyens du plus puiſſant d'une Province. Ariſtide fortifié de ce conſeil, commanda à Ariane de ſe préparer pour reçevoir Marcellin le jour d'après. Cette nouvelle la ſaiſit tellement, qu'elle ſe mit au lit, & la pâleur de ſon viſage montra bientôt quelle contrainte elle reſſentoit. Ariſtide s'étonnant de ſon mal, elle lui dit que c'étoit peu de choſe, qu'elle le ſupplioit ſeulement de differer d'un jour cette entrevûë, ce qu'il lui accorda, & cependant il ne ceſſoit d'être auprès d'elle, pour la fortifier de raiſons, & la faire conſentir à ce mariage. Mais

le lendemain matin ſongeant aux moyens d'éloigner Marcellin, & n'en trouvant point d'autre que de lui faire ſçavoir ſon averſion, elle s'aviſa de cette ruſe. Epicharis qu'elle avoit auprès d'elle, etoit une jeune fille de ſon âge, qui lui étoit très-fidelle, d'un eſprit fort gentil, & qui ſçachant les déplaiſirs de ſa Maitreſſe, eut voulu les ſoulager par la perte de ſa vie. Tu ſçais, lui dit Ariane, qu'il m'eſt impoſſible de dire à Marcellin ce que je voudrois, par ce que mon pere veut toujours eſtre témoin du traitement que je lui fais. Je te prie, cependant quand Ariſtide ſera auprès de mon lit, de vétir ma robbe ordinaire, & te couvrant du grand voile que je porte, de t'en aller au Temple où Marcellin ne manquera pas de s'approcher de toi. Tu lui pourras dire d'une voix baſſe, & contrefaiſant la mienne, qu'il perde toute eſperance de m'épouſer, que je choiſirai plûtot la mort, quelque mine que je faſſe devant mon pere, & que ſi de lui même il ſe veut retirer de ſa recherche ſans me reduire à l'extremité, je lui en aurai beaucoup d'obligation. Epicharis bien aiſe de ſervir Ariane, promit de lui obeïr, & après s'étre déguiſée alla au Temple, où elle ne faillit pas de parler à Marcellin : & trouvant à ſon

retour Ariane impatiente de sçavoir ce qui s'étoit passé, lui dit qu'il avoit été abusé fort plaisamment: Cependant son discours l'ayant étonné, qu'il n'avoit pas laissé de lui demander permission de la voir chez elle comme il avoit été arrêté; puis après qu'il songeroit aux moyens de lui obeïr si sa rigueur continuoit. Elle se prepara donc à ce jour, & cependant les pensées dans cette maison éstoient bien differentes. Melinte & Palamede méditoient de cruelles Tragedies, plûtot que de consentir que ce mal-heureux possedât Ariane. Maxime ne cessoit de leur representer les grandeurs de la maison de Martian, la faveur de Marcellin auprès de Neron, & en son ame concevoit de belles esperances pour le bon office qu'il lui rendoit. Aristide croyoit déja voir sa fille femme d'un Senateur Romain, égalant la pompe & l'éclat des premieres maisons de l'Empire. Mais Ariane ne se laissoit point gagner à ces vanitez, & prisoit plus la moindre qualité de Melinte, que tous ces honneurs, oú tant de mal-heurs étoient attachez: elle songeoit donc seulement aux moyens qui étoient capables de rompre ce coup. En fin ce jour arriva, que Marcellin devoit venir au logis, oú Maxime faisoit fort l'empressé pour recevoir une personne

de si grand merite, & preparoit les autres à lui rendre des honneurs dignes de son rang. Ils dinerent tous ensemble avec beaucoup de silence, chacun meditant en son ésprit ses desseins à part; puis ils retournerent en la chambre où ils devoient recevoir cét Amant. Aristide entretint quelque temps sa fille des discours qu'elle lui devoit tenir, à quoi elle n'étoit pas resoluë de satisfaire entierement: puis il donna sa place à Maxime pour la combattre des même persuasions, & alla trouver Palamede pour le disposer à témoigner un visage fort content. Tous s'entretenoient ainsi, attendant Marcellin qui tardoit un peu. Palamede disoit qu'il étoit bien séant à la gravité Romaine de se faire attendre. Quelques heures se passent encore; en fin Maxime impatient de ce qu'il ne venoit point, envoya au logis de Martian: qui manda qu'il n'avoit point vû son fils depuis le jour precedent, & qu'il en étoit en peine. Aristide commence de s'étonner de cette humeur de Marcellin, qui negligeoit une chose après l'avoir tant souhaittée. Cependant on n'en entendit aucunes nouvelles: chacun fit là dessus des jugemens differens; mais pas un d'eux ne pouvoit reconnoître le sujet de cette action. Les gens de Marcellin témoignoient étre fort en peine de

lui, & l'un d'eux dit que le soir precedent il l'avoit accompagné assez près du Tybre, que là il lui avoit commandé de s'en retourner, & qu'il ne sçavoit pas si durant les tenebres de la nuit il ne se seroit point noyé. La peur de son pere s'augmenta là dessus, & tout le jour d'après se passa encore sans que personne pût apprendre ce qu'il étoit devenu. Aristide avoit soupçon que son fils voulant empêcher ce mariage, & se vanger, l'auroit traité la nuit passée de la même sorte qu'il avoit été traité par lui quand il fut laissé pour mort, & l'auroit fait jetter dans le Tybre il n'osoit pourtant pas lui en rien témoigner.

Sur le soir Melinte, Palamede, Ariane & Epicharis étant ensemble, & ne sçachant pas à quoi attribuer la cause de l'absence de Marcelin : que pouvons nous penser, dit Ariane, qu'il soit devenu ? Pour moi, dit Mellinte, je croi qu'en quelque lieu qu'il soit, il brûle de l'amour d'Ariane. Il me suffit, dit Palamede, qu'il soit noyé. Il semble, reprit Ariane, que vous en sçachiez quelques nouvelles ? En verité, lui avez vous voulu rendre la pareille ? Ils protesterent tous deux qu'ils n'avoient point songé à lui faire de mal. Il est vrai, dit Palamede,

qu'avant qu'il vous eût épousée, il eût pu lui arriver quelque chose de semblable; mais je n'avois pas cru qu'il en fût encore temps. Ariane ajoûta, qu'il soit noyé, ou brûlé, ou que la terre l'ait englouti, il m'importe fort peu, pourvû qu'il ne paroisse plus. Epicharis les ayant écoutés quelque temps, ne put s'empêcher de leur dire: Je m'assure que je devinerai mieux que vous trois. Et que penses-tu, répondit Ariane, qu'il soit devenû? Je m'imagine, dit-elle, qu'il n'est ni brusle ni englouti, ni noyé: mais qu'à present il meurt de faim. Ariane croïant qu'elle voulût rire; Et sur quoi, dit-elle, fondes-tu cette créance? dites plûtot, répondit-elle, assûrance: Si vous voulez lui donner dequoi manger, je vous menerai en lieu où il en a autant besoin qu'il en eut jamais. Ariane la pressa de lui dire ce qu'elle en sçavoit, j'ai peur, dit-elle, que vous soiez tous trois plus doux que moi: car je l'ai condamné à mourir, & si je vous découvre de quelle sorte, vous lui sauverez peut-être la vie, pour perdre puis après la votre. Cela les rendit plus impatiens d'apprendre ce qu'elle en sçavoit; & ils la presserent tellement qu'elle leur dit: Vous sçavez qu'au bout du jardin de ce logis, en un lieu assez reculé, il y a une petite loge pro-

che de la porte qui rend sur le Tibre. Marcellin attend Ariane en ce lieu depuis avant hier au soir, & je vous puis assurer que jamais Amant n'eut tant d'impatience de voir sa Maistresse. Ils étoient si étonnés de cette nouvelle qu'ils furent quelque temps sans parler : mais Ariane désirant sçavoir comment elle l'avoit pu attirer en ce lieu : Vous sçavez, dit Epicharis, que vous me commandâtes d'aller au Temple avec vos habits & votre voile ; ce que je fis, & Marcellin n'osant presque m'aprocher, je levai un peu le voile, sans qu'il me pût voir, & lui fis signe de la main qu'il vint à moi ; mais au lieu de lui dire ce que vous m'aviez commandé, je commençay ainsi, en parlant assez bas. Marcellin, jusques ici je ne vous ay témoigné que froideur, non pas que je ne reconnusse l'honneur que vous me faites, mais pour satisfaire un frere qui ne vous peut aimer, & qui ne consentira jamais que je sois à vous : je veux pourtant vous faire paroître l'affection que je vous porte, & vous me témoignerez la votre, si cette nuit vous venez seul chez nous par la porte qui regarde le Tybre ; là vous recevrez des assurances de ce que je veux faire pour vous ; & je ferai résoudre mon frere à consentir à ce que je désire, quand je lui

aurai fait voir que vous estes déja mon mary. Macellin me fit mille remercimens de tant de graces, & me promit de ne pas manquer à se trouver à l'heure que je lui avois donnée. Je revins du Temple, & ne voulus point vous dire ce que j'avois fait ; même j'avois peur qu'il ne se doutast de quelque malice, & qu'il ne vint pas ; mais le soir m'étant échappée de vous, je l'allay attendre à cette porte, où je ne faillis pas de le trouver, & l'ayant fait entrer, je lui dis que j'avois charge d'Ariane de le mettre en cette loge en attendant que son pere, & les autres, fussent endormis, où je l'enfermai si bien que depuis il n'en est pas sorti : même j'avois pris la clef du jardin, de peur que quelqu'un allant de ce costé ne l'entendit crier ; & j'avois resolu de l'y laisser mourir de faim, pour lui faire payer la tromperie, & la méchanceté qu'il vous fit dans le Temple, & pour vous délivrer de peine, comme je crois aussi que vous le devez faire : car cet homme vous causera enfin mille malheurs, & vous pouvez vous vanger tous trois des maux qu'il vous a faits : il nous sera aisé après de le jetter dans le Tibre, & jamais on ne sçaura qui l'aura ainsi traitté, si quelqu'un de nous ne le découvre. Ils s'étonnerent de son invention, admirerent sa

hardieſſe, & la ſimplicité de Marcellin; mais ils trouverent ſur la fin trop de rigueur. Maintenant, dit Epicharis, vous en ferez ce qu'il vous plaira : j'ai rendu le ſervice que je devois à ma maîtreſſe, & à vous; & pour le moins j'ai rompu le coup que vous apprehendiez tant. Ils ſe trouverent alors bien empêchés pour laiſſer aller Marcellin, & le contenter enſemble; ne voulant pas le perdre, & redoutant auſſi ſa fureur lorſqu'il ſeroit échappé. Je vois bien, ajoûta Epicharis, qu'il faut que je vous ſauve du danger où je vous ai mis, & que j'attire ſur moi toute ſa haine, puiſqu'il vous plaît qu'il vive. Laiſſez-moi donc aller, je racommoderai bien l'affaire, je ferai qu'il n'aura ſoupçon que de moi, & jamais ne vous tourmentera. Melinte fut d'avis que l'on lui laiſſât cette conduite : parce qu'elle avoit l'eſprit fort aviſé, & elle s'en alla à l'heure même vers la loge, où ayant ouvert à Marcellin, puis l'ayant conduit hors du logis, tout pâle, & debile de ce jeûne, tenant la porte entr'ouverte, elle lui dit, ſçachez que c'eſt Ariane qui vous donne la vie, & que c'eſt moi ſeule qui avois réſolu de vous la ravir pour tant de peine que votre recherche lui a donnée. Elle étoit réſoluë de mourir plûtôt que de vous épouſer, & j'ai bien mieux

aimé que vous mouruſſiez qu'elle : car ç'a été moi qui vous ai parlé ſous le voile ſans qu'elle le ſçût, & vous ai donné l'aſſignation où vous vous êtes rendu ſi facilement. J'avois fait deſſein de ne vous tirer jamais d'ici vivant : mais lorſque je lui ai appris mon artifice, elle a voulu vous pardonner, à la charge que vous ne l'importunerez jamais ; vous le devez faire ſi vous aimez votre vie : car aſſûrez vous que je ne manquerai, ni d'invention, ni de courage pour vous perdre, s'il vous arrive jamais de la tourmenter. Marcellin plein d'etonnement, & de débilité, l'ayant laiſſé dire quelque temps, faillit à entrer en furie contre cette fille, & lui eût volontiers arraché les yeux, & la vie, s'il eût eu plus de force pour pouſſer la porte : mais elle la ferma avec violence, le laiſſant dehors tout enragé, & vint avertir Ariane de ce qu'elle avoit fait : que jamais elle n'auroit déplaiſir de ce coté, & que toute la haine étoit tombée ſur elle, dont elle ſe ſoucioit fort peu. Palamede & Melinte virent bien qu'ils étoient garantis de la recherche de Marcellin, mais non pas de ſa fureur, ſe doutant bien qu'il ſeroit ſorti de là avec autant de deſir de ſe vanger que de faim: toutes fois le mal preſent étant évité, il falloit ſe tenir ſur ſes gardes pour l'ave-

nir. Le lendemain l'on sçût qu'il étoit de retour en sa maison ; mais lorsqu'on lui demandoit quel voyage il avoit fait pendant trois jours, il ne répondoit rien, tant il avoit de honte d'avoir été si cruellement trompé par une fille. Aristide ni Maxime, n'entendirent plus parler de lui, & tout son esprit s'employa à méditer quelle prompte & cruelle vangeance il pourroit prendre de tous ces Estrangers, avant qu'ils s'en retournassent en Sicile.

Fin du troisième Livre de l'Ariane.

SOMMAIRE DU LIVRE IV.

Emilie meurt de chagrin de se voir mépriſée par Melinte, Marcellin outré de rage contre Ariane, en fait à Neron, un portrait ſi avantageux, qu'il l'en rend paſſionement amoureux; pour l'enlever plus aiſément, il l'engage à mettre le feu à la maiſon de cette belle fille, & cet incendie conſume une grande partie de la ville de Rome: Melinte tenant Ariane en croupe ſur un puiſſant cheval, ſe ſauve avec elle à travers les flammes, & les ſoldats de Neron: Ariſtide, Palamede, & Epicharis ſuivent cet exemple, après un rude combat Marcellin en les pourſuivant eſt rencontré, & tué par Melinte, dans le temps qu'il croit avoir à combattre de

nouveaux ennemis, il reconnoit Palamede, & sa suite ; ils se retirent dans la foreſt la plus prochaine, dans l'eſperance de gagner le Port d'Oſtie, pour delà paſſer en Sicile, Melinte & Palamede en parcourant cette foreſt ſont rencontrés par des ſoldats de Neron ; aprés un long combat, accablés par le nombre, ils ſont obligés de ſe rendre ; Arcas va porter cette fâcheuſe nouvelle á Ariane & à Ariſtide qui étoient retirés dans le fort du bois ; Epicharis conſole Ariane qui ſe livre á une extrême douleur ; Hiſtoire de Melinte & d'Ariane, racontée par elle même à Epicharis. cette jeune fille, aprés le recit, ſe propoſe de ſe traveſtir en garçon, & de retourner à Rome, pour tâcher à ſauver Palamede & Melinte.

Tom 1.r Livre 4. pag. 169.

LE QUATRIEME LIVRE DE L'ARIANE.

EMILIE outrée d'affliction de ne voir plus Melinte, & connoissant que son mal n'étoit qu'un prétexte pour ne la point visiter, commença à s'apperçevoir de son malheur, & qu'il n'avoit entrepris sa recherche que pour favoriser celle de Palamede : son amour ingratement reconnuë, sa beauté méprisée, tant de qualités recommandables negligées, & toutes ses soigneuses assistances mises en oubli, assaillirent son esprit de tant de douleur, de dépit, & de honte, qu'elle n'y put resister. La feinte maladie de Melinte lui en causa une veri-

table, on eut nouvelle au logis de Maxime qu'elle étoit à l'extremité, & peu de jours après qu'elle étoit morte. Palamede vouloit aller visiter Camille pour la consoler : mais Melinte, quoiqu'il eût un extrême regret de cet accident, l'en détourna, de peur qu'il ne s'engageât encore avec elle, & que cela n'apportât du retardement au dessein qu'ils avoient de partir, & il lui promit de satisfaire pour tous deux à ce devoir envers Camille quelques jours après.

Mais comme innocemment ils causoient du malheur aux autres, on se préparoit aussi à rendre leur innocence bien malheureuse. Marcellin ne voulant pas les laisser aller sans leur avoir fait sentir les effets de sa rage, commença de vanter à Neron la beauté d'Ariane, & lui en dit tant de merveilles, qu'il lui fit naître le desir de la voir ; puis lui ayant fait sçavoir qu'elle étoit d'une humeur trop retenuë pour se donner à l'Empereur, & servir à ses plaisirs ; d'autre côté qu'elle ne sortoit jamais, & qu'il seroit difficile de l'enlever, il lui fit desirer davantage la possession de cette Belle par ces difficultés : mais lorsqu'il lui dit qu'elle étoit sœur de Palamede, & qu'ils logeoient ensemble avec Melinte, l'Empereur se ressouvint du sujet

qu'il avoit de se vanger de ces deux amis, à cause de l'offence qu'il croyoit avoir reçûë de Melinte, & de la blessure qu'il avoit euë la nuit du combat dont il portoit la marque en la main. Marcellin voyant le Prince dans ces ressentimens, lui dit, qu'il avoit trouvé un excellent moyen pour se vanger de Melinte, & de Palamede, & avoir Ariane. Il ajoûta qu'il falloit la nuit même mettre le feu de tous côtés en la maison où ils logeoient, & lorsqu'ils penseroient sortir sans songer à autre chose qu'a se sauver de la flame, il seroit aisé de les passer au fil de l'épée dans le tumulte, & de ravir Ariane. Neron qui n'aimoit rien tant que ces inventions furieuses, reçût celle-ci avec joye, & en loüa beaucoup Marcellin, qui prit la charge dès l'heure même de disposer des gens alentour du logis, afin que pas un d'eux ne put échaper. Cette résolution fut bien funeste à la ville de Rome: car la nuit étant venuë, lorsqu'il crût que chacun étoit assoupi de sommeil, lui-même tenant un flambeau en la main, le mit sous la porte de Maxime, & donna l'exemple aux autres d'en faire par-tout de même. Incontinent le feu s'alluma avec tant de violence à cette maison, & ensuite à toutes celles de la ruë, qu'il crût que ja-

mais aucun d'eux ne sortiroit de-là, & qu'ils seroient tous embrasés. Et de fait, lorsqu'ils s'éveillerent, toutes les chambres étoient pleines de fumée; tout ce qu'ils purent faire, fut de sortir avec leurs habits qu'ils prirent à la hâte, & de se sauver dans le jardin, attendant le remede que l'on pourroit donner à cet accident. Palamede & Melinte eurent soin de conduire Aristide & la belle Ariane, qui dans cet effroi laissa voir à Melinte des beautés, qu'à peine son imagination lui pouvoit representer si parfaites. Le petit Damis jeune Esclave de Maxime vint avertir son Maître qui étoit parmi eux, que se mettant à la fenêtre il avoit apperçû un homme qui tenoit un flambeau en la main, & qui mettoit le feu à l'un des côtés du logis: cela les fit douter qu'il y avoit quelque trahison, & ils en eurent encore plus grande assûrance, lorsque du côté du Tibre l'on entendit crier deux Esclaves de Maxime que l'on tuoit, qui étoient sortis pour aller querir de l'eau au fleuve. Melinte & Palamede sortirent pour les secourir, mais ils se trouverent assaillis par dix ou douze soldats, avec tant de furie, que le meilleur expedient fut de rentrer dans le logis en se deffendant. Melinte jugea qu'il n'y avoit que Marcellin qui pût être

auteur d'une si épouventable méchanceté: & ne sçût à quoy il se devoit resoudre, voyant qu'ils étoient environnés de feu de toutes parts, & une mort certaine, soit qu'ils demeurassent, soit qu'ils sortissent. Il regarda Ariane les larmes aux yeux, & outré de douleur qu'une beauté si accomplie perit d'une mort si cruelle, s'approcha tristement d'elle, & lui dit; Madame, en quel malheur sommes-nous reduits? & comment le Ciel a-t'il permis que toutes les furies ensemble nous vinssent attaquer, pour rendre notre perte inévitable? Est-il possible que je ne puisse par quelque effort, ou même par ma perte, garantir votre vie? & ne puis-je avoir au moins cette joye en mourant, de vous voir hors de ce danger? Melinte, répondit-elle, n'esperez de moi ni conseil, ni consolation: cet accident me trouble tellement qu'il ne me laisse que les pleurs & les plaintes: mais s'il est vrai que Marcellin soit chef de cette conspiration, j'aime bien mieux mourir avec vous, que de survivre, & de tomber entre ses mains. Puisque les Dieux ont souffert ce malheur, je les prie qu'il ait son cours entier, plûtôt que de me reserver en vie après vous, pour être exposée à l'insolence de ces desesperés. Madame, reprit-il, je ne sçaurois croire que nous

soyons destinés à une fin si malheureuse ; ni que les Dieux nous ayent tellement abandonnés, & bien que le feu semble de tous côtés fermer le passage à l'esperance, le chemin du Ciel, d'où le secours nous peut venir, est encore libre. Esperons encore, Madame, & moderez vos pleurs & vos plaintes, cependant que je vais voir par quel moyen nous pourrions nous sauver, & si quelque Dieu ne m'inspirera point ce que nous devons faire en cette extremité. Elle ne lui répondit qu'avec un soupir, & Melinte lui ayant baisé la main, la laissa, cachant ses larmes le mieux qu'il pouvoit, puis il regarda de tous côtés, & après avoir cherché en vain mille inventions en son esprit ; enfin passant par l'écurie, il s'avisa de monter sur le plus fort & le plus vîte de ses chevaux. Il avertit aussi Palamede, & les autres, de prendre ce qu'il y avoit de chevaux, & après avoir couvert la tête d'Ariane d'un linge, de peur que le feu ne l'offençât, il la prit doucement entre ses bras, & faisant ouvrir les portes mit l'épée à la main. Alors donnant de l'éperon à son cheval il partit avec furie, & après avoir abbatu d'un coup d'épée le bras d'un soldat qui lui voulut saisir la bride, il se sauva à la course, emportant cette chere Ariane au tra-

vers des hommes armez, & des flames qui devoroient déja toutes les maisons voisines. Marcellin voyant passer Melinte qui tenoit Ariane, & qu'il n'avoit pû arrêter, encore qu'il se fût jetté au devant de lui, & qu'il eût animé les autres à le tuer, fut désespéré de voir qu'etant à pied, il ne le pourroit atteindre, & se retournant il vit Palamede son principal ennemi, qui à l'exemple de Melinte vouloit sortir, emportant son pere; mais ils se serrerent tellement pour l'en empécher, que Palamede voyant qu'il lui étoit impossible de les forcer, étant chargé du corps pesant de son pere, rentra, & dona Aristide à Hermes l'un des siens: puis ayant soigneusement recommandé à Arcas de sauver Epicharis, il leur donna charge de le suivre aussitôt qu'il se seroit fait un passage avec son épée. Il prit un bouclier, & en resortant s'attaqua aux plus resolus de ceux qui le vouloient arrêter, & les chargea avec telle furie, que de deux coups qu'il porta, il en abbatit deux à ses pieds; les autres le soûtinrent avec beaucoup de resolution, & il eut bien de la peine à parer tous leurs coups: mais enfin se meslant parmi eux, il les mit tellement en desordre, qu'il donna le temps à Hermes de sortir & de sauver Aristide: Arcas emporta aussi Epi-

charis, & les autres prenant le reste des chevaux, sauverent avec eux ce qu'il y avoit de plus pretieux. Palamede voyant qu'ils étoient assez éloignez, se démesla de ses ennemis, & partit au galop après eux.

Marcellin enragé de voir ses mêchans desseins ainsi ruinez, frappoit les siens mêmes en les accusant de lâcheté, lors qu'il vit passer un Esclave d'Aristide qui étoit parti plus tard que les autres, ayant trouvé enfin un cheval après beaucoup de peine : il lui donna de son épée sur la tête, & l'estendit sur la place. Alors montant sur son cheval il suivit ceux qui se sauvoient, & donna charge à ses compagnons de trouver des chevaux, & d'estre bien-tot à lui pour le soûtenir.

Melinte ne trouvant aucune sureté dans la ville qu'il voyoit toute en feu, & pleine de ses ennemis, étoit sorti hors les portes ; & se voyant en pleine campagne, ne pouvoit se plaindre de cét accident qui lui donnoit la faveur d'oser embrasser sa belle Ariane qui le serroit aussi doucement de peur de tomber. Elle étoit demeurée si étourdie par la viteſſe de la course, que Melinte ayant remis son épée au fourreau, & lui ôtant le linge qui lui couvroit la tête, la trouva qui sembloit avoir perdu toute con-

noissance : mais jugeant que cela ne provenoit que d'étonnement, & voyant sa belle gorge découverte, parce que le mouchoir qui la cachoit étoit tombé par la violence du mouvement, il n'employa pour la faire revenir que les doux & chastes baisers qu'il donnoit, tantôt à cette gorge merveilleuse, tantot à ses yeux divins, & à sa belle bouche. Il se pâmoit dans ces plaisirs, puis plein de respect il s'accusoit de temerité, de dérober ces faveurs dont en un autre temps il osoit à peine concevoir le desir : & aussi-tot, avant que d'avoir resolu s'il manquoit, ou non, emporté par la puissance de ces admirables objets, il les rebaisoit avec tant de ravissement, qu'en cét état la perte de son jugement excusoit celle de son respect ; & ses sens occupés après une faute si douce, se mocquoient de sa raison, dont la severité charmée consentoit à leurs larcins, & ne refusoit pas de prendre part à ces delices.

Ariane après un grand soûpir, ouvrant enfin les yeux, bannit d'un seul regard toutes les libertés de Melinte, & remit en leur place le respect aussi grand que jamais : puis elle lui dit ; Helas ! Melinte, où sommes nous ? Nous sommes, répondit-il, en sureté : Je suis seulement en peine d'Aristide & de Palamede, & si je

ne craignois de vous abandonner, je retournerois pour les secourir. Lors qu'il parloit ainsi il apperçût à la clarté de la Lune & des flammes, un homme qui couroit après lui, qu'il jugea estre de leur troupe; de sorte que descendant de cheval, & mettant sur des gazons la douce charge qu'il portoit, il la pria de se reposer, attendant que les autres fussent venus. Ils commençoient à considerer cette grande ville embrazée, & à s'étonner de cét accident, lors que voyant approcher celui qui les suivoit, Melinte reconnut que c'étoit Marcellin : aussitot remontant à cheval de peur d'être surpris de son ennemi. Ah! traître, dit-il, oses-tu bien enfin t'attaquer seul à moi ? Marcellin, sans lui répondre, s'en vint droit à lui & lui porta un coup d'épée ; Melinte l'évita, donnant du talon à son cheval, & gagnant aussitôt la croupe pensoit plonger son épée dans les reins de Marcellin : mais elle se rompit ayant rencontré des armes sous sa casaque. Je m'étonnois bien, dit-il alors, de ta vaillance, mais cela n'empechera pas que je ne paye tes trahisons : & voyant que Marcellin ne pouvoit manier son cheval à son gré, il mit pied à terre, & en même moment sautant en croupe, lui saisit les bras de l'un des siens, & de l'autre vou

loit lui enfoncer dans la tête ce qui lui restoit de son épée : Mais Marcellin se débattant, Melinte fut contraint de se laisser couler en bas en le renversant, & l'ayant étendu sur la terre lui arracha son épée : Il alloit le tuer, mais en même temps il entendit Ariane qui l'appelloit à son secours.

Cette belle avoit vû le commencement de ce combat, assez éperduë, mais quoi qu'elle jugeât que si Marcellin demeuroit vainqueur, elle tomberoit entre ses mains, cependant se fiant en la valeur de Melinte, elle ne pouvoit se resoudre à s'éloigner. Mais quand elle vit son épée rompuë, elle tomba évanoüie, & elle ne fut pas plûtot revenuë qu'elle se vit entre les bras d'un soldat qui étoit descendu de cheval pour l'emporter. Ce fut alors qu'elle appella Melinte ; & cette voix qui demandoit secours fut en même temps secourable ; parce que Melinte regardant où elle étoit, vit derriere lui deux hommes à cheval qui l'alloient tuer. Il se releva aussi tot, & soûtint le premier ayant l'épée de Marcellin en une main, & le reste de la sienne en l'autre.

Jamais homme n'eut tant de colere & de douleur ensemble. Il eût desiré se deffendre de ceux-ci, & secourir en même temps Ariane ; mais voyant qu'il ne pou-

voit la sauver que par la mort de ceux qui l'attaquoient, il donna un tel coup à l'un, que sans qu'il étoit armé, il lui eût separé l'épaule du corps; cependant l'épée entra dans la cotte d'armes bien avant. Le second s'avança sur lui, & pensoit lui donner dans le ventre; mais Melinte para de la garde qu'il avoit en la main gauche, & en même temps lui porta un coup au dessus de la cuirasse, & le fit tomber mort de son cheval. Celui qu'il avoit frappé le premier, l'attaqua par derriere, & Melinte ne sçût si bien faire qu'il ne fût un peu blessé à l'épaule; mais en se retournant, il donna d'un revers sur la tête du cheval, & l'ayant fait cabrer, il prit son temps, & poussa son épée dessous la cuisse de ce dernier, & la plongea jusques dans ses entrailles: ce mal-heureux tombant à la renverse se rompit le col, & cette chute étouffa sa vie qui s'écouloit déja de tous côtez avec son sang.

Melinte se voyant delivré de ces deux hommes, & n'ayant auprès de lui que Marcellin vivant, qui avoit de la peine à revenir de l'étourdissement de sa chute, il negligea de l'achever de tuer pour courir devers Ariane, qui avoit jusques-là empéché avec mille efforts que ce soldat ne la mît sur son cheval pour l'en-

lever. Melinte lui cria de loin. Insolent, ne veux tu pas laisser cette Dame que tu es indigne de toucher ? mais celui-là le voyant venir à lui, & le voulant prevenir, laissa Atiane pour remonter à cheval, & aussi tot donnant de l'éperon poussa devers lui croyant le renverser. Melinte se détourna legerement, & en passant lui fendit le bras gauche d'une blessure si grande, qu'il rempliſſoit de sang toute la place par où il couroit.

En même temps Marcellin recouvrant la force & le courage, se leva, & prenant l'épée d'un des morts, vint seconder celui que Melinte avoit blessé, & plûtot plein de rage que de resolution, se rua sur lui. Melinte mênageant ses forces & l'avantage qu'il avoit, après avoir paré deux ou trois coups, lui en porta un dans la cuisse, & alloit redoubler lors que celui qui étoit blessé se vint mettre entre deux pour garantir la vie de son Maistre : mais il paya de la sienne, parce qu'il reçût le coup que Melinte enfonça si avant qu'il enferra son épée dans ses armes. Cét homme en mourant laissa aller les resnes de son cheval, qui s'enfuit, & Melinte ne voulant point quitter son épée, le suivit, & enfin la retira avec peine, & de la violence avec l'étourdissement où il étoit, il tomba à la renverse,

Cependant Marcellin qui sentoit diminuer ses forces, voyant Ariane immobile, & troublée de tant d'apprehensions, alla devers elle l'épée au poing pour la tuer, afin que s'il mouroit, un autre ne joüist point de ses Amours. L'arrivée de ce furieux, & la lueur de l'épée réveillerent les sens éperdus d'Ariane, & lui donnerent des aisles pour courir devers Melinte, qu'elle appella à son ayde; c'étoit au même temps qu'il étoit tombé, & Marcellin espera encore de le vaincre, croyant qu'il fût blessé : mais Melinte se redressa, & ce fut alors qu'ils recommencerent un combat seul à seul, & plus égal, encore que Marcellin fût armé, parce que le sang qui couloit par sa playe diminuoit cét avantage.

Jusques là Melinte n'avoit combatu que pour sauver sa vie, mais alors il vangeoit les injures d'Ariane, & ce desir l'animant avec la presence de cette Belle, il croyoit voir bien-tot la fin de cette avanture : aussi ayant paré quelques atteintes que lui porta Marcellin, il le renversa d'un coup de toute sa force, avec lequel il lui fendit la tête. Vn autre soldat survint qui couroit à toute bride, & Melinte lassé de tant de travaux, crût que jamais ce combat ne finiroit, & qu'il auroit bien de la peine à se deffendre

de tous ceux qui lui viendroient ainſi ſur les bras : cependant il ſe reſolut de l'attendre ; mais ce dernier voyant ſon courage, & tant de morts autour de lui, s'enfuit auſſi viſte qu'il étoit venu, & délivra en même-temps Melinte de tant de peines, & Ariane de toutes ſes apprehenſions. Melinte ne voulut pas frapper d'avantage Marcellin, voyant qu'il ne donnoit aucun ſigne de vie, & remerciant les Dieux de cette victoire, eſſuya l'épée de Marcellin, & prenant le fourreau la mit à ſon côté.

Ariane reſpirant alors à ſon aiſe, conſidera Melinte, & l'admira de ce qu'après avoir couru tant de dangers, & acquis tant de gloire, il paroiſſoit avec une aſſurance ſi modeſte, & un viſage qui n'étoit troublé d'aucun étonnement. Mais tout d'un coup elle vit qu'il pâliſſoit, & ayant peur qu'il ne fût bleſſé à mort, parce qu'il étoit tout couvert de ſang, elle le ſoûtint, & lui demanda s'il ne ſentoit point quelque bleſſure. Madame, dit il, ne craignez pas pour me voir plein de ſang : ce n'eſt pas du mien, mais de celui de mes ennemis ; cependant en parlant ainſi, il ſe ſentit lui même deffaillir, & avec l'aide d'Ariane il ſe coucha doucement à terre.

Le ſang qui couloit de l'épaule de Me-

linte fit bien-tôt retirer celui des joües d'Ariane, qui pleine de crainte & de soin, le dépoüilla aussi tot en cét endroit, & trouva une playe, qui pour sa petitesse jettoit assez de sang : elle rompit son mouchoir, & avec beaucoup de peine en arresta le cours : puis le lia en sorte qu'il n'y avoit plus sujet de craindre.

Pendant qu'elle étoit occupée à ce triste devoir, que Melinte recevoit avec un grand respect, ils entendirent des chevaux, & tournant la tête virent dix ou douze hommes à cheval qui venoient encore à eux. Melinte sans s'étonner lui dit : Madame, quittez ce soin inutile, & duquel je suis indigne ; je vois bien qu'il me faut mourir ; mais je veux que ce soit en vous deffendant jusques au dernier soûpir. Seulement, Madame, souvenez vous.... La parole lui faillit en cet endroit, ne sçachant comment il se devoit découvrir. Ariane vivement touchée d'une passion si respectueuse, & ne pouvant resister à des coups de mal-heur si sensibles, se pâma de douleur : & après avoir dit ; Ah! Melinte ! perdit la parole & la vûë.

Cet Amant desolé croyant lui donner le dernier baiser, approcha sa bouche de celle d'Ariane, puis ramassant ce qui lui restoit de force & de resolution, la quitta en ce mal-heureux état, pour remon-

ter à cheval, ce qu'il fit avec peine : & plein de confusion & de desespoir, alla l'épée à la main chercher une mort asseurée parmi ceux qui s'approchoient. Son arrivée ne les étonna nullement, & Melinte voyant qu'ils ne faisoient pas seulement état de se deffendre, s'arresta, & les regardant avec moins de trouble, appercût que c'étoient Aristide, Palamede, & le reste de leur troupe.

La joye qui vint occuper tout à coup son ame, eut un grand combat avec toutes les afflictions qui la possedoient : mais elle en demeura maîtresse, & lui faisant sentir ses douceurs lui laissa la liberté d'embrasser Palamede, à qui il conta son erreur & sa resolution. Puis ils coururent devers Ariane, laquelle revenant d'elle même de son évanoüissement, vit en même temps évanoüir ses douleurs par une si chere vûë.

Après la commune réjoüissance de s'être heureusement retrouvés, Palamede s'étonna de voir tous ces morts avec leurs armes, & Marcellin même. Ariane lui fit recit de l'extreme valeur de Melinte, qui les avoit tous tuez avec une force & une addresse admirables ; & quand ils eurent rendu les loüanges deuës au courage de Melinte, ils jugerent tous que c'étoit une punition des Dieux, que Mar-

cellin fût venu chercher ainſi ſon malheur avec tant de haſte.

Ariſtide qui ne ſçavoit pas le ſujet de ſa rage, ne pouvoit penſer ce qui l'avoit porté à tant de méchancetés: & ſe tournant devers la ville, qui ſembloit toute embrazée, ne ceſſoit de plaindre cette deſolation, qui paroiſſoit encore plus effroyable dans l'horreur de la nuit. Mais ils jugerent qu'il falloit s'éloigner de ce lieu, & gagner la foreſt prochaine, de peur d'être pris pour des meurtriers: que dans quelque lieu reculé ils paſſeroient tout le jour, de peur d'être ſuivis, & attendroient l'autre nuit, pour gagner le port d'Oſtie, & de là, faire voile en Sicile. Ils ſe ſervirent des chevaux de ces morts, ſur l'un deſquels ils mirent Ariſtide & Ariane, puis firent encore environ trois milles de chemin, pendant lequel Melinte & Ariane ſçûrent ce que Palamede avoit témoigné de valeur pour favoriſer la ſortie de ſon pere & des autres; & le jour s'approchant ils entrerent dans la foreſt, où s'enfonçant dans un lieu fort éloigné & obſcur, ils reſolurent d'y paſſer le jour.

Melinte, Palamede, & les autres, accommoderent quelques lieux avec des manteaux & des branches pour ſe repoſer; & le jour donnant moyen à Ariane

de les considerer l'un après l'autre, elle apperçût Epicharis qui avoit tous les cheveux bruslez ; elle en fut marrie, & ne pût cependant s'empêcher de rire. Epicharis s'en consoloit aisément, étant bien contente que tout le mal-heur fût reduit à cete perte, & là dessus chacun commença à conter son avanture. On n'en trouva qu'un à dire, qui avoit été tué par Marcellin : puis on pourvût aux choses necessaires, & ils envoyerent un Esclave au port pour leur arrêter un vaisseau, & Arcas, avec un autre, au village prochain pour leur apporter des vivres.

Sur le midi, Melinte & Palamede furent d'avis d'aller reconnoître les sentiers de la foreſt, afin de trouver aisément le chemin pour faire leur retraitte la nuit, & n'être pas reduits à errer incessamment ; parce que la Lune se devoit lever assez tard. Arcas qui n'abandonnoit jamais son Maître, le suivit, afin de pouvoir mieux remarquer ensemble les détours, & s'en souvenir : Mais lors qu'ils eurent tout démeslé, & qu'ils furent hors du bois, ils appercûrent une trouppe de gens à cheval qui venoit à eux, & retournoient devers Rome. Ils furent contraints de se remettre à l'entrée du bois pour les laisser passer sans être

vûs, & lors qu'ils furent fort près ils entendirent l'un d'entr'eux qui dit assez haut : Il faut de necessité que nous n'ayons pas pris le chemin qu'ils ont tenu, car nous en eussions eu des nouvelles : celui qui a tué Marcellin & les autres, est un homme assez remarquable, & à cette femme avec lui que nous devions mener à l'Empereur : même lors que je voulois vanger la mort de Marcellin & de mes compagnons, trois ou quatre hommes se sont joints à lui qui m'ont obligé de me sauver.

Cét homme parloit trop clairement pour faire douter à Melinte si c'étoit lui que l'on cherchoit. Nous sommes perdus, dit Palamede, s'ils nous trouvent. Melinte lui fit signe de ne point faire de bruit, & de les laisser passer : mais le cheval de Palamede mal-heureusement se mit à hannir, & quelques-uns de cette trouppe voulant sçavoir ce que c'étoit, s'avancerent, & ayant reconnu que c'étoient trois hommes à cheval qui à leur abord se vouloient sauver, ils appellerent leurs compagnons pour les suivre.

Melinte desesperé d'avoir été découvert, & d'être reduit à fuir, dit à Palamede qu'il falloit aller par un chemin tout contraire à celui où étoient Aristide & Ariane, parce qu'on la cherchoit : leurs

chevaux étoient meilleurs que ceux qui les suivoient, de sorte qu'ils s'esloignerent bien tot : Mais les autres étant en grand nombre, se separerent en diverses troupes pour les enfermer, s'ils ne vouloient point sortir du bois ; & ils ne furent pas trompés, parce que ces amis se rencontrant en un chemin qui se separoit en deux branches, Melinte & Arcas prirent par hazard un sentier en courant, & Palamede l'autre, lequel croyant se rejoindre bien tot à Melinte, fut surpris par quatre ou cinq soldats qui lui couperent chemin, & qui après avoir soûtenu sa premiere fureur le mirent hors d'espoir d'échapper de leurs mains.

Melinte qui étoit hors de tout peril, entendant de loin ce bruit, se douta du mal-heur de son ami, & resolu de l'aller secourir, commanda à Arcas de se sauver pendant qu'il s'en iroit à lui, & d'aller avertir Aristide, & Ariane que c'étoit elle que l'on cherchoit, & qu'ils se gardassent bien de sortir du lieu où ils étoient que quand la nuit seroit venuë ; alors il le chargeoit, quand même il n'auroit point de leurs nouvelles, de les conduire hors du bois par les endroits qu'ils avoient remarqués, & de là droit au port, & de s'embarquer avec eux le plûtot qu'il seroit possible pour aller en

Sicile. Mon Maître, dit Arcas, ne me commandez point de vous quitter, je ne puis vous obeïr avec tant de lâcheté. Arcas, répondit Melinte, assure toi que tu ne me sçaurois faire un plus grand service que celui que je désire de toi : Si nous ne retournons devers eux dans peu de temps, tu leur diras que nous avons été arrêtés par ces soldats qui nous ont pris pour nous mettre entre les mains de la Justice, de laquelle notre innocence nous sçaura bien garantir : & sur tout n'abandonne point Ariane. A dieu, moncher Arcas, dit-il en l'embrassant, puis il partit au galop, & alla vers le côté où il entendoit le bruit.

Ce pauvre serviteur ne pouvoit se résoudre à le quitter, & le suivoit encore, mais Melinte tournant la tête, & l'appercevant lui cria : Sçais tu bien Arcas, que tu me donnes la mort, & que si tu me suis davantage je ne serai pas vivant dans une heure ? Arcas fut ainsi contraint les larmes aux yeux de laisser son Maître ; qui arriva bien tot au lieu où étoit Palamede, environné de cinq ou six soldats à cheval, qui lui crioient qu'il se rendît, après avoir vû deux de leurs compagnons étendus de sa main sur la place. Palamede s'étoit mis dans un fort du bois, où il ne pouvoit être surpris par

derriere, & se deffendoit par devant avec beaucoup de courage. Melinte l'ayant apperçû en ce danger, mit l'épée à la main, & entrant parmi eux se joignit à son ami après avoir abbatu l'épaule d'un soldat qui l'empéchoit de s'approcher de lui. Palamede se voyant fortifié de ce secours, redoubla ses coups, & Melinte en ayant blessé deux à mort, & ne croyant pas que les autres pussent leur resister, esperoit s'en déffaire bien tot, sans l'arrivée de dix ou douze soldats qui vinrent de tous cotés les environner.

Leurs forces diminuoient, & leurs ennemis croissoient, car le nombre de ceux qu'ils mettoient à mort, étoit bien tot rempli par ceux qui survenoient : cependant le grand courage de Melinte ne lui permit pas de desesperer, & s'animant d'une juste colere, il en abbatit un à ses pieds d'un revers qu'il lui donna par le milieu du corps, au dessous du bras qu'il avoit levé pour le frapper : de la poursuivant le premier qu'il rencontra il lui fendit le front, & le sang qui lui coula en abondance sur les yeux l'aveugla, & le mit hors de combat. Palamede rappelloit ses forces, pour seconder Melinte, & voyant un soldat qui avoit pris à deux mains son épée pour lui fendre la tête, il le prevint, & d'un seul coup, abbatit ses

mains & son épée, qui allerent inutilement frapper la terre. Cét homme emporté par son cheval, & n'ayant plus de quoi retenir la bride, fut aussi tot renversé, & tombant sur le visage, trouva à dire pour le garantir, les mains secourables qu'il venoit de perdre. Melinte d'un autre coté, voyant deux de leurs ennemis qui le pressoient le plus, se mit au milieu d'eux, & haussant le bras pour frapper à plein celui qui étoit à main gauche, & le voyant en defense, changea de dessein, & laissant aller un grand revers, fendit la tête à celui qui étoit à main droite, ayant envoyé d'un seul coup la peur à l'un & la mort à l'autre. Celui qui s'attendoit d'être atteint, fermoit les yeux, & mettoit son épée au devant de sa tête, & son cheval l'emportant en même temps, il ne vit pas une branche qui le renversa : cependant se relevant, & voyant Melinte qui retournoit à lui, il perça les flancs de son cheval, & l'étendit mort à terre. Palamede voulut le secourir, mais en même temps un soldat voyant ce qui étoit arrivé à Melinte, tua aussi son cheval, ayant cru que c'étoit le seul moyen pour en venir à bout : tout ce qu'il purent faire, fut de n'être pas accablés sous la chute, & de se dégager pour combatre à pied : mais quel-

quelque vaillance qui fût en eux, les autres leur eussent bien tôt passé les chevaux sur le ventre, sans qu'il en survint deux qui crierent qu'on ne les tuât pas, & qu'il falloit les mener prisonniers à Rome. Ce commandement arrêta la furie de tous ces hommes qui étoient animez à se vanger, & fit résoudre Melinte & Palamede à se rendre.

Cependant Arcas alla porter à Aristide les tristes nouvelles du mal-heur de son fils & de Melinte, Aristide se mit aux plaintes & aux pleurs : mais Ariane tomba de douleur entre les bras de sa chere Epicharis, & lors que cette troupe desolée eût fait mille regrets, d'être reduite à se cacher au lieu de les secourir, enfin quelques uns furent disposez pour faire sentinelle. Aristide lassé de travail, abbatu d'ennui, & qui n'avoit point reposé la nuit precedente, s'endormit : mais Ariane qui avoit un peu sommeillé le matin dans ce bois, & qui avoit bien d'autres soins, se retirant vers le lieu que Melinte lui avoit accommodé lui-même avec des branches, se coucha sur les genoux d'Epicharis, & fondant en larmes ne pouvoit recevoir aucune consolation.

Cette fille la voulut accuser de trop de foiblesse, & la pria de se donner du

repos, mais elle lui dit : Ceſſe, ma chere fille, de me vouloir conſoler : ſi on ſçavoit les pertes que je fais, tu plaindrois autant que moi ma fortune. Il n'y a rien, dit Epicharis, de deſeſperé. Arcas vous a dit que l'on n'en vouloit point à leur vie, & qu'on les vouloit prendre ſeulement priſonniers. Et crois-tu, dit Ariane, que l'on n'aura pas voulu vanger la mort de ceux qu'il ont tué en ſe défendant ? & alors un torrent de larmes lui empêcha la parole. Je ſçais bien, dit Epicharis, que vous n'aimez rien tant au monde que ce frere. Tu le ſçais, interrompit elle, mais tu ignores combien l'autre perſonne que je perds avec lui, m'eſt chere ; & cete double perte fait que je ne puis avoir aſſez de larmes pour te repreſenter ma douleur.

Epicharis un peu étonnée la laiſſa quelque temps pleurer, puis elle reprit ainſi? Madame dans votre affliction j'ai quelque ſorte de joie, d'apprendre la verité d'une choſe que j'ai toute ma vie ſouhaitée avec paſſion : car j'ai toujours penſé que rien que vous n'étoit digne de Melinte, & que Melinte ſeul étoit digne de vous. Les Dieux ſans doute favoriſeront une amitié ſi diſcrete & ſi vertueuſe, & ne permettront pas que vous ſoyez long-temps ſeparez. Helas ! Epi-

charis, dit Ariane, que je prevois de mal-heurs si une fois je retourne sans lui en Sicile : cependant il me l'ordonne; ayant mieux aimé mourir que de me voir entre les mains de ces infames raviſſeurs. Car assure toi, Epicharis, que jamais affection ne fut si parfaite, ny si respectueuse, que celle qu'il m'a portée. Il a toujours tant apprehendé me déplaire, sçachant que j'ay en horreur toutes ces cajolleries d'amour ; que si les Dieux n'euſſent fait naître en moi une affection pareille à la sienne, qui lui a donné courage de m'en témoigner quelque choſe, à peine en aurois-je encore connoiſſance: & je ne sçai pas même s'il m'avoüeroit de t'en avoir tant découvert. Madame, répondit Epicharis, vous sçavez quelle fidelité je vous ay voüée : ce seroit faire tort à la paſſion que j'ay pour vous, de me taire vos secrets, connoiſſant combien je déſire vous servir, & soulager vos peines : Je croy qu'il ne seroit point marri que je l'euſſe appris, s'il sçavoit le deſir que j'ay de vous voir tous deux bien heureux. Chere Epicharis, reprit Ariane, connoiſſant nos humeurs, crois-tu pas que jamais deux perſonnes ne joüirent d'une felicité pareille, si cela pouvoit arriver? Mais tu sçais à qui je suis deſtinée par mon pere, & ce dernier mal-

heur est tel, qu'à peine puis-je esperer de revoir jamais en vie, ny lui, ni mon cher frere. Ariane renouvellant toujours ses pleurs : & Epicharis connoissant que sa douleur diminuoit, lors qu'elle parloit de l'affection de Melinte, lui dit ; Madame les Dieux vous conserveront cét aimable Melinte, & puis qu'il vous l'ont donné, ils ne souffriront point aucunes dispositions de la terre contraires à leur volonté. Vivez plus en repos, & vous assurez en leur bonté ; cependant puis que vous ne pouvez dormir, je tiendrois à très-grande faveur si vous vouliez prendre la peine de me dire comment vous reconnûtes la naissance de cette affection. Je veux bien, dit Ariane, employer à un si cher entretien ce qui nous reste de jour avant qu'il faille partir : & ayant pris garde si personne ne les pouvoit écouter, après avoir essuyé ses yeux, elle parla ainsi.

HISTOIRE

De Melinte & d'Ariane.

Je veux croire ce que j'ay quelquefois oüi dire aux plus ſçavans, que les Dieux ont établi certains Genies qui conduiſent l'ordre de toutes choſes, leſquels étant juſtes & bons, ne permettent pas que l'artifice & l'oppreſſion triomphent longtemps de l'innocence; & tirent au jour les ſecrets les plus cachés, pour donner enfin à la Nobleſſe & à la vertu les honneurs & les recompenſes qu'elles méritent: Je crois encore qu'ils en ont donné d'autres à chacun de nous, qui nous inſpirent de ſecretes connoiſſances des qualités que nous devons acquerir, & nous font conçevoir des déſirs dont nous ne ſçavons point la cauſe, pour nous conduire à la poſſeſſion de ce qui nous eſt le plus honnête & le plus utile.

Tu trouveras ces remarques bien véritables en ce que je te dirai de la fortune étrange de Melinte, des perfections qu'il a eu ſoin d'acquerir, & de l'eſtime que nous faiſions l'un de l'autre avant même

que nous nous fussions vûs : Car tu dois sçavoir que je ne le connoissois point avant qu'il partît de Syracuse pour aller à Athenes apprendre toutes les sciences, & les exercices propres à une personne de sa condition, en quoi il reüssissoit de telle sorte que ceux qui revenoient de Grece ne parloient que de ses perfections, & de la facilité qu'il avoit à reüssir en tout ce qu'il vouloit entreprendre. Un jour mon frere m'apprit par ses lettres l'amitié dont ils s'étoient liés, avec tant d'avantageuses paroles pour Melinte, & de ressentimens de joye pour lui, que je jugeai bien que Melinte étoit quelque chose par dessus le commun, puisque mon frere n'étant pas des moins estimés, croyoit avoir acquis un si grand bonheur avec son affection. Je lui témoignai par ma réponse la part que je prenois en son contentement ; & outre cela l'utilité que j'en reçevrois, pouvant apprendre de ses nouvelles chez Telephe pere de Melinte, lorsqu'il seroit paresseux d'écrire. Palamede lui montra cette lettre, & il l'approuva pour certaine chose qu'il disoit lui plaire : & depuis dans celles qu'il écrivoit à Telephe, il mêloit toûjours quelque chose de Palamede & de moi : si bien que lors que j'étois en peine de la santé de mon frere, j'envoyois chez Telephe, qui ne

faisoit point difficulté de me faire voir les lettres entieres de Melinte: Mais je l'avoüe que j'y voyois une façon d'écrire si belle, & un si grand respect qu'il portoit à Telephe, mêlé pourtant d'une honnête hardiesse, que j'eus un grand desir de le connoître un jour. D'autre côté j'écrivois à Palamede avec plus de soin; afin que s'il montroit mes lettres à Melinte il pût faire de moi un jugement favorable. Je ne fus pas trompée, & depuis il m'a témoigné qu'après avoir vû ce que j'écrivois, & m'avoir connuë par quelque recit que mon frere lui fit de moi, il eut un extrême desir d'accomplir le temps qui lui étoit prescrit par Telephe, afin de me venir voir en Sicile.

Cependant il se passa des choses qui augmenterent encore l'estime que nous commencions à faire l'un de l'autre, parce qu'il emporta l'honneur de la course des chevaux aux jeux Olympiques; & la gloire de faire mieux des vers, comme mon frere le prix de la harpe: si bien qu'ils rendirent notre ville glorieuse sur toutes celles qui avoient envoyé à ces jeux les plus excellens hommes qu'elles avoient en tous exercices. D'autre côté un prix ayant été proposé dans Syracuse pour la plus belle, & en faveur de laquelle plus d'amans se présenteroient,

& reciteroient des vers : toutes celles qui prétendoient en beauté dans la ville se parerent pour paroître ce jour là sur les Theatres, & disputer cette victoire : pour moi la mépriſant, ou n'esperant pas l'emporter, je m'enfermai dans la maiſon, quelque choſe que l'on me put dire pour m'y faire trouver : cependant quelques-uns qui recitoient, ayant plaint l'abſence de leurs Maîtreſſes, & m'ayant nommée, les Juges ſans me voir m'adjugerent la couronne de fleurs, qui étoit le prix, & me l'apporterent au logis, lorſque j'étois bien éloignée de cette attente. Melinte ayant appris par la lettre que mon pere en écrivit à Palamede, la gloire que j'avois euë après le mépris que j'en avois fait, conçut encore une plus grande eſtime de moi, & n'avoit point d'autre penſée que d'être bien-tôt à Syracuſe. Enfin Palamede nous manda qu'il ſe préparoit à revenir avec Melinte : mais je te puis dire que je me preparai avec beaucoup plus de ſoin pour les recevoir.

Cependant la rencontre qu'ils firent de Corbulon qui alloit contre les Parthes, recula grandement ce retour ; mais elle avança auſſi, & rendit glorieuſe la réputation de Melinte, qui l'ayant ſuivi en Aſie avec mon frere, fit des exploits

ſi memorables dans cette expedition, qu'on ne parloit que de la valeur de Melinte : ce qui augmentoit merveilleuſement l'eſtime que je faiſois de lui ; & me faiſoit juger qu'il y avoit quelque ſympatie entre ſon courage & le mien.

Lorſque les occaſions ceſſerent de donner d'autres preuves de leur vaillance, ils partirent d'Aſie, & abordant en Sicile, firent donner avis de leur retour, pour étre reçus comme vainqueurs des jeux Olympiques, ſelon le deſſein qu'en avoient les Syracuſains : mais ils avoient depuis ajoûté beaucoup d'autres victoires avec bien plus de danger & de gloire, ce qui devoit rendre la reception encore plus celebre.

Cette nouvelle fut reçuë de tous avec grande joye, & de moi avec ſurpriſe, conſiderant que je verrois Melinte, de qui je faiſois un ſi grand état à cauſe de ſa renommée. On abbatit un pan de muraille, ſelon la coutume que l'on a de reçevoir en tous les pays ceux qui ont gagné l'honneur des jeux Olympiques : & je diſois que depuis les ſieges où ils s'étoient trouvés, ils s'étoient accoûtumés de n'entrer que par des brêches dans les villes, & non plus par les portes.

Tout fut donc preparé pour les rece-

voir, & ceux de la ville furent d'avis d'aller au devant d'eux pour leur rendre de l'honneur en échange de celui qu'ils avoient acquis à leur païs. Je fus choisie pour leur donner les presens de la ville, à Melinte un cheval blanc, & une épée penduë à une écharpe incarnate en broderie d'argent, & à mon frere une casaque d'un ouvrage tres-riche, avec un carquois garni de fléches dorées, & un arc de même,

Ils avoient été avertis de la reception qu'on leur devoit faire : de sorte que Melinte, & mon frere vêtus encore à la Grecque, parurent sur de beaux chevaux à la tête de ceux de leur suite, & de quelques-uns de leurs amis qui nous avoient devancés. J'étois sur une hacquenée pie, qui avoit une houſſe blanche, j'étois vétuë de blanc auſſi, auec les cheveux épars couronnés d'une guirlande de fleurs, & j'allois à côté de mon oncle Dicearque qui étoit le chef de ceux de la ville : le cheval destiné pour Melinte, étoit conduit près de moy par deux hommes à pied qui le tenoient des deux cotés, avec de grands cordons de couleur de poupre qui servoient de rénes; puis un autre homme suivoit qui tenoit l'épée avec l'écharpe : ceux qui portoient la casaque, l'arc, & le carquois, alloient

en ordre, & après un nombre infini de peuple.

A notre rencontre Melinte déscendit de cheval; Dicearque en fit de même : incontinent deux hommes m'aiderent à déscendre aussi, & Melinte nous ayant salüés, je me preparai à lui parler : mais j'étois si troublée de voir la personne dont j'avois désiré la connoissance, marcher avec tant de grace, & si pleine d'éclat & d'honneur, que j'eus de la peine à me rassurer. Je ne sçai pas s'il fut trompé en ce qu'il s'étoit imaginé de moi : mais il m'a depuis juré que jamais il ne fut si ravi, me voyant dans l'éclat de tout cét appareil & de cette suite. Je les remerciai de la part de tout le peuple, des honneurs qu'ils avoient acquis à leur païs, pour reconnoissance desquels je les priois d'accepter ces presens; & alors on me donna l'un des cordons qui servoient de rênes au cheval, que je presentai à Melinte : mais quand j'eus pris l'épée, & l'écharpe que j'avois charge de lui ceindre, je ne crois pas avoir jamais eu tant de rougeur, ni avoir été saisie en ma vie d'un si grand tremblement : Et je fus bien aise de passer devers mon frere pour me remettre, en lui faisant le present qui lui étoit destiné. Je sçai bien que Melinte m'avoit

parlé pour me rendre graces de l'honneur qu'on lui faisoit : mais je ne songeois pas à ce qu'il disoit tant j'étois confuse, & s'il m'eût fallu repartir je fusse demeurée muete : Il m'a dit depuis, qu'il m'avoit répondu, que son païs lui ayant donné la naissance, pouvoit s'attribuer comme sien tout ce qu'il feroit jamais, & qu'il lui en devoit toute la gloire ; qu'il recevoit cependant ces presens, non pas comme des recompenses, mais comme de nouvelles obligations : pour Palamede, je ne me souviens point de quelle façon il me remercia. Après cela je fus remise à cheval par Melinte, qui aussi tot monta sur celui que je lui avois donné, & m'accompagna toujours en le maniant avec beaucoup de grace.

Je ne cessois d'admirer tout ce qu'il faisoit, & je m'apperçûs bien qu'il n'étoit pas sans trouble de son coté : parce qu'il me regardoit quelque fois d'un œil qui témoignoit de l'étonnement, & une passion naissante, mais si modestement qu'il n'y avoit que moy qui le pût remarquer. Nous arrivames ainsi dans Syracuse, & il me conduisit jusques au logis, où il me quitta avec Palamede & Dicearque, & ses amis avec le reste du peuple le menerent chez Telephe.

Toute la nuit je laissai errer mon

imagination sur tout ce que j'avois reconnu de parfait en Melinte. Ce visage doux & assûré, cette taille libre, la grace en toutes ses actions, & sa façon de parler si pleine de douceur & de vivacité, me firent avoüer que je n'avois jamais rien vû de si aymable : mais lors que je concluois quelque chose à son avantage, & que je me surprenois en cette pensée, l'humeur dédaigneuse que j'ai si naturelle, me remplissoit de honte, & me fortifioit contre tant de merite. Puis voyant que mon pere inclinoit à me marier avec Amyntas fils de Diocles le plus riche de Syracuse, & que Melinte n'avoit pas de si grands biens qu'il y en avoit en notre maison, mon courage ne pouvoit alors consentir que pour son sujet j'eusse de l'inquietude en mon esprit.

Diocles étant devenu riche en peu de temps, à ce que l'on disoit alors, par l'acquisition qu'il avoit faite des biens de quelques bannis, se vouloit appuyer de l'authorité que Dicearque avoit dans la ville : mais mon oncle y repugnoit à cause que Diocles avoit toujours été de faction contraire à la sienne : cependant Aristide y portoit son frere autant qu'il lui étoit possible, ne voyant rien de plus avantageux pour moy dans Syracuse.

Ce fut en ce temps-là que tu me fus

donnée par Dicearque, qui t'ayant achetée toute jeune sur la côte de la mer, t'avoit toûjours nourrie en esperance que sa femme Acidalie avoit des enfans, ausquels tu pourrois servir de compagnie & d'entretien : mais Acidalie étant morte, il se resolut de te donner à moi, voyant que j'avois inclination à t'aimer. Je me souviendrai toûjours, interrompit Epicharis, de cét heureux échange de ma condition : car je puis dire que je n'ai commencé à vivre que depuis que je suis à votre service, lequel je prefererois à la plus relevée condition qui soit sur la terre : car je n'eus jamais que du tourment auprès de Dicearque & de sa femme, quoi qu'ils m'élevassent avec beaucoup de soin & d'honneur : mais depuis que je suis avec vous, ma vie s'est renduë la plus heureuse que je puisse souhaitter. Je sçai bien, reprit Ariane quel contentement tu reçois étant assurée de mon amitié : mais laisse moi continuer, & tu verras si je m'assure en la tienne ; puis elle reprit.

Melinte de peur de paroître impatient, fut quatre ou cinq jours sans me voir, sinon une fois au Temple ; mais Palamede l'étant allé visiter comme il faisoit souvent, Melinte le pria de le conduire chez nous, & me le presenter. Il faisoit dés-

lors une estime de moi assez grande, & je ne croyois pas qu'il y eût au monde un esprit plus relevé que le sien : De sorte que nous nous craignions tous deux à cèt abord, & pour la bonne opinion que chacun de nous avoit de soi, nous désirions aussi tous deux nous faire craindre. Ayant sçu qu'il entroit chez nous, je rappellai tout ce que j'avois d'assurance ; & Palamede l'amenant pour me saluer, me dit : ma sœur, voici un homme qui mérite que vous le receviez aussi bien en particulier que vous avez fait en public, & lequel vous aimerez si vous m'aimez, car nous ne sommes qu'une même chose. Je lui répondis : mon frere, je ne manquerai jamais d'honorer ce que vous aimez, & si je n'estimois les qualités de Melinte, j'aurois peur d'être seule de mon parti. Madame, dit alors Melinte, quand vous seriez seule à faire peu d'estime de moi, votre parti seroit au moins le plus juste, s'il n'étoit le plus grand. Melinte, interrompit mon frere, ne perdons point le temps à dire ce que vous valez ; ma sœur le sçait par le recit que je lui ai fait de vous, & par votre reputation. Il faut qu'elle confesse qu'il n'y a point d'homme sur la terre plus accompli que vous ; mais confessez aussi que j'ai une sœur bien aimable. Mon frere, lui

dis-je, ne parlez point de moi, nous pouvons avoir de meilleurs entretiens : puis comment voulez-vous que Melinte faſſe jugement de ce qu'il ne connoît pas encore ? Sur cela je le conviai de s'aſſeoir, & Melinte reprit : Madame, j'avois déja connu la beauté de votre eſprit par les lettres que reçevoit de vous Palamede, & puiſque celle du viſage ſe connoît auſſi-tôt qu'elle eſt vûë, permettez que je puiſſe juger de vous à cette heure, & que je vous diſe que la renommée qui a de coûtume d'accroître le merite de tout ce qu'elle veut loüer, a été contrainte de diminuer le vôtre, étant impoſſible de le publier auſſi grand qu'il eſt. Je lui répondis : Je vous prie de laiſſer là ces loüanges que la civilité vous oblige plûtôt de me donner, que la verité : je ne croyois pas que vous puſſiez vous reſoudre à flatter perſonne, ſelon l'opinion que j'avois conçuë de votre vertu. Les loüanges, reprit-il, ne ſont flatteries qu'alors qu'on les employe à des ſujets qui en ſont indignes : mais la vertu même ne les refuſe pas pour ſa récompenſe. Il eſt vrai, lui dis-je, mais ceux qui connoiſſent leurs deffauts comme moi, doivent reçevoir les loüanges comme des reproches de n'avoir pas ces qualités qu'on leur attribuë, & il n'y a point de perſon-

nes qui les aiment que celles qui croyent les mériter, ce qui est une vanité insupportable. Il connut bien que je ne souffrois pas les loüanges, & qu'il falloit agir avec moi autrement qu'avec beaucoup d'autres : ce que je remarquai à l'étonnement qu'il fit paroître ; & parceque changeant de ton de voix, il me dit ; Pardonnez moi, Madame, s'il faut que je vous loüe encore ; quand je vous dirai qu'il est vrai que c'est une marque de grande vertu, de ne pouvoir souffrir d'être loüé : & ceux qui ont une ame bien née en rougissent ordinairement, ce qui témoigne quelque sorte de colere, & que l'on se sent offensé. Aussi je n'eusse jamais entrepris de juger de vous, si Palamede ne m'eût obligé de confesser que vous étiez bien aimable. Mon frere alors mêla ses railleries à ce discours, & dit qu'après nous avoir long temps écoutés, il trouvoit que mon humeur étoit bien contraire à celle de toutes les femmes qu'il avoit pratiquées ; & que la créance de Melinte étoit bien differente aussi de la sienne ; car il ne croyoit pas faire un plus grand plaisir aux femmes que de leur dire qu'elles sont parfaitement belles : qu'il n'étoit jamais parvenu à leurs bonnes graces que par cette entrée, & qu'après leur avoir voulu persuader qu'elles

n'avoient aucun défaut, il se le persuadoit enfin lui-même, & les trouvoit plus aimables. Il est vrai, répondit Melinte, que souvent on reüssit ainsi, parce qu'ordinairement il y a du deffaut; & de cette façon ce n'est pas vaincre, mais se laisser vaincre de part & d'autre: & c'est plûtôt s'engager par foiblesse l'un à l'autre, que d'engager par dexterité ce que l'on aime. Il n'importe, dit mon frere, pourvû que l'on soit content. Avoüès, reprit Melinte, que vous n'avez jamais obtenu de faveur par ces moyens, que vous n'ayez trouvé quelque deffaut remarquable en celle que vous recherchiez, par lequel elle s'est laissé prendre. Il est vrai, repliqua mon frere, mais jamais on ne vaincroit si l'on ne trouvoit le deffaut: & je les aime bien mieux de cette sorte, que celles que la severité rend inaccessibles. Elles vous sont plus propres, dit Melinte, pour ces faveurs que vous desirez; mais confessez qu'en votre ame vous estimez plus les autres. Il n'y a point de doute, répondit mon frere, mais je les laisse, parce qu'elles ne m'estiment pas assez. Je les écoutois ainsi parler, & j'étois bien aise de ce que Melinte approuvoit la modestie, & exprimoit avec tant de grace & de sentimens vertueux les mêmes pensées que j'avois. Le reste de la journée se passa

en quelques discours semblables, par lesquels je reconnus que l'esprit de Melinte avoit une grande sympatie avec le mien, & il jugea aussi de quelle sorte il avoit à se conduire avec moy, & qu'il ne falloit pas esperer de me gagner par des flatteries.

Depuis cette vûë, il changea bien de propos: parce qu'au lieu de me parler ou de ma beauté, ou de son amour, il paroissoit fort éloigné de toute passion, & tous nos entretiens étoient de celles des autres, ausquelles nous remarquions mille deffauts, & mille foiblesses d'esprit: & insensiblement nous nous enseignions l'un l'autre, comment il falloit estre selon notre desir, pour aimer parfaitement, & se rendre aimable. Enfin il sembloit en parlant des autres, que nous nous disions: puis que vous avez ces pensées, je vous aime bien ainsi. jamais il ne m'osa dire qu'il m'aimoit, mais ses actions me le disoient assez: & lors qu'il croyoit n'être vû que de moi, ses soins m'étoient trop intelligibles. Voyez comme nos humeurs sont étranges: mille devoirs qu'il me rendoit m'étoient fort agreables: cependant je me fusse offensée du moindre témoignage d'affection qu'il m'eût donné par sa bouche, & je lui eusse deffendu de me voir. De sorte qu'il étoit contraint de se décou-

vrir par d'autres moyens que je trouvois assez agreables, comme par beaucoup de vers qu'il me donnoit, dont je te dirois une partie, si mon affliction me permettoit de songer à ces gentillesses. Mais il faut au moins que je te dise la rencontre que je fis d'un Amant bien different en toutes sortes de qualitez; c'est de l'orgueilleux Garamante, de qui tu as oüi faire assez de plaisans contes, mais tu n'as point sçû ce qui se passa entre nous, parce que l'affaire fut tenuë secrete. Il étoit originaire d'Afrique, & parce que nous ne sçavions point son extraction, il tâchoit à en faire beaucoup accroire touchant sa naissance; & sur ce fondement il ne croyoit pas qu'il y eût personne en toute la Sicile qui lui osât disputer le rang: mêmes il deffendoit l'excellence de son humeur arrogante avec de certaines raisons, par lesquelles il vouloit prouver que l'on ne pouvoit avoir bon courage, a moins que l'on n'eut autant d'orgueil que lui. J'étois importunée de ses visites; cependant connoissant son humeur superbe & ridicule. il servoit quelquefois à me faire rire, & souvent je me plaisois à me mocquer de lui, feignant de croire ses vanitez. Lui au contraire pensoit que je fisse une fort grande estime de lui, & que je crusse que le plus grand honneur qui me pourroit arriver, seroit de me voir

aimée d'un homme de telle importance.

Vn jour que j'étois seule il me vint voir, & ne voulant pas perdre cette commodité de me parler, il me dit froidement qu'il avoit une nouvelle à me faire sçavoir qui ne me seroit pas desagreable. je le priai de me la dire: C'est, poursuivit-il, que j'ai rompu entierement avec Aspasie (qui étoit l'une des plus belles personnes de Syracuse.) Et en quoi, lui dis-je, cette affaire me peut-elle toucher? Parce, répondit-il, qu'il n'y avoit que la liaison que j'avois avec elle qui m'empéchât de me donner à vous. Voila cette nouvelle qui me devoit être si agreable. Est il possible, interrompit Epicharis que cét homme fût si impertinent? Ne t'étonne pas de cela, reprit Ariane, écoute seulement le reste, puis elle poursuivit; je voulus l'entretenir en cette humeur vaine comme j'avois accoûtumé, & lui dis? A la verité vous ne me pourriez pas apprendre une plus agreable nouvelle, si elle étoit croyable, mais je n'ose esperer que vous me vouliez faire tant d'honneur m'en reconnoissant indigne. Non, continua-t'il, je veux que vous le croïez, quoi que votre modestie en fasse difficulté; & j'espere que notre intelligence sera tres parfaite: car comme je m'éloigne autant que je puis de l'humeur de ces lâches, qui perdent les avantages de notre

sexe, se soûmettant aux Dames par mille flateries; aussi je ne vois point en vous l'arrogance de ces dédaigneuses, qui ne reconnoissent point les deffauts du votre; & ainsi je trouve que nos esprits sont également désabusés des erreurs ordinaires, & demeurent dans les vrais sentimens de ce que chacun de nous deux doit penser de soi même Je souriois en le regardant & j'admirois à quel point ce pauvre esprit se perdoit dans ses vaines rêveries. Lui au contraire croyoit que je riois d'excès de joye, de ce qu'il vouloit prendre la peine de m'aimer, & avoit cette folle opinion, que plus il me rabaisseroit, plus j'estimerois lui estre redevable. Enfin voulant voir à quel point sa presomption pourroit atteindre, je lui dis, que puis qu'il me vouloit rendre si heureuse, je le priois de m'ordonner comment il lui plaisoit que je vécusse avec lui, afin de ne manquer jamais au respect que je devois à la grandeur de son merite. Ma mignonne (dit-il, en me prenant la main, & croyant m'obliger fort par cette douce parole) aimez moi seulement, & considerez ce que je puis valoir, alors vous me rendrez toûjours assez d'honneur; pour mon amitié vous vous en pouvés assurer tandis que vous vivrez ainsi; je ne veux point vous tromper par mille sermens, comme font

les autres, & par des soûmissions qui seroient indignes de moi : vous voyez que je ne suis point déguisé, & ce que je dis, il faut de necessité que je le pense. En cela il avoit bien raison. Il y en a beaucoup, disoit-il, qui estiment orgueil, ce qui est en effet bon courage, & saine connoissance de soi-même : c'est signe que l'on sent en soi du deffaut, lors que l'on s'abaisse, & que l'on fait le complaisant : & parmi les hommes ce que l'on appelle courtoisie & honnêteté, je l'appelle lâcheté & bassesse : c'est témoigner que l'on ne peut subsister par soi même de rechercher ainsi la bienveillance & l'appui des autres. Il semble que vous leur vouliez être obligé de ce qu'ils vous laissent en paix, & que vous soûmettant à leur merci, vous ne teniez la vie que de leur grace. Je faisois semblant d'approuver tout ce qu'il disoit, & d'admirer les bons sentimens qu'il avoit de toutes choses. Pour moi, poursuivit-il, je fais état de mépriser tout le monde, comme si je deffiois un chacun de me nuire, & que je fusse assuré contre tant de personnes de ma seule force : Il semble que je m'oppose tout seul à tout le monde ensemble, & trouvant ceux qui m'approchent dans le respect & dans le silence, je me plais en moi même de me voir ainsi triompher de tous, & que ma seule mine

me rende si redoutable. Il me fit encore mille discours de cette sorte, mais l'état où je suis qui ne peut souffrir les railleries, ne me permet pas de les redire, ni même de m'en souvenir. Je te confesse, Epicharis, que j'avois bien du plaisir en moi-même d'une si étrange folie, mais il me falloit un tiers avec lequel je pûsse rire, & me mocquer de lui, & ce m'étoit un déplaisir extréme d'être seule à ce bel entretien; seulement je le regardois fixement, ne voulant employer aucune repartie, ni pour le desabuser, ni pour consentir davantage à ses discours. Je commençois à me lasser de lui, & je l'eusse en fin chassé honteusement, mais pour mon repos Melinte & mon frere arriverent: alors je ne pus me contenir, & aussi tôt qu'ils furent assis, je conçus á là verité une entreprise plus hardie que mon esprit ne semble en être capable. Je voulus leur faire part de l'entretien de Garamante, sans le nommer, en sa presence même, pour mon soulagement, & pour sa confusion: & je leur dis; j'étois en grande impatience de vous voir, pour vous dire un grand bon-heur qui m'est arrivé. Melinte me demanda quel il étoit. C'est, lui dis-je, que j'ay acquis un serviteur de qui je m'estime infiniment glorieuse. Il me témoigna qu'il s'en rejoüissoit pour

l'amour

l'amour de moi, & me demanda s'il n'y avoit point moyen de sçavoir son nom. C'est, lui dis-je, ce que je ne vous apprendrai pas : mais je veux bien vous dire de quelle sorte il m'a fait les offres de son service. Alors je commençai à leur reciter les discours de Garamante le plus fidelement que je pus, repetant toutes ses sottises & ses impertinences : surquoi il rougissoit, il pâlissoit, & je mourois de rire de voir qu'il ne sçavoit en quelle posture se tenir. Melinte & mon frere ne pouvoient croire un si grand égarement d'esprit, & à chaque mot me demandoient si cela étoit possible. Je voulus leur dire tout au long les beaux raisonnemens de Garamante, n'en voulant rien reserver, tant je me sentois soulagée en les disant, & chaque extravagance ne manquoit pas d'être qualifiée des titres qu'elle meritoit, & c'étoient autant de coups sensibles à cet honnête homme qui étoit present, & qui se laissoit picquer ainsi sans crier. Enfin Melinte me demanda si je n'avois point inventé une chose si plaisante. Je lui dis pour combler l'autre de desespoir, & pour leur faire connoître de qui j'avois parlé. Garamante me sera témoin si je dis aucune chose qui ne soit veritable. Alors ils jugerent bien que c'étoit de lui-même de qui j'avois recité

l'entretien, parce qu'en le regardant ils virent de quelle sorte il étoit interdit ; & de plus, ils connoissoient son humeur. Garamante se voyant découvert, & reduit à parler, ne sçavoit quel parti prendre, ou s'il devoit s'offenser de ce que l'on se mocquoit de luy, ou s'il devoit défendre celui qui avoit ainsi declaré son affection : sa lâcheté ne lui permettant pas le premier, il se resolut au second, parce qu'il pouvoit parler en tierce personne, & dit qu'il ne trouvoit point tant à redire qu'eux au procedé de cet homme, & que si chacun se gouvernoit ainsi, les Dames seroient contraintes de bannir cette grande severité qu'elles observent, & de confesser que les hommes les obligent en les aimant. Melinte prit alors la parole, se trouvant offensé en ma personne, & pour soûtenir ma cause lui demanda, sur quel fondement il appuyoit cette vanité : Sur ce, dit-il, que pour un avantage qu'ont les femmes par dessus nous, qui est la beauté, les hommes en ont mille sur elles, qui sont bien de plus grande consequence ; comme la grandeur de courage, la prudence, la force & l'adresse du corps, avec une infinité d'autres. Melinte lui répondit ; Quand même nous aurions ces avantages, je les trouve bien foibles, puisqu'il faut que nous les

soumettions tous au pouvoir de leur beauté : mais nous sommes bien éloignés de les avoir, car une Dame témoigne plus de courage en la conservation de son honneur, & plus de prudence en sa conduite, que nous ne pouvons faire en aucune action : elles ont de bien plus rudes épreuves à souffrir que nous, & plus de conséquences à prevoir. Il faut qu'elles soient incessamment en garde, sans que dans une si grande attention il paroisse aucune contrainte, & soit que cela se fasse avec peine ou avec facilité, elles sont louables, ou d'un grand soin, ou d'une grande dexterité d'esprit. Au contraire nous laissons aller mille paroles, & faisons mille actions, qui seroient autant de crimes aux Dames, ce qui témoigne en elles une nature bien plus parfaite que la nôtre, & une plus grande pureté de vertu, en qui la moindre faute feroit une grande tache. Il ne nous reste que la force du corps qui est un avantage bien petit pour s'en prévaloir : comme si le Lion devoit être plus estimé que l'homme, parce qu'il est plus fort. L'esprit triomphe toûjours de la force. Les peuples les plus forts ne sont pas les plus renommés : les Grecs & les Romains ont toûjours vaincu les Barbares qui les surpassoient en force de corps. Aussi n'est-

il point d'homme si puissant qu'une Dame ne domine : il ne faut qu'un regard ou une parole, nous voilà abbatus, alors il en faut venir aux prieres & aux soumissions, ce qui est une marque infaillible de leur avantage ; parce que celui qui recherche se trouve sans doute le plus foible. Garamante lui dit ; Vous allegueriez bien d'autres raisons contre celles-là si Ariane n'étoit présente, & il me déplaît de voir que nous sommes si lâches d'employer cette même force d'esprit par laquelle nous les surmontons, pour leur faire croire qu'elles nous surpassent. Au-contraire, reprit Melinte, si Ariane n'étoit présente, je ne me contenterois pas de ces raisons, par lesquelles je la veux satisfaire, & non pas vous : mais son respect m'empêche de vous témoigner à quel point je vous mesestime de contester cette cause si mal à propos en sa présence. La modestie de Melinte ne lui permit pas de le quereller davantage devant moi, de peur de m'offenser ; mais mon frere ne pût souffrir ce fol dans ma chambre, & lui dit : Vous prenez trop d'interêt en cette cause, pour n'être pas ce même impertinent & ce ridicule, qui lui fait tous ces discours ; Je vous conseille de sortir d'ici promptement, si vous ne voulez vous

voir puni devant elle de vos sottises, & de vos effronteries. Il fut ainsi contraint de partir, étant mocqué de tous avec la plus grande honte qu'un homme puisse recevoir : & cet arrogant fut si lâche, qu'il n'osa jamais repartir un mot, seulement il rongeoit quelques paroles entre ses dents, que nous ne pouvions entendre.

Nous ne fimes que rire de lui le reste de la journée, mais le soir il faillit à en arriver un grand mal-heur ; parce que Melinte se retirant de chez nous fort tard avec mon frere, pour aller coucher ensemble, comme ils faisoient souvent, ils furent attaquez par douze ou quinze hommes, contre lesquels ils se deffendirent si vaillamment étant tous deux à cheval, qu'apres en avoir tué quatre, ils mirent le reste en fuite. Les morts furent le lendemain reconnus pour estre soldats de Toxaris, qui étoit Prevost de Syracuse, & l'ami intime de Garamante. Ce Toxaris avoit fait l'amoureux d'Ericine sœur de Melinte, mais il avoit été banni du logis de Telephe par Melinte même, qui ne le pouvoit souffrir à cause des voleries qu'il exerçoit lui-même, au lieu d'empécher les autres d'en commettre. cependant on ne pût accuser, ni Toxaris, ni Garamante de

cette entrepriſe contre la vie de mon frere & de Melinte, parce qu'il n'étoit pas reſté aſſez de vie à ceux qui étoient demeurez ſur la place pour en tirer la verité.

Deux jours après, Melinte & mon frere recûrent un deffi de la part de ces deux amis, qui pour ſe vanger de l'affront qu'ils avoient recû, voulurent joindre leurs querelles enſemble; & ils ſçûrent qu'ils les attendoient ſeuls hors la ville en un lieu où un jeune garçon qui leur preſentoit le cartel, les devoit conduire. Melinte ſe deffioit de quelque trahiſon, ne pouvant croire que de ſi lâches perſonnes ſe portaſſent à ſe battre contr'eux franchement & ſans avantage: cependant pour ne ſembler pas reculer, ils ſe reſolurent d'y aller avec deſſein de ſe bien garder de ſupercherie. Ce garçon les mena hors la ville, vers de certains lieux cavez d'où l'on tiroit de la pierre, & leur montra ſur une butte Toxaris & Garamante ſeuls, & en un endroit où il n'y avoit point de ſujet de craindre qu'il y eût des gens cachez, parce que c'étoit un lieu plein, où l'on remarquoit aiſément tout ce qui étoit bien loin autour. Le jeune homme leur dit, que puis qu'ils les voyoient, il n'avoit plus que faire avec eux, & ſe retira. Melinte

s'avançant à cheval comme il étoit, pour aller droit à eux, vit que le chemin ordinaire étoit traversé d'arbres & de pierres, & qu'il n'y avoit qu'un sentier par où l'on pouvoit passer : qui étoit assez près d'une carriere : Il s'étonnoit de cela, mais Palamede sans songer davantage, poussa son cheval vers le sentier, & Melinte fut bien surpris le voyant fondre tout à coup, comme si la terre l'eût englouti, & rien ne parut plus à ses yeux qu'une grande ouverture par laquelle Palamede étoit tombé avec son cheval. Incontinent Melinte courut à la décente de la carriere, parce que l'on y pouvoit aller librement étant à cheval; & voyant quatre soldats qui alloient égorger mon frere, il courut à eux l'épée à la main, & par ses cris les fit tourner devers lui, pendant que mon frere revenoit de l'étourdissement de sa chûte, de laquelle par bon-heur il n'étoit pas beaucoup blessé, & se dégageoit de son cheval qui en étoit mort. Déja Melinte en avoit abbatu deux à ses pieds, & plein de fureur de voir une si grande trahison alloit aux deux autres, quand Toxaris & Garamante arriverent, qui lui firent tourner visage devers eux, & en même temps mon frere se trouva en état d'attaquer les deux soldats qui restoient. je ne sçaurois vous rapporter les particulari-

tez de ce combat, parce qu'ils sont tous deux trop modestes pour avoir recité ces preuves de leur valeur : seulement je vous puis dire que mon frere s'étant deffait de ces soldats, & Melinte ayant percé les deux traîtres de plusieurs coups, ils les contraignirent de prendre la fuite. Melinte ne voulut point les poursuivre de peur de laisser mon frere qui étoit à pied ; mais voyant un de ces quatre soldats qui respiroit encore, il lui fit confesser, que toute la nuit ils avoient accommodé ce trou avec des clayes qui n'étoient soutenuës que par de petits bâtons, & qu'ils les avoient couvertes avec de la terre, en sorte que l'on ne pouvoit reconnoître ce piege: qu'ensuite ils avoient rompu le chemin ordinaire pour les obliger à passer par cet endroit. Melinte remerciant les Dieux de les avoir delivrés de cette embûche ; prit mon frere en croupe, & laissant expirer ce mal-heureux, ils s'en retournerent à la ville. Mon frere fut quelque temps à se guerir d'une blessure qu'il avoit euë de sa chûte, & depuis nous n'avons point oüi parler de Garamante ni de Toxaris, seulement quelqu'un nous dit qu'ils étoient en une maison aux champs, où ils avoient failli à mourir de leurs playes. Palamede me fit le recit de tout ce qui s'étoit passé: mais il me têmoigna que Melinte ne desi-

voit pas que cela fût connu, de peur que l'on n'en voulût sçavoir la cause, & je suis assurée que sa plus grande crainte étoit, que je ne fusse comprise dans ce discours, sçachant combien je craignois d'être meslée dans les nouvelles de la ville.

Quelque temps après il arriva que Diocles réveillant sa recherche pour son fils; un jour Palamede me vint dire en presence de Melinte, qu'il croyoit que Dicearque mon oncle consentiroit enfin au mariage d'Amyntas & de moi. Cette nouvelle me fit rougir, & rendit Melinte quelque temps muet. cependant ne voulant pas que mon frere reconnût son étonnement, il me dit, qu'il estimoit Amyntas bien-heureux: puis me demanda si je le connoissois fort; je lui répondis que je n'avois point voulu m'enquerir de lui: étant resoluë de prendre les yeux fermés le mari que l'on me donneroit. Palamede qui vouloit rire, me dit; Vous le pourriez bien prendre la nuit les yeux fermez; mais je vous puis dire que de jour il ne vous fera point de peur. Melinte qui ne le vouloit pas contredire, me dit, que sans doute il étoit fort honneste homme: cependant ce discours étant achevé, il sortit, à ce que je reconnus, fort troublé: & depuis il fut quelque temps sans me voir J'en témoignai de l'étonnement à mon frere, & il

me dit qu'il ne l'avoit point vû aussi depuis moi : mais qu'il avoit oüi dire que Telephe & Diocles, qui avoient été amis, s'étoient querellez, & que peut-être Telephe auroit deffendu à Melinte de venir chez nous, à cause de la recherche que Diocles faisoit de moi pour son fils: cependant pour en sçavoir plus de verité il l'alla voir. Sur le soir mon frere me vint dire que Melinte étoit arrêté au logis par une fiévre, & n'avoit été retenu par autre chose. Je jugeai aussi-tôt que son mal ne venoit que de la resolution que je lui avois témoignée pour ce mariage, parce qu'autrement il eût envoyé avertir mon frere de sa maladie. Quelques jours encore se passerent pendant lesquels Palamede me dit qu'il se portoit mieux: & une aprés dinée il vint chez nous, où il ne trouva que mon frere & moi : Palamede ayant quelque assignation pressée nous laissa seuls, & lors entrant en discours avec Melinte, il ne me répondoit que certains mots qui me témoignoient bien qu'il avoit l'esprit interdit. je lui dis que sans doute quelque chose l'inquietoit. Madame, me dit-il, je confesse qu'il y a quelque confusion en mon esprit, que je ne puis démesler qu'en vous disant ce qui la cause : cependant quelque chose me deffend aussi de vous le dire. Je fus un peu surprise, croyant qu'il me voulût decla-

rer ſon amour : car il n'y a point de doute que je l'euſſe banni de ma vûë pour jamais : c'eſt pourquoi je lui dis ; c'eſt à vous à juger ſi vous me le devez dire, ou non ; vous ſçavez mon humeur & votre diſcretion. J'ajoûtai ces derniers mots pour lui ôter la hardieſſe de ſe découvrir : puis il me répondit : Je ſuis contraint, Madame, de vous le dire, & peut être autant que vous m'avez fait d'honneur, autant aurés vous ſujet de me vouloir du mal. j'eus plus de peur qu'auparavant, étant fachée qu'il m'allât obliger à ne le voir plus ; ce qui fit que je lui dis : Melinte, ne mettés donc rien au hazard, & demeurons en l'état que nous ſommes. Il s'apperçut bien de ma crainte ; cependant il continua : je veux vous témoigner, Madame, combien je vous honore, car je vais mettre ma vie en vos mains, & après que vous aurez ſçû ce que j'ai à vous dire, vous pourrés me rendre heureux, ou me perdre quand il vous plaira. Je croyois qu'il avoit entrepris de me mettre ainſi en peine, & j'euſſe voulu qu'il ne fût entré de ce jour là chez nous. Melinte lui repartis je, je vous prie de ne m'en rien dire, de peur d'être cauſe du mal qui vous pourroit arriver par la permiſſion que je vous en aurois donnée Alors pour me remettre, il me dit d'un viſage ferme : Je ſuis aſſuré, Madame, de

ne point faillir en vous le disant ; vous avouërés même que j'y suis obligé, & je veux croire que vous ne me ferez point de mal, encore que je vous en donne le pouvoir : Je me connois trop, & vous aussi pour ne sçavoir pas ce qui vous peut déplaire. Sur cette assurance je lui permis de parler, & il commença ainsi : Madame, je croyois avoir un pere, mais je n'en ay plus ; ou si j'en ay, je ne sçai en quel lieu de la terre il est maintenant. Helas ! lui dis-je, qu'est devenu Telephe ? Madame, continua-t'il il se porte bien ; mais écoutez s'il vous plaît ce que j'ay à vous dire. Il y a quelque temps qu'il eut quelque different avec Diocles dont il ne demeura pas satisfait, & hier étant allé chez lui pour en tirer plus de raison, il revint fort en colere, & m'ayant pris à part, me dit ; Il faut Melinte, que je vous découvre le plus grand secret qui m'importe, & à vous aussi : Jamais je ne quitterai l'affection que j'ay pour vous depuis que vous estes au monde ; mais il est temps que je quitte le nom de votre pere, pour vous découvrir votre naissance. Ces paroles, dit-il, m'étonnerent fort, mais pour me rassurer, il reprit. Courage, Melinte, je ne vous apporte point de mauvaises nouvelles : écoutez seulement avec patience mon discours, puis il continua.

Sçachez que sur la fin du regne de l'Empereur Claude, tout le monde étant paisible, les Syracusains joüissoient d'une pleine liberté : cependant Hermocrate & Dicearque avoient le plus d'autorité dans la ville, étant tous deux égaux en puissance, & en ancienneté de Noblesse : Hermocrate étoit décendu de Pyrrhe Roy des Epirotes, qui tiroit son origine d'Achille: car on dit que ce Prince après plusieurs victoires, ayant même conquis la Sicile, devint amoureux dans Syracuse de coronis fille unique de Parmenides, yssû du sang des anciens Rois de Sicile; qui ayant sçû qu'Antigone étoit morte, permit que Pyrrhe, qui en étoit veuf, épousat sa fille en secret, jusques à ce qu'il fût de retour de l'Italie, ne voulant point faire paroître qu'elle étoit sa femme, pour ne la pas laisser à la merci de quantité d'ennemis qu'il laissoit en Sicile. Mais pendant qu'il gagnoit des batailles contre les Romains, il perdit la Sicile, où il ne pût depuis retourner; & ayant été contraint après quelques pertes de se retirer de l'Italie, il entreprit d'autres conquêtes où il fut tué.

Coronis eut un fils de Pyrrhe, mais Parmenides n'osa faire sçavoir ce qu'il étoit, parce que les Syracusains s'étoient rebellés contre Pyrrhe, & avoient élû un Roy. Il n'eut autre soin le reste de ses jours avec

Coronis, que d'élever ce fils en le faisant souvenir de sa naissance Royale ; & ce Prince étant avancé en âge, se contenta de vivre en particulier, à cause de la puissance des Romains, desquels son pere avoit été si dangereux ennemy : même il ne voulut point rechercher ses freres, craignant qu'ils doutassent de sa naissance : cependant il fit dans la guerre des actions fort genereuses ; & ses décendans, desquels étoit Hermocrate, ont tous été pleins d'une grandeur de courage digne de ce sang divin.

Dicearque d'un autre coté étoit de la race ancienne de ce grand Timoleon de Corinthe, qui avoit voulu autrefois établir sa demeure à Syracuse, avec sa femme & ses enfans, qu'il fit venir de Corinthe, après qu'il eut chassé tous les Tyrans de la Sicile, & défait la puissance des Carthaginois en plusieurs batailles.

Dicearque donc & Hermocrate, en toutes les resolutions des affaires publiques, étoient toûjours de contraire avis, & avoient leurs ligues separées. Dicearque étoit d'un naturel turbulent (pardonnés, dit-il, Madame, si j'use des même termes que Telephe) & n'épargnoit aucun artifice pour se maintenir, & surpasser Hermocrate en credit. Hermocrate étoit plus moderé, & se fioit plus en sa probité

reconnuë, & en la gloire qu'il avoit rapportée de ſes actions a la guerre ſous Germanicus, n'affectant autre avantage dans la ville, que celui que ſes predeceſſeurs lui avoient acquis. Mais Dicearque, jaloux de la reputation qu'il avoit, & ne pouvant ſouffrir d'égal, ſongea aux moyens de le ruiner. Vn jour ayant ramaſſé tout ce qu'il pût d'armes, il les fit porter de nuit par deſſus les murailles dans le jardin d'Hermocrate, & les diſpoſer de rang comme pour s'en ſervir en une occaſion. La même nuit il fit avertir les principaux de la ville, qu'Hermocrate machinoit quelque choſe. Ils delibererent d'entrer en ſa maiſon des le grand matin, & viſiter ce qui s'y faiſoit, où ayant trouvé toutes ces armes, ils ſe ſaiſirent de lui, & le menerent dans la forteresſe, puis ils tinrent conſeil pour reſoudre ce qu'ils en feroient. La pluſpart connoiſſoit bien que c'étoit un artifice de Dicearque, n'y ayant pas d'apparence qu'un ſeul homme voulût ſe faire tyran d'une ſi grande ville, qui étoit ſous la domination de Claude qui regnoit alors, durant la plus grande force & tranquillité de l'Empire Romain. Le peuple qui aimoit Hermocrate, commençoit à ſe mutiner contre les accuſateurs; ce que voyant Dicearque, il fut d'avis de renvoyer la connoiſſance de ce

crime supposé, au Gouverneur de la Province : mais les Syracusains ne le voulurent jamais permettre, de peur qu'il ne fût fait injustice à Hermocrate ; & alleguant les privileges qu'ils s'étoient conservés, de connoître de telles affaires, ils voulurent en être les juges : cependant n'osant pas aussi l'absoudre entierement, de peur que Dicearque ne s'en plaignît au Gouverneur, ils s'assemblerent dès l'apresdinée, & se contenterent de le bannir pour cinq ans selon leur ancienne loi du Petalisme, qui avoit été faite contre ceux qui affectoient la tyrannie. Dicearque ne voulant point irriter le peuple, témoigna être satisfait de le voir esloigné, & quinze jours après, Hermocrate fut contraint de sortir de la ville avec sa femme Euphrosine, qui étoit prête d'accoucher, & quelques uns de ses amis, entre lesquels étoient Diocles & moi, dit Telephe, pour aller jusques à Lylibée, & de là s'embarquer pour passer à Carthage. J'avois bien oüi dire, dis-je à Melinte en l'interrompant, que Diocles & Telephe avoient été de parti contraire à mon oncle Dicearque : Cela, dit-il, se rapporte ; puis il reprit. Telephe ajoûta, qu'Hermocrate quitta les larmes aux yeux son païs qu'il avoit tant aimé : & emportant ce qu'il avoit de meubles plus pre-

cieux, laissa à Diocles l'administration de tous les biens qu'il avoit en Sicile, & ayant souffert qu'il l'accompagnât pendant une journée, ils se separerent; mais Telephe l'ayant voulu suivre jusques à Lylibée, le soir les douleurs de l'enfantement prirent à Euphrosine, qui accoucha la nuit d'un fils, lequel à l'endroit du cœur se trouva marqué d'un autre cœur.

Hermocrate en manda de joye la nouvelle à Diocles, & même l'avertit de cette marque, & depuis ne voulant point exposer cet enfant aux incommoditez de la mer, me pria, dit Telephe, de le remporter à Syracuse, & de le nourrir comme mien, attendant la fin de son bannissement; même il dit qu'il étoit bien aise qu'il fût né en Sicile, & qu'il y fût aussi élevé. J'acceptay, continua Telephe, cette priere avec joye. Dieux, dis je, interrompant Melinte, que vous me faites entrer en de grands soupçons de Diocles, de Telephe & de vous; & que ces nouvelles vont changer les choses? Madame, dit Melinte, vous n'êtes pas beaucoup trompée; puis il reprit. Telephe me dit qu'apres avoir demeuré quelque temps à Lylibée, attendant qu'Euphrosine pût souffrir la mer, il s'en retourna à Syracuse avec ce petit enfant, où ayant trouvé Hyperie sa femme qui accouchoit aussi, mais d'un

enfant mort, il lui supposa celui-cy, de peur qu'elle ne mourût de déplaisir, si on lui disoit sa perte; ce qu'elle crut facilement, & ils le nommerent ensemble Melinte. A ce mot, Ah! Dieux! Melinte m'ecriay-je, est-il bien possible? Madame, dit Melinte, je ne m'étonne point de votre surprise; car la mienne fut bien plus grande, lors que Telephe me prononça ce nom; & ajoûta: Depuis ma femme vous a toûjours élevé comme sien, & vous sçavez aussi si j'ay rien épargné pour vous faire apprendre tout ce qui pouvoit orner vôtre naissance. Et qu'est devenu Hermocrate, dit Melinte à Telephe. Depuis son embarquement, répondit Telephe, nous n'en avons point eu de nouvelles: il n'aborda point alors à Carthage; & maintenant Diocles le croyant mort, & ne sçachant point qui vous êtes, ila vsurpé tout votre bien. Je lui ay souvent dit qu'il ne devoit point le pretendre, sans pourtant lui dire encore ce que vous êtes. Et ces jours passez, voyant que par le moyen de ses richesses il recherchoit la niéce de Dicearque pour son fils, j'allai l'avertir qu'il ne disposât de rien au prejudice d'Hermocrate, & de son fils qui étoit vivant, ce que je lui ferois connoître: mais il ne fit que se moquer de moi, & me demanda si je ne pretendois point quelque part en ce

bien, pour la connoissance que j'en avois : qu'il le garderoit bien tout seul, & que je ne serois point cru quand je voudrois découvrir quelque chose. Je sortis, dit Telephe, en l'appellant mêchant, & l'assurant que la verité se découvriroit. Aujourd'huy ayant sçu qu'il avançoit toûjours ses affaires, sans se soucier de ce que je lui avois dit, je suis retourné pour l'assurer qu'il se repentiroit s'il se tachoit d'une si grande infidelité. Il a continué ses mocqueries avec tant d'orgueil & d'indignité, que j'ay resolu de vous découvrir toute votre fortune, afin d'aviser ensemble aux moyens de nous opposer aux entrepriſes de cet homme, & aux desseins qu'il a de retenir ce qui est à vous. J'étois, continua Melinte, si confus de tant de nouveautez, que je n'étois pas capable de choisir un conseil : cependant je lui dis, que si ces choses étoient vrayes, je ne manquerois jamais de courage pour en tirer raison ; qu'il me donnât quelque temps pour penser là dessus, parce qu'il falloit y proceder avec autant de prudence que de resolution. Ayant approuvé mon avis, je lui dis que je ne laisserois pas de le nommer toûjours mon pere, & de l'honorer comme tel, pour les grandes obligations que je lui avois, & il me confirma toutes les assurances que je pouvois desirer de son

amitié; me jurant que quand je ne pourrois avoir raison de Diocles, il ne laisseroit pas de partager son bien entre sa fille & moi, cependant qu'auec le soin que nous y devions prendre, il esperoit que les Dieux me feroient justice. Maintenant, continua-t'il, Madame, vous voyez comme j'étois obligé de vous avertir de ce que j'ay appris. Je ne crois pas vous avoir offensée, sinon en parlant de Dicearque dans les mêmes termes de Telephe. Et vous voyez comme je remets ma vie en vos mains: parce que si Dicearque vient à sçavoir que je suis fils de celui qu'il n'a pas aimé, peut-être cherchera-t'il ma ruine: mais vous en disposerez comme il vous plaira. D'un autre coté si j'ay à me declarer, je me rends ennemy non seulement de Dicearque, mais de Diocles encore, & de tous ceux de leurs partis: mais je ne craindray point toutes ces difficultez, pourueu que vous ayez agreable que je me déclare fils d'Hermocrate, dont nous auons oüy parler avec tant de regret du peuple; & que je sois reconnu décendant de ce sang illustre de Pyrrhe & d'Achille: cependant avant que de dire ma resolution à Telephe, j'ay voulu vous supplier de me faire sçavoir vostre dessein: car si vous desirez épouser Amyntas, jamais autre que vous n'entendra parler de ma fortune: les biens que

je lui laisserai seront la moindre perte que je ferai dans son bon-heur. Je vous demande donc conseil, Madame, de ce que je dois faire, & vous prie de me dire ce que vous avez resolu sur ce mariage : je vous promets de satisfaire à ce que vous m'ordonnerez, quand même vous me deffendriez de vivre. Epicharis, continua Ariane, je te jure que j'étois confuse d'étonnement & de joye, de le connoître d'une condition plus relevée que je n'avois crû, mais je ne laissai pas d'admirer sa generosité, avec l'amour & le respect qu'il me portoit ; & je lui dis ; Melinte, si je vous trouve veritable, vous pouvez vous assurer que je n'épouserai jamais un vsurpateur de votre bien : vivez aussi certain, que jamais Dicearque ne vous voudra de mal par la connoissance que je lui donneray de vous. je suis trop obligée à votre franchise pour vous nuire : je ne suis qu'empéchée avec vous de la sorte que vous vous conduirez parmi tant d'ennemis. Madame, dit-il, c'est mon moindre souci, puisque vous recevez mon secret si favorablement ; & j'espere qu'il vous sera un jour si bien verifié, que vous ne vous repentirez pas d'avoir tant fait de graces à une personne de ma condition. Melinte, lui dis-je, la connoissance que vous me donnez de votre naissance illu-

ſtre, ajoûte fort peu à l'eſtime que je faiſois déja de vous: & vous me têmoignez tant de confiance, que vous m'obligez de prendre deſormais autant de part que vous même à tout ce qui vous touchera: même je vous ordonne de ne rien reſoudre ſans moi de votre conduite; tant je me veux intereſſer en toutes les choſes qui vous arriveront. Il fut ſi raui de ce têmoignage d'affection, que de tranſport il oſa bien me baiſer la main par remerciment: ce fut la premiere faveur qu'il obtint de moy, & la ſeule que je lui aye depuis permiſe: nous aviſames alors qu'il falloit laiſſer paſſer quelque temps, pendant lequel beaucoup de choſes ſe pourroient éclaircir. Pour l'aſſurer, je lui jurai de n'épouſer jamais Amyntas, cependant nous trouvames plus à propos que Telephe ne le découvrît point, & qu'il s'acquit quantité d'amis pour ſe fortifier, comme il lui ſeroit aiſé. Sur tout qu'il gagnât la bonne volonté du peuple (dequoi ces jours paſſez il avoit trouvé une occaſion bien favorable, ayant obtenu de l'Empereur les exemptions des tributs) & qu'après que toutes choſes ſeroient préparées, on pourroit accuſer Diocles, & verifier ſa naiſſance par témoins que Telephe pourroit fournir; puis lui demander les titres des biens qu'il avoit vſurpez, ce

qu'il lui seroit impossible de representer. Il me protesta de suivre mon conseil, & me fit des remerciment si passionnez, à cause du soin que je prenois de sa fortune, qu'il me fut impossible de resister à tant d'affection ; & des lors sans jamais nous parler d'amour, nous fumes assurez qu'il n'y en avoit point de si parfaite que la nôtre. Nous fumes d'avis de ne rien dire à Palamede, à cause de son naturel trop prompt, qui se fut porté pour Melinte à des violences contre Diocles, que nous ne jugions pas necessaires. Melinte fit que Telephe consentit à ne le point découvrir encore, & lui dit qu'il s'assuroit que Palamede sçauroit bien empêcher le mariage de sa sœur : pour moi je fis sçavoir à Amyntas que je n'étois pas resoluë de me marier de plus d'un an, & qu'il se gardât bien d'en faire faire auparavant les propositions ; à quoi il promit de m'obeïr. Depuis, l'occasion s'étant presentée de l'Ambassade de Syracuse à Rome, Palamede voulut faire ce voyage, & je fis resoudre Melinte de l'y accompagner, sur l'assurance que je lui donnai couvertement, qu'en son absence il ne se passeroit rien à son prejudice : même je lui dis, qu'il pourroit trouver occasion de servir son païs, & de s'acquerir du credit avec les Ambassadeurs par ses conseils, & ses entremises.

En quoi tu as pû sçavoir comment il a reüssi, & combien d'honneurs il eût reçû à son retour en Sicile, si la fortune ne lui eût été presentement si contraire.

Tu vois donc, Epicharis, si je me fie en toi, te découvrant le secret de Melinte, & le mien; mais je prie les Dieux de ne lui point envoier d'autre malheur que celui que je crains de toi par indiscretion. Epicharis avoit été si attentive à tout ce discours, & si ravie d'apprendre tant de nouvelles, qu'elle sembloit avoir perdu l'usage de la parole: mais alors elle dit; Madame je ne crois pas avoir jamais reçû tant de contentemens qu'en vous écoutant parler, tant pour avoir appris des choses si agreables, que pour la confiance que vous prenez en moi. Je massure que des fortunes si belles, & des affections si vertueuses, n'auront point une fin si malheureuse que celle que vous craignez: & l'honneur que vous me faites m'oblige à entreprendre tout pour votre service, & pour celui de Melinte. Helas! Epicharis, reprit Ariane, à peine puis je esperer de le voir jamais en lieu où je puisse rien resoudre à son avantage, ny où tu nous puisses servir; Madame, dit Epicharis, en se relevant, je vous supplie de me permettre que dès cette heure je vous témoigne la passion que j'ay pour vous. Que peux tu faire?

faire ? répondit Ariane. Il vous a dit-elle, laissé Arcas, auquel il a donné charge de ne vous point abandonner : Donnez moi à lui en échange, & souffrez que je demeure en ce païs pour sçavoir ce qu'ils pourront devenir, pour les assister, & vous en mander des nouvelles. Comment, dit Ariane, pourrois-tu faire quelque chose n'étant qu'une fille, & encore toute seule en ce païs ? Madame, repartit-elle, la disgrace qui m'est arrivée en la brûlure de mes cheveux favorise mon dessein. Je me veux déguiser en garçon, & cette nuit il me sera aisé de m'échapper d'entre vous en ce bois, lors que vous partirez. Epicharis, dit Ariane, tu es trop courageuse; j'aurois peur que ta peine ne fût inutile, & je serois cependant privée de ta compagnie, & de tes consolations. Madame, dit-elle, j'ay pris cette resolution, & je demeurerois ici malgré vous quand vous ne l'auriez pas agreable : mais je vous supplie d'y consentir. Ariane s'accorda enfin à ce dessein, & voyant qu'il restoit encore assez de jour avant qu'ils peussent partir, toutes deux s'endormirent.

Fin du quatrième Livre de l'Ariane.

SOMMAIRE DU LIVRE V.

ARISTIDE Pere d'Ariane, & & cette belle Fille profitent de l'obscurité de la nuit pour gagner le Port d'Ostie, & de-là repassent à Siracuze; les principaux de cette Ville nomment Dicearque Ambassadeur pour representer l'innocence de Melinte & de Palamede accusés d'avoir mis le feu à la ville de Rome : il rencontre en chemin Hermes qui l'assure que ces deux Seigneurs pour prevenir une mort honteuse se sont precipités du haut de la Tour où ils étoient prisonniers, & sont péris dans le Tibre. Aristide & Ariane en ressentent une douleur extreme : Epicharis travestie en homme arrive à Rome, elle se vend comme Esclave au Geolier de la prison

de Palamede & de Melinte auſquels elle ſe fait connoitre : Hiſtoire de Palamede & d'Epicharis : Melinte & Palamede ſont conduits devant le Senat , diſcours qu'ils font pour leurs deffenſes , le Senat étant preſt de les abſoudre , reçoit ordre de Neron de ſurſeoir á leur jugement ; Epicharis qui apprend que Neron a reſolu de les faire perir par la main du Boureau , leur procure le moyen de ſe ſauver du haut de la Tour avec une groſſe Corde , Palamede deſcend le premier , & le Creneau de la Tour étant emporté dans le Tibre par ſa peſanteur , Melinte ſe ſert d'un drap comme de voile pour ſe précipiter dans le Tibre , il eſt heureuſement ſoûtenu par le vent , & ſe ſauve ſans aucun danger avec Palamede dans un Bateau dans lequel Epicharis l'attend.

LE CINQUIEME LIVRE DE L'ARIANE.

ARISTIDE ne ſçachant point le deſſein d'Epicharis, après avoir quelque temps ſommeillé, ſongea à tout ce qu'il avoit à reſoudre ſur cet accident : d'un coté, il eût voulu retourner à Rome, pour deffendre la cauſe de ſon fils, s'il étoit entre les mains de la juſtice, & pour émouvoir les juges & l'Empereur à compaſſion. D'autre coté, il ne vouloit point y mener ſa fille, ni la laiſſer ſeule en Sicile, puiſque Neron la deſiroit. Enfin connoiſſant qu'il étoit contraint de ſuivre l'avis d'Arcas, & de ſortir de l'Italie, où ils ne manqueroient point d'être toûjours pour-

suivis, il ne pouvoit se consoler d'abandonner son fils en un si grand hazard de sa vie : cependant il se resolut de laisser quelqu'un dans le païs, qui pourroit songer aux moyens d'assister Melinte & lui, & de les garantir de mal-heur. Il n'en trouva point de plus propre qu'Arcas, & le pria de prendre cette charge : mais il lui témoigna qu'il n'auroit point de plus grand désir, s'il ne s'étoit obligé par serment à Palamede de ne les point quitter qu'ils ne fussent en Sicile, & qu'il falloit donner cette commission à un autre. Aristide choisit le plus avisé d'entre les siens qui se nommoit Hermes, & l'ayant instruit des moyens qu'il falloit tenir au cas qu'ils fussent retenus par la justice, il lui donna le plus d'argent qu'il pût : puis la nuit arrivant, ils se preparerent pour partir. Ariane donna aussi en secret à Epicharis quelques bagues qu'elle avoit pour lui servir au besoin qu'elle auroit d'argent, & tous s'étant mis en chemin dans les détours de la foreſt, sous la conduite d'Arcas qui en avoit remarqué les sorties, ils se trouverent en peu de temps dans la campagne, d'où ils commencerent à voir, & à sentir la fumée de la ville qui brûloit encore. Parmi cette horreur ils ne laisserent pas de s'avancer vers Ostie ; & quelque temps après, Aristide s'approchant de

sa fille, & ne voyant point Epicharis lui demanda où elle étoit. Ariane lui répondit, qu'elle croyoit qu'elle les suivoit : on la chercha parmi les autres, mais ne se trouvant point, Aristide s'imagina qu'elle aimoit Hermes, & parce qu'il quittoit la troupe, qu'elle s'étoit échappée pour le suivre. Ariane lui dit, qu'elle ne croioit pas cela d'Epicharis : mais qu'elle se seroit égarée dans le bois, & feignant d'en être fort en peine, elle prioit qu'on y retournât pour la chercher. Aristide se mettant en colere, jura qu'il la laisseroit, puis qu'il lui avoit été aisé de suivre les autres, si elle l'eût voulu ; & quelque déplaisir qu'en témoignât Ariane, il ne voulut point retarder davantage pour cette fille. Quelques-uns retournerent sur leurs pas, mais ne l'ayant point trouvée, chacun continua son chemin. Ils arriverent heureusement à Ostie, où ils virent un homme, qui apportoit nouvelles que l'on avoit pris deux Siciliens, qui étoient accusez d'avoir mis le feu à Rome, & qu'ils étoient prisonniers ; Cela les consola un peu, sçachant qu'ils étoient vivans : ils ne laisserent pas de beaucoup apprehender pour eux ; mais esperant en leur innocence, & ne pouvant alors y donner aucun remede, ils s'embarquerent dans le vaisseau qui avoit été retenu pour eux, recommandant

Palamede & Melinte aux Dieux, & paſſant le détroit d'entre Regge & Meſſine qui ſepare la Sicile de l'Italie, ils aborderent ſans danger à Syracuſe.

Lors qu'on les vit arriver ſans Palamede & Melinte, & que l'on ſcût leur malheur, ce fut un duëil public, parce qu'ils étoient tous deux fort aimés du peuple: Et la conſideration de Dicearque, d'Ariſtide, & de Telephe, avec la bonne volonté que chacun portoit à ces deux amis, fit reſoudre les principaux de la ville d'envoyer en leur faveur une Ambaſſade expreſſe à Neron & au Senat, pour repreſenter leur innocence, & obtenir leur grace, tâchant de rendre à Melinte le bien-fait qu'ils avoient reçû de lui lors qu'il avoit obtenu les exemptions. Dicearque voulût être le chef de ces Ambaſſadeurs, & ils ſe hâterent de partir, parce qu'il n'y avoit point de temps à perdre: mais lors qu'ils furent paſſez à Regge pour aller par terre à Rome, ils y rencontrerent Hermes qui leur dit ces funeſtes nouvelles; que Palamede & Melinte ayant été examinés en peu de jours, & ſe voyant preſts d'eſtre condamnés par le commandement exprés de Neron, avoient voulu prevenir une mort honteuſe, & s'étoient precipitez dans le Tybre du haut de la tour où ils étoient priſonniers. Cette aſſurance

qu'il leur donna les fit retourner sur leurs pas, & repassant à Messine, ils arriverent par le même chemin à Syracuse, où ils remplirent tout de tristesse & de confusion.

Aristide arracha ses cheveux, & s'accusa d'avoir abandonné son fils: & sa douleur fut telle que bien tôt après elle le conduisit au cercueil. Dicearque ressentoit ce mal-heur, perdant la plus chere esperance de sa maison. Telephe étoit touché d'une aussi grande affliction pour Melinte, que s'il eût été son propre fils, mais rien ne pouvoit égaler le deuïl d'Ariane; qui sous le pretexte de la mort de son frere, pleuroit encore celle de Melinte, avec les plus ardentes larmes quel'amour fist jamais répandre; tout retentissoit de ses plaintes, Helas! disoit elle, c'est donc à cette heure que je suis assurée de mon mal-heur! Malheureuse Rome! qui sers de tombeau à mes plus cheres esperances; faut-il encore que tu triomphes de nous? & que l'injustice qui regne chez toi, ait fait perir une si vertueuse innocence? Dieux! jusques à quand souffrirez vous cette cruelle tirannie? que n'abimez vous ce mêchant peuple? ou que ces jours derniers, ne l'avez vous laissé devorer aux flammes qu'ils nous avoient preparées, pour les punir par leur propre mêchanceté? Helas! il est assez

resté de ces mal heureux pour perdre la plus belle amitié qui fut jamais. Cher frere, je ne te verray plus, & ne te voyant point, je ne verray plus ce que j'avois de plus cher au monde. Funeſte, voyage! malheureux conſeil que je donnai à mon frere, d'aller voir une ville qui ne ſubſiſte que pour la ruine de toutes choſes! car depuis qu'il l'eut approchée, quelle ſuite de miſeres avons nous éprouvée? & quelle aveugle fureur nous conduiſoit l'un après l'autre, pour aller chercher les malheurs en leur ſource, & le lieu où le vice & les crimes regnent avec tant de pouvoir & d'inſolence? au moins lors que j'y fus arrivée, juſtes Cieux! que ne me laiſſiez vous perir dans le feu avec eux, ſans me faire ſurvivre à la ſeule perſonne qui me rendoit la vie heureuſe & ſouhaitable?

Cette Belle ne feignoit point de faire ces regrets en preſence de tous, parce que l'on en attribuoit le ſujet à la grande amitié qui étoit entre ſon frere & elle: mais ſa plus grande douleur étoit de n'avoir perſonne pour ſe ſoulager en lui diſant ſa plus ſecrete douleur. Elle n'avoit plus Epicharis ſa chere conſolation: cependant elle eſperoit encore un peu juſques à ce qu'elle eût appris la verité de leur mort par la bouche de cette fille. Elle demanda en ſecret à Hermes s'il ne l'avoit point vûë,

& il lui dit qu'il avoit aidé à la déguiser ; qu'ils étoient entrez ensemble dans Rome ; qu'elle lui avoit conseillé d'aller trouver Maxime & les amis que Melinte & Palamede avoient acquis, & que depuis il n'en avoit scû aucunes nouvelles ; ce qui la mit encore plus en peine d'Epicharis, de qui l'avanture avoit été telle.

Avant qu'Aristide & Ariane partissent du bois, elle avoit averti Hermes de son dessein, parce qu'elle s'assuroit en lui ; afin qu'il l'attendit au même lieu, lors qu'elle se seroit échappée des autres, prevoyant qu'elle en auroit besoin, tant pour sortir de la foreſt, que pour avoir des habits, & aviser ensemble aux moyens de secourir Palamede & Melinte. Elle s'éloigna un peu de la troupe, après avoir baisé & embrassé sa chere Maîtresse : puis elle vint retrouver Hermes, qui lui coupa le reste de ses cheveux ; & le matin lors qu'ils furent au bord du bois, elle fut d'avis qu'il s'en allât lui acheter des habits à Rome, & apprendre ce qui s'y disoit. Elle l'attendit fort long temps, & jusques à la moitié du jour, parce qu'il y avoit quatre milles de chemin : enfin il revint, & lui apporta des habits dont elle s'accommoda le mieux qu'elle put, & cacha les siens. Il lui dit, que le bruit couroit que l'on avoit pris deux Estrangers que l'on accusoit d'a-

voir mis le feu à Rome : ils jugerent que c'étoit Palamede & Melinte, & à l'heure même monterent à cheval & se mirent en chemin. Epicharis arrivant à Rome fut contrainte de s'arrêter aux portes pour la quantité de ceux qui en sortoient avec beaucoup de pleurs & de gemissemens a cause de leurs pertes.

Cependant prenant resolution, elle entra parmi la confusion de tant de personnes miserables, les uns portans ce qu'ils pouvoient sauver, les autres pleurans leurs enfans & leurs parens bruslez : & il y en avoit aussi parmi eux qui emportoient ce qu'ils avoient pillé dans ce desordre, & tout étoit plein de cris & de tumulte. Il ne lui fut pas mal-aisé d'être inconnuë dans ce trouble ; elle pria Hermes de conduire son cheval en quelque lieu : puis lui conseilla d'aller chez Maxime, & les amis de leurs Maîtres pour les faire employer à leur delivrance. Pour elle, s'étant enquise de la prison, elle alla pour la reconnoître, & sur le soir elle vit sortir un vieillard avec un jeune homme, & scût que c'étoit le Geolier & son fils. Elle les suivit pour tacher d'apprendre où ils alloient, & ce qu'ils cherchoient puis comme la nuit s'approchoit, elle les vit entrer sous le portique de Livie, où il y avoit une grande quantité de personnes qui se promenoient. Ce

bon homme parloit à ſon fils comme ayant l'eſprit fort attaché à ce qu'il diſoit, & ce fils s'étant arrêté pour voir quelque diſpute, comme la ville en étoit pleine alors, Epicharis s'appercût que le Geolier pourſuivoit ſon chemin, & ne ceſſoit point ſon diſcours, croyant encore parler à ſon fils, tant ſes affaires l'occupoient. Elle ſe joignit ſubtilement à lui, & allant d'un même pas, écouta ce que diſoit ce vieillard, qui ne croyant pas avoir un autre à ſon côte que ſon fils, dit en continuant ſon propos: Tu conſideres bien que les hommes que l'on nous amena hier, paroiſſent des perſonnes de condition qu'il faut garder ſoigneuſement Nous ne pouvons pas nous deux ſonger à tout; j'ay beſoin d'une perſonne pour les veiller & coucher en leur chambre. Je verray ſi celui qu'on m'a dit qui ſe veut vendre à l'entrée du Temple d'Iſis me ſera propre, & s'il ſe donnera à bon marché. Epicharis put à peine s'empêcher de rire de l'erreur de ce Geolier, & fut bien aiſe d'apprendre ſon deſſein, puis voyant revenir ſon fils, elle s'échappa de lui, ſans qu'il s'en apperçût à cauſe de l'obſcurité; & courut en diligence à l'entrée de ce Temple, où elle trouva un jeune homme qui étoit aſſis. Elle lui demanda s'il ſe vouloit vendre: il lui confeſſa qu'il étoit là

pour ce sujet; elle convint promptement de prix avec luy, & lui donnant une piece d'argent, lui dit; Va t'en m'attendre près du Temple de Minerve, je te menerai de là chez mon Maître. Ils s'en alla bien content, & incontinent arriva le Geolier avec son fils, qui trouvant Epicharis assise, déguisée en homme, lui demanda si c'étoit lui qui se vouloit vendre; Epicharis leur dit qu'elle n'attendoit là pour autre chose. Ils la considererent, & la trouvant à leur gré lui parlerent du prix, & bien qu'ils offrissent peu, elle s'y accorda, à la charge qu'elle pourroit se racheter pour la même somme. Cela fut trouvé raisonnable, & le Geolier voulant lui donner l'argent, elle le pria de le garder, parce qu'elle ne sçavoit où le mettre. Ce bon homme, bien content de sa franchise, la mena en la prison, & en chemin l'instruisit de tout ce qu'elle avoit à faire: En quoi elle promit de le servir fidellement, & se fit appeller Eurylas.

Ils entrerent lors que l'on portoit à souper à Melinte & à Palamede, & l'on donna aussi tôt un plat à servir à Eurylas, qui entrant dans la chambre, & s'approchant de Palamede lui marcha sur le pied, de peur qu'il ne fût surpris en la voyant; puis il en fit autant à Melinte. Ils se douterent qu'on leur vouloit donner avis de quel-

que choſe, mais ils ne la reconnoiſſoient point encore; elle reſerva donc à ſe découvrir la nuit, lors qu'elle ſeroit ſeule auec eux dans la chambre. Le temps venu pour ſe coucher, elle fut laiſſée pour les ſervir, & enfermée à la clef dans cette chambre avec de la lumiere. Alors commençant à les regarder & à ſourire: Ingrats, dit-elle, parlant aſſez bas, eſt ce ainſi que vous méconnoiſſez ceux qui courent tant de hazards pour vous? Helas! dit Palamede, c'eſt Epicharis: Melinte la reconnut auſſi. Chere Epicharis, reprit Palamede, vous ay-je jamais obligée à vous mettre en ce danger pour moi? & voulut l'embraſſer: mais elle, le repouſſant doucement, lui dit; je vous prie de ne point prendre de recompenſe au lieu de m'en donner, vous ſervant comme je fais. Melinte fut d'avis d'éteindre la chandelle, de peur qu'ils ne fuſſent vûs, & après il lui demanda des nouvelles d'Ariſtide & d'Ariane, & s'ils s'eſtoient ſauvés. Elle dit qu'elle en avoit opinion: puis leur conta la reſolution qu'elle avoit priſe de ſe déguiſer pour les ſervir, en échange d'Arcas qui ne vouloit point quitter Ariane; qu'Hermes avoit été laiſſé par Ariſtide pour les aſſiſter: mais qu'elle l'avoit perdu après lui avoir donné avis d'employer pour eux Maxime & ſes amis: &

elle leur dit en ſuite, comment elle avoit abuſé le Geolier pour ſe rendre dans cette priſon. Ils admirerent la gentilleſſe de ſon eſprit, & l'heur avec lequel ce vieillard avoit été trompé, & ſe reſolurent de bien ménager ce bonheur : Sur tout ils furent d'avis de ne ſe point parler de jour, & de remettre leurs conferences à la nuit, de peur qu'elle ne fût découverte. Elle leur demanda comment ils n'avoient point été tuez à la rencontre des ſoldats qui les avoient pris, puis qu'il y en avoit eu de morts. Je vous jure, dit Melinte, qu'ils avoient trop de peur de nous deſeſperer & que nous n'en tuaſſions encore quelques uns : nous fûmes contraints de nous rendre après avoir combattu juſqu'à l'extremité, & depuis ils nous traiterent aſſez indignement, juſques dans cette priſon, où nous ſommes en attendant que le feu ſoit du tout éteint, & que le Senat puiſſe s'aſſembler pour connoître des crimes dont on nous accuſe. Il faut, dit-elle, tâcher à ſortir d'ici avant qu'ils ayent ce loiſir, & je ne tarderai gueres d'en reconnoître les moyens : mais, dit Palamede en lui prenant la main, je me dois bien loüer de mon mal-heur, qui m'a donné le bien de faire coucher en ma chambre même celle pour qui j'ai tant ſoûpiré. Palamede, dit Epicharis, ſi je me ſuis miſe ſi fran-

chement entre vos mains, n'en prenez autre avantage que le témoignage que je vous rends, d'un désir honnête de vous servir, car si vous abusiez de ma franchise, je sçaurois bien vous punir, & moi même aussi d'avoir obligé un indiscret. Elle prononça ces paroles un peu émûë, mais Melinte luy dit; Non, non, Epicharis, je serai son garand: assurez vous que Palamede n'a point tant perdu le jugement qu'il ne sçache combien nous deuons porter de respect à votre sexe, & d'honneur à votre courage. Elle sçait, reprit Palamede, si je connois bien son humeur, & si je l'honore. Je me suis instruit assez à mes dépens comment je dois vivre avec elle, ayant plus appris de discretion auprès d'elle que mon esprit n'en sembloit être capable: cependant elle sçait aussi qu'il faut toûjours que je rie. Ces occasions, dit-elle, ne permettent point la raillerie; Contentez vous que je vous ayme comme mon Maître, & Melinte comme mon frere. Melinte admira sa vertu & sa gentillesse, & la remercia de la bonne volonté qu'elle avoit pour lui sans l'y avoir obligée. Melinte, dit-elle, vous valez plus que tous mes services, souffrez seulement que je fasse pour vous ce que je puis: & pour l'heure, obligez moi de me laisser dormir; car jamais je n'eus tant de

besoin de repos. Melinte la pria de prendre leur lit pour elle seule : parce qu'il étoit plus commode que le sien ; mais elle ne le voulut jamais, & se mit dans un autre fort petit qui lui avoit été preparé, après les avoir priés de se souvenir qu'elle se nommoit Eurylas, & non plus Epicharis. Ils promirent d'y prendre garde, & alors ils se tûrent tous trois pour dormir.

Le lendemain elle se leva devant eux, & alla faire connoissance avec tous ceux de cette obscure maison ; puis ayant scû qu'il y avoit quelques Romains qui desiroient parler aux deux amis, elle les alla trouver pour sçavoir ce qu'ils desiroient. Ils lui témoignerent qu'ils leur venoient offrir leurs biens & leurs services. Epicharis alla demander au Geolier si elle les feroit entrer, mais il dit que cela étoit expressément deffendu, & elle leur fit réponse qu'il étoit impossible de leur parler : mais qu'ils s'employassent envers les Senateurs, pour faire connoître leur innocence, & quelles avoient été les actions de leur vie passée, ce qu'ils promirent, & s'en allerent après qu'elle eût sçû le logis de quelques-uns pour s'en servir s'il étoit besoin.

Cependant, Melinte qui s'étoit réveillé long-temps devant Palamede, se mit à

ſonger à ſon bonheur. & loüa cet accident qui lui faiſoit recevoir ce cher témoignage de l'affection d'Ariane, de lui avoir envoyé ſa fidelle Epicharis pour l'aſſiſter avec ſon frere, ne pouvant elle même les ſecourir. Il ne douta point qu'il ne ſortît de ce danger, ſe voyant fortifié d'une telle aſſiſtance, & employa toutes ſes penſées au ſouvenir d'Ariane, & de la fortune de ſes amours qu'il trouvoit en un point tres-heureux. Car quoiqu'il pût croire qu'elle n'euſt envoyé cette fille qu'à cauſe de ſon frere, il trouvoit cette action trop gentille & trop genereuſe pour partir d'une ſimple amitié, & n'être pas une invention d'amour : puis s'arrêtant ſur cette penſée, il diſoit en lui-même ; O ſai-je bien auſſi pretendre tant de bonheur, & puis-je croire ſans preſomption qu'elle m'aime ? car ſi je la crois toute parfaite, je dois eſtimer qu'elle a le jugement excellent : & avec quelle vanité puis-je eſperer qu'elle me penſe digne d'elle ? cependant puis qu'elle l'a ſi parfait, elle connoît à quel degré ma paſſion eſt parvenuë, peut-être veut-elle bien que la perfection de mon amour ſe compare à la grandeur de ſon merite. Serois-je bien ſi heureux que pour cette raiſon elle ne reconnût rien au monde digne d'elle que moi ? qu'elle m'eût ſe, aréde tous pour me choiſir ? & qu'elle

eût arrêté ce choix en son ame ? Agreables pensées, mais trop ambitieuses, où me conduisez vous ? osez vous bien me comparer à cette divinité, à qui rien ne fut jamais comparable? où sont vos respects & vos craintes ? demeurons dans la soumission, & n'esperons sa grace qu'en l'adorant, & non pas en nous égalant à elle. Mais n'est-ce point aussi faire tort à la perfection de mon amour, de l'abaisser par humilité, au lieu de reconnoître sa beauté & sa grandeur ? Les choses qui sont arrivées à ce degré, sont d'une gloire trop éclatante pour souffrir qu'on les mépriſe ; elles veulent qu'on les admire, & qu'on les confesse aussi divines qu'elles sont. Pardon, mon amour : j'aime mieux te laisser faire que de t'offenser: égale toi si tu veux à tant de merites : c'est par toi seule que j'espere : peut-estre déja cette belle t'aime & t'embrasse, ravie de ta perfection ; & quand nous en douterons, demeurons dans la créance qui nous est la plus agreable, & ne refusons pas au moins les contentemens de l'esperance.

Ces douces rêveries l'entretenoient avec beaucoup de plaisir, lors que tout à coup il se sentit embrasser par Palamede, qui lui disoit : Pardon, Epicharis ; helas! Epicharis, je te demande pardon. Melinte l'embrassa aussi, & lui parla pour lui faire

continuer ce discours qu'il faisoit en dormant : mais Palamede s'éveilla, & confessa à Melinte qu'il songeoit avoir été surpris par Epicharis, lors qu'il faisoit des protestations d'amour à Camille, & qu'il s'étoit jetté à ses genoux pour lui crier merci. Puis regardant dans la chambre, & voyant qu'elle étoit sortie, il continua: Il n'y a point de doute que l'amour de cette fille vient toûjours reprendre sa place en mon ame, quelque legereté dont elle soit pleine : car je l'ay aimée devant que d'aller à Athenes, où vous sçavez combien j'ai servi de Maîtresses: à notre retour dans Syracuse je ne l'eus pas si tot vûë qu'elle m'asservit mieux qu'auparavant : étant venu à Rome j'ay aimé Camille, & vous avez vû combien froidement je me suis servi de l'avantage que vous m'aviez acquis, depuis qu'elle fut arrivée avec ma sœur : maintenant elle r'ouvre ma playe plus que jamais par le soin qu'elle prend de nous, & par mille gentillesses que son esprit produit à tous momens. Pour moi, dit Melinte, je ne puis croire qu'elle soit née de condition servile, elle à trop de belles qualités pour une naissance si malheureuse : & je vous jure que je ne blâmerai jamais votre affection, de se laisser vaincre à tant de perfections. Je ne crois pas que vous voulussiez faire ce tort à ceux

dont vous êtes sorti, de pretendre à l'épouser, & vous ne devez pas aussi rien desirer d'elle qui puisse offenser son honneur : mais je vous estimerai toûjours, d'aimer & honorer ce que vous remarquez en elle : pouvant dire avec vous, que je n'ai gueres trouvé de personne plus aimable. Je vous confesse, répondit Palamede ; que j'ay souvent ces mêmes pensées, & je les flatte encore d'une certaine esperance, qu'un jour elle se pourroit faire connoître issuë d'un lieu qui ne me feroit point de dés honneur, tant je voudrois que la raison se pût accommoder à mes desirs. Est-il possible, dit Melinte, que Dicearque n'ait point appris des Pyrates, où ils l'avoient prise ? Jamais, dit-il, mon oncle ne nous a dit ce qu'il en sçavoit : cependant il l'a toûjours fait nourrir autrement qu'une Esclave, & comme ayant connoissance qu'elle fût venuë de personnes libres : même un jour qu'il fut parlé de la marier avec Asylas, jeune Esclave, né dans sa maison, il ne put s'empêcher de dire : Les Dieux ne me pardonneroient jamais d'avoir meslé son sang avec un autre si indigne d'elle. Cette parole m'engage davantage à l'aimer, & je veux bien vous dire comment je me laissai prendre. Vous ne sçauriez croire, répondit Melinte, combien je m'interes-

se dans sa fortune, & quel plaisir vous me ferez de me conter un peu de sa vie. Je vais donc, dit-il, vous dire ce qui s'est passé entre nous, & il reprit ainsi.

HISTOIRE

de Palamede & d'Epicharis.

JE ne sçais si je me dois estimer heureux, ou malheureux de l'affection où je me suis engagé pour elle, ne trouvant aucune esperance de la posseder, ni comme Maîtresse à cause de sa vertu, ni comme legitime épouse à cause de sa condition: mais je vous en laisserai juger, après que je vous aurai fait le recit de nos amours. Vous sçaurez donc qu'Epicharis étant nourrie avec beaucoup de soin par Acidalie femme de Dicearque, & se rendant de jour en jour plus recommandable par sa beauté & son agreable humeur, fut aimée par ce jeune Asylas de qui l'esprit étoit fort simple & pesant: cependant se voyant avec quelque credit dans la maison, à cause qu'il étoit fils de Cromis & de Menalippe, deux Esclaves qui avoient en gouvernement tout le mênage de Dicearque, & qu'Epicharis étoit fort aimée de leurs Maîtres; il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de pretendre à l'épouser, & premierement il se resolut d'acquerir

ſes bonnes graces : mais elle qui ſentoit ſon cœur noble, ne put ſouffrir une telle recherche, & le traita toûjours avec un extréme mépris.

Un jour j'étois entré dans le jardin de Dicearque, & j'étois preſt de m'endormir dans un cabinet ombragé de feüillages, lors que je la vis arriver fort prés de là a deſſein de cueillir des fleurs. J'étois déja aſſez touché d'affection pour elle, & je n'euſſe pas manqué de l'aller ſurprendre : mais je fus prevenu par Aſylas, qui cherchant la commodité de lui parler, l'aborda, cependant avec crainte, & d'une façon aſſez ſimple, s'offrit à lui cueillir les fleurs qu'elle deſiroit. Elle le remercia, & dit qu'elle prenoit plaiſir à les cueillir elle même. C'eſt plûtot, dit-il, que vous refuſez mon ſervice. Avez vous répondit elle, un ſervice à donner ? Ouy, reprit-il, & je vous en fais preſent. Vous donnez, dit-elle, ce qui n'eſt pas à vous ; & je vous le rends de peur d'être accuſée de larcin. Pourquoi cela ? repartit-il. Parce dit-elle, que votre ſervice eſt au Maître que nous ſervons, & je n'y veux rien pretendre. Il demeura un peu court, parce qu'il n'avoit pas la repartie ſi prompte : puis il reprit. Encore que je ſois à lui, je puis vous faire preſent de quelque choſe qui eſt à moi. Et dequoi ? dit-elle. De mon

cœur,

cœur, répondit-il. Et comment feriez vous, repartit-elle, pour me le donner? Vous demandez, dit il, bien des choſes: qu'avez vous affaire de le ſçavoir? Encore, dit-elle, ſeroit-ce bien la raiſon que je le ſcûſſe, & achevoit toûjours de cueillir ſes fleurs. Ce jeune homme ne ſçavoit par où faire ſortir ſon cœur pour lui en faire preſent: Et je voyois qu'elle s'en vouloit aller ayant fait ſon bouquet: ce qui m'obligea de ſortir du lieu où j'étois pour l'arreſter. Elle rougit de honte d'avoir été écoutée durant ce diſcours: & Aſylas s'étant éloigné de nous par reſpect, je lui dis; Gentille Epicharis, je vous ſçais bon gré de traiter ainſi des perſonnes ſi indignes de vous: elle me répondit; Parce que nous ſervons un même Maître, il croit toutes choſes égales entre nous; mais il y a cette difference, qu'il eſt Eſclave de nature, & moi de fortune: Car la nature ne peut jamais ſe changer, & la fortune peut me rendre la liberté qu'elle m'a otée. S'il ne tient, lui dis-je, qu'à vous donner une liberté pour vous rendre heureuſe, je vous offre la mienne. Et que feriez vous après, répondit-elle? Votre Eſclave, lui dis je. Et qui pourroit, repartit-elle, cauſer ce changement? L'amour, lui repliquai-je, que je vous porte. Je veux bien, dit-elle en riant, faire cet

échange pourvû que vous me disiez ce qu'il faut que je fasse. Que vous m'aimiez, lui dis-je : Et quoi, reprit-elle, vous dites que l'amour fait perdre la liberté ; je reviendrois toûjours en ma premiere condition. Il vaut mieux, lui répondis je, que nous partagions le tout entre nous : ainsi nous aurons une seule liberté pour nous deux, & une seule servitude. Nous serions, dit-elle, trop empêchez à sçavoir qui séroit le Maître. Parlons, lui dis-je, serieusement, Epicharis, je vous aime avec passion, & vous prie aussi de m'aimer. Je veux bien, répondit-elle, vous parler aussi serieusement : Palamede je vous honore avec respect, & vous prie de ne rien desirer de moy davantage : puis en me laissant, & voulant rire, elle ajoûta: Je vais trouver Acidalie ; si vous desirez continuer ce discours, vous n'aurez qu'à le reprendre quand je seray auprès d'elle. Lors qu'elle s'en alloit, je demeuray quelque temps immobile, étant ravi de la gentillesse de ses propos, & je resolus de l'aimer veritablement, esperant qu'elle se laisseroit vaincre. Je lui continuai toûjours à ce dessein les assurances de mon affection, jusques à un jour qu'étant ensemble aux champs en la maison de mon oncle, je crûs qu'il n'y avoit qu'à trouver une occasion bien favorable, & qu'elle se laisseroit ga-

gner à mes prieres & à la commodité. Je l'allai surprendre un matin dans son lit, où je la trouvai assoupie d'un doux sommeil, couchée sur le dos, ayant un bras sur sa tête, que la chemise peu soigneuse avoit abandonné tout entier à ma vûë; l'autre étendu negligemment sur le lit, en sorte toute fois qu'il empêchoit qu'on la pû découvrir. Son sein que cette façon de dormir laissoit reposer & se soûlever à son aise, n'étoit couvert que de l'extremité du drap, qui par hazard s'y étoit rencontré; le reste étoit composé fort modestement. Je demeurai confus la voyant si belle: car il sembloit que ses yeux dépités de n'être pas ouverts pour la garantir de moi, perçassent leurs paupieres pour me blesser, tant je me sentis ému. Cependant n'étant pas content de ce que je voyois, je lui découvris doucement tout le sein: mais je t'avouë, Melinte, que je n'ay jamais rien vû de si beau. Je ne pûs davantage me contenir alors, & y portant la bouche, je le pressai plus que je ne devois, & la fis éveiller. Ce fut un surfaut étrange que le sien, lors qu'à son réveil, elle se vit entre mes bras, & s'en delivrant aisément, parce que je ne la voulois pas fâcher à cet abord: elle s'envelopa de ses draps & après avoir blâmé ma hardiesse, d'être entré en sa chambre lors qu'elle

dormoit, elle me pria d'en sortir. Alors honteux de perdre une si belle occasion, je me mis sur son lit, & en l'embrassant la pressai par toutes les prieres dont je me pûs aviser de soulager mon amour; & cependant je la tourmentois un peu, esperant obtenir ce que je désirois par une douce violence: mais elle, après avoir quelque temps resisté, se releva enfin, & me dit d'un visage assuré; Palamede, je ne vous crois point si peu raïsonnable, que vous pretendiez de m'ôter par force ce que j'ay de plus cher au monde: peut-estre esperez vous que je me laisserai vaincre à vos importunités, mais sçachez qu'il n'y a point de supplice si cruel, que celui que je choisirois pour vous & pour moi, après la perte de mon honneur. Ma condition n'a rien osté de mon courage: qu'il vous suffise donc de l'avoir entrepris: le crime en est assez grand; & je ne vous le pardonnerai jamais, si vous ne me laissez dès cette heure, autant en repos, que j'estois avant que vous vinssiez ici. Si vous continuez un dessein si mêchant, tous vos efforts seront inutiles, & la difference de nos fortunes ne m'empêchera point de vous ôter la vie, pour punir votre indiscretion. Elle dit ces mots d'une façon si severe que je n'eus pas l'assurance de la presser davantage: Je la suppliay

d'excuſer le tranſport de mon amour, & ne voulus point la laiſſer qu'elle ne m'eût pardonné. Depuis j'eſtimai toûjours ſa vertu, & ne manquai point de lui rendre tous les ſervices que je pouvois, juſques au voyage que je fis à Athenes.

Je vous jure, interrompit Melinte, que je ſuis bien aiſe d'apprendre les têmoignages d'un courage ſi genereux: voyez un peu comme le vice ſert à relever la vertu: car il n'y a point de doute que ſans le déſir mauvais que vous eûtes d'entreprendre ſur ſon honneur, jamais peut être n'euſſiez vous connu à quel point elle le cheriſſoit. Je vous avoüerai, reprit Palamede, que depuis ce temps-là je l'ai reſpectée autant que la plus relevée de notre condition; & plus je l'ai pratiquée, plus j'ai remarqué de qualités en elle, qui ne pouvoient être produites que d'une belle naiſſance, comme vous ſçaurez par cette ſuite; puis il continua.

Avant mon départ pour Athenes, j'avois reconnu qu'Epicharis, voyant mon humeur trop libre changée en reſpect, & ma paſſion violente en une amour vertueuſe, avoit auſſi un peu moderé ſa trop grande rigueur pour m'obliger d'une amitié honnête, & il ne ſe preſentoit point d'occaſion de me ſervir, qu'elle ne le fiſt avec beaucoup de ſoin: mais ſi modeſte-

ment que je ne pouvois juger que ce fût pour m'acquerir davantage. Il sembloit seulement qu'elle témoignoit m'avoir quelque obligation de l'affection que je lui portois : & durant mon voyage je reçûs toûjours d'elle des preuves qu'elle se souvenoit de moi. A mon retour j'eus un grand contentement, lors que je sçûs que mon oncle avoit dessein de la donner à ma sœur, & le jour qu'elle devoit partir de sa maison, j'y allai pour la voir : mais en y entrant j'appercûs en un coin le pauvre Asylas, empêché après un grand calcul, auquel il étoit si attentif qu'il ne me voyoit pas : il avoit un petit livre dans lequel il regardoit ; puis il supputoit tantôt avec ses doigts, tantôt avec des jettons, mais je voyois bien qu'il ne trouvoit point son compte. Enfin j'en eus pitié, & luy demandai ce qu'il faisoit. Il fut honteux d'avoir été surpris en cette occupation : cependant je m'offris de si bonne grace à l'assister, qu'il me pria de calculer pour lui. C'estoit un nombre d'années où il y avoit quantité de jours à ajoûter, & beaucoup aussi à diminuer : mais je voulus sçavoir ce que cela vouloit dire. Il me confessa qu'après avoir long temps recherché les bonnes graces d'Epicharis, enfin il n'en avoit pû obtenir autre chose, si non qu'après six années de service, elle pour-

roit recevoir ſon affection : Et qu'ils avoient de plus mis en l'accord, que ſelon la quantité des ſervices, elle pourroit diminuer quelques jours, & qu'elle en pourroit auſſi ajoûter à ſon gré, quand il feroit quelque choſe qui lui déplût ſoit par volonté, ſoit par mal-heur ; qu'à cet effet il s'eſtoit ſervi de ce petit livre, pour en tenir compte fidelement : mais qu'Epicharis allant demeurer hors du logis, il avoit voulu voir en quel état étoient leurs affaires. Je me mis à rire en moi même, voyant ſa naïveté, & ce trait de l'eſprit d'Epicharis pour ſe mocquer de lui. Après donc avoit compris ſon deſſein, je regardai dans ce livre, & vis que chaque jour qui ſe paſſoit, étoit diminué, & que quelquefois il étoit écrit (pour un ſervice quatre jours à ôter) mais incontinent après, étoit mis d'une autre main, pour n'avoir pas ſalüé de bonne grace (dix jours à ajoûter : pour avoir parlé indiſcrettement quinze jours & ce qui étoit ainſi à augmenter, étoit écrit de la maind'Epicharis. Je m'empêchai de rire le mieux que je pûs ; & après avoir bien ſupputé, je trouvai qu'il avoit encor plus de huit années à ſervir, & il y en avoit déja deux de paſſées depuis qu'ils avoient fait ce marché. Lors que j'eus arrêté ſon compte, & qu'il ſe vit ſi reculé, il ſe mit à pleurer : je le voulus

consoler, & lui promis de faire en sorte envers Epicharis qu'elle diminuëroit souvent des jours pour l'amour de moi. Mais il ne cessoit de pleurer, & disoit qu'il ne trouveroit plus tant d'occasions de la servir : & je lui répondis, qu'il n'en auroit pas tant aussi de lui déplaire.

Après l'avoir un peu remis, j'allai dire cette rencontre à Epicharis, avec laquelle je risfort long-temps de l'affliction d'Asylas, pour s'être trouvé bien loin de son compte. Elle me confessa qu'elle avoit trouvé ce moyen pour se deffaire de lui & passer le temps quelquefois quand elle en avoit envie. Mais enfin je lui dis ; Et pour moi, combien m'ordonnerez vous d'années ? Il en faudroit, dit elle, beaucoup: parce que peut-estre trouveriez vous souvent moyen de m'obliger, & j'aurois peur que vous ne me déplussiez jamais. Si cela étoit, lui répondis-je, vous devriez souhaitter que le terme finist bien tot, pour posseder celui qui ne vous déplairoit pas. Voyez vous, dit-elle, il faut une autre personne que moi pour vous rendre heureux : mais je vous jure aussi que je ne me donnerois pas à moins qu'à vous. Et si la fortune ne me remet en condition plus relevée, vous estes assuré que jamais personne ne me possedera en celle où je suis. Le plus grand de mes souhaits est arrivé,

de pouvoir demeurer avec la divine Ariane vostre sœur. C'est avec elle que je veux finir mes jours dans une extréme felicité. Je vous jure, Melinte, que la voyant parler avec tant de courage, je ne sçai ce qui me retenoit de la ravir à mes parens, pour lui donner la liberté, & l'épouser après : Mais sçachant qu'elle même n'y eût jamais consenti, de peur de fâcher Dicearque, Aristide & Ariane, je ne faisois qu'augmenter mon amour par la connoissance de sa vertu.

Quelque temps après elle me plût encore de telle sorte, que je faillis à perdre toute consideration. Je crois que vous étiez aux champs en la maison de Telephe, lors que ma sœur fit une danse d'Egyptiennes. J'ay ouy parler, interrompit Melinte, qu'il se fit quelque chose en mon absence, que je serai bien aise d'apprendre. Vous sçavez, reprit Palamede, comme Epicharis chante & jouë du luth agréablement. Nous étions tous assemblés chez mon oncle Dicearque, pour recevoir cette mascarade; je la vis entrer avec trois autres, du nombre desquelles étoit ma sœur, & lors que le bruit fut appaisé, elle recita ces vers en chantant.

Nous sommes quatre sœurs de l'Egypte venuës
Pour paroistre en ces lieux :

Cypris nous enfanta des amours inconnuës :
Du messager des Dieux.

Notre pere en naissant nous laissa pour partage
La soupleſſe des mains :
Et Venus nous donna la beauté du visage,
Qui charme les humains.
Nous voulons faire voir que nul dedans ces villes
Ne nous peut échapper :
S'il évite nos mains, nos yeux bien plus habiles
Sçauront bien l'attraper.

J'étois des plus prés regardans & si ravi de la voir & de l'entendre, que j'avois perdu l'usage des autres sens, pour rendre seulement heureux ceux de la veuë & de l'ouye: ce qui fit que je ne pris pas garde qu'une d'entr'elles mit cependant la main dans ma poche, & m'ôta ce que j'y avois.

Lors que le recit fut fini, & ensuite la danse; ceux qui avoient vû que j'avois été dérobé, firent semblant de voir s'ils n'avoient rien perdu avec ces larronnesses. J'en fis autant, mais je m'écriai aussi tot que j'avois été volé, & courus vers Epicharis pour la prier de me rendre ce qu'elles m'auoient pris; puis à ma sœur & aux autres : mais toutes dénierent le larcin, & je n'en eus point de nouvelles que le lendemain au matin, quand je vis entrer dans ma chambre un jeune garçon que je ne connoissois point, qui m'apporta ce

que j'avois perdu, avec un billet où étoient écrits ces mots.

Les Egyptiennes se contentent de vous faire voir qu'elles sçavent plus acquerir, qu'elles ne veulent retenir. Reconnoissez leur pouvoir, & remerciez leur courtoisie.

Je pressai ce jeune enfant de me dire qui l'avoit envoyé, mais jamais il ne voulut l'avoüer, & tout ce que j'en pûs obtenir fut qu'il me donnât loisir de faire réponse, j'allai écrire ainsi.

A LA PLUS GENTILLE des Egpytiennes.

SI vous eussiez eû dessein de me renvoyer tout ce que vous m'avez pris, j'eusse trouvé un cœur avec ce qu'il vous a plû me rendre; mais s'il vous est agréable, je consens qu'il vous demeure, pour gage de la fidelité que je vous jure.

Toutes ces gentillesses me donnerent du tout à elle: cependant depuis ce temps-là, je la servis avec beaucoup de respect; parce que la commodité chez nous étant plus grande pour entreprendre sur elle, je m'appercevois qu'elle se retenoit plus

de me témoigner de la bonne volonté, de peur que je ne prisse plus de hardiesse : & je vous confesse que quelque traittement qu'elle me fist, je ne laissois pas de loüer toûjours en mon ame sa conduite. Ma sœur étoit bien aise de mon affection, reconnoissant cette fille fort sage, & jugeant qu'elle sçauroit moderer mon humeur trop prompte si je prenois plaisir à lui obéïr. Elle me traitoit donc toûjours fort serieusement : mais un jour lors que je l'assurois de l'amour que j'avois pour elle, Puis-je me dit elle, en tirer une preuve ? je fus étonné, & ensemble bien aise qu'elle desirât quelque service de moi & lui offris tout ce que je pouvois pour lui plaire. Sçachez, me dit elle, s'il se peut, de Dicearque, quelle est ma naissance; car je crois assurément qu'il la sçait : Ce n'est pas que je m'ennuye de vivre ainsi, car pour servir Ariane je quitterois la condition du monde la plus libre : mais je serois bien aise de lui rendre mes devoirs par bonne volonté purement, & non point par necessité. Je loüai son desir, & lui promis d'y employer toutes mes prieres, puis j'ajoûtai : Plût aux Dieux, ma belle fille, que nos conditions peussent en quelque façon s'approcher ; j'aurois autant de sujet de me réjoüir de cette reconnoissance que vous même : Car je ne crois pas

pouvoir jamais disposer de moi que je ne voye ce que la fortune aura resolu de vous: Je ne veux point, répondit-elle, vous témoigner combien je suis obligée à votre affection, car cela seroit inutile : mais si jamais l'état de ma vie pouvoit se changer vous sçauriez que je n'oublie pas un seul de vos respects. Je la priai de croire que je la servirois toûjours ainsi: & m'offris au cas que mon oncle me donnât quelque lumiere pour sçavoir ce qu'elle étoit, d'aller plûtot aux extrémités de la terre, afin d'en apprendre la verité. Mais lorsque j'eus mis Dicearque sur ce discours, jamais je n'en pûs tirer aucun éclaircissement. Il me dit bien qu'il l'avoit euë des Pyrates sur la côte de la mer, vers Camarine : mais cela ne me rendoit pas plus sçavant, & je fus bien faché de n'avoir rien appris davantage pour satisfaire au désir d'Epicharis. Incontinent après, l'occasion de venir à Rome se presenta, & lors que je lui dis adieu, elle me dit. Prenez garde que la fortune sur la mer ne vous fasse de ma condition, & en vous égalant à moi ne nous separe pour jamais. Je voudrois, lui dis-je, aux dépens de quatre ans de servitude acheter votre liberté & mon contentement. Je n'aurois point de plus grand désir que de me rencontrer à servir vos parens pour recompenser les

ſervices que vous avez rendus aux miens. Hé Dieu! que je ſerois heureux! ſi à la fin je les pouvois connoître, & leur donner avis du lieu où vous êtes, pour nous rendre tous deux libres par un agréable échange: je ne regretterois point d'endurer, ni les fers, ni les plus cruelles peines des Eſclaves pour acquerir tant de bien. Voilà, interrompit Melinte, des paroles bien puiſſantes & bien affectionnées pour une infidel comme vous êtes. Car vous ne fûtes pas plûtôt ici que vous oubliâtes toutes ces proteſtations pour aimer Camille. Je vous ſupplie, reprit Palamede, de ne me point faire ce reproche: car l'affection que j'ai pour Epicharis ſemble être une paſſion puiſſante & aſſûrée qui va toûjours ſon chemin, laiſſant paſſer à la traverſe ces petites legeretés ſans s'étonner, & j'eſpere qu'elle parviendra ainſi un jour à la fin qu'elle prétend.

Palamede vouloit achever ce qui reſtoit à dire de ce départ, lors qu'Epicharis rompit leurs diſcours en entrant, & les trouvant encore au lit, les accuſa de pareſſe. Palamede lui dit en riant qu'ils n'avoient encore que trop de temps pour le chemin qu'ils avoient à faire cette journée. Puis elle leur dit ce qu'elle avoit fait avec leurs amis: Pour Maxime; qu'encore qu'il dût être mal ſatisfait

d'eux à cause du dommage qu'il avoit souffert à leur occasion, s'étant sauvé du feu après eux avec beaucoup de peine; & bien qu'il eût assez à songer à ses propres affaires, il n'avoit pas laissé de lui promettre toute sorte d'assistance pour eux; que le feu de la ville n'étoit pas encore éteint, mais qu'il ne falloit point perdre les occasions qui se presenteroient de se sauver: Qu'il lui seroit aisé de leur apporter une corde deliée, avec laquelle ils en pourroient tirer une plus grosse qu'elle auroit par le dehors de la Tour, laquelle elle avoit déja toute prête d'une longueur excessive, parce que la hauteur étoit très-grande. Il n'y avoit que la difficulté de se rendre au haut de cette Tour, parce qu'on les tenoit toûjours enfermés dans leur chambre. Trois ou quatre jours se passerent encore à deliberer sur quelques moyens, pendant que l'embrasement continuoit toûjours. Mais ils furent surpris un matin, étant mandés pour paroître devant les Senateurs. Epicharis se désesperoit d'avoir tant tardé à trouver un moyen de les sauver, & craignoit qu'ils ne fussent condamnés dès le jour même. Melinte & Palamede moins étonnés, furent conduits au Senat, où étant entrés avec une assurance modeste, on les mit sur des sieges assez bas. Le Consul ayant

commandé aux accusateurs de parler ; Martian sortit de la compagnie, parce qu'en cette cause il étoit partie : Et alors ils furent accusés avec une grande vehemence, d'avoir par un abominable dessein mis le feu dans Rome, & d'être cause de la plus grande ruine & desolation que cette ville eût jamais soufferte : Que non contens de cette horrible mêchanceté, ils y avoient ajoûté l'assassinat de Marcellin & de plusieurs autres ; dequoi faisoit preuve l'épée de Marcellin, dont Melinte avoit été trouvé saisi, & de ce qu'il étoit plein de sang. Pour ces crimes il fut conclu par l'accusateur qu'ils meritoient les plus cruels supplices. Melinte voyant que personne ne se presentoit pour eux, demanda permission de se deffendre ; & l'ayant obtenuë, il regarda quelque temps en terre pour penser à ce qu'il avoit à dire, puis levant les yeux vers les Senateurs, il parla ainsi.

MESSIEURS,

» Si j'auois à parler devant des Juges » moins équitables, j'aurois grand sujet » de craindre que notre innocence ne fut » opprimée. Je considere l'autorité de » nos accusateurs, toute Rome animée

contre nous; & si les crimes que l'on « suppose, étoient veritables, vous même, « Messieurs, étes interessés par vos pertes « à nous punir. Contre toutes ces puissan- « ces deux Estrangers abandonnés de tou- « tes choses pretendroient-ils se deffen- « dre ? cependant nous ne nous estimons « pas delaissez, ayant au Ciel les Dieux « pour témoins de notre vie, & en terre « la Justice que nous esperons trouver « parmi vous. Nous n'avons que la verité « pour deffense & cette verite étant nuë « & simple, je vous ferai simplement aussi, « le recit de notre malheur, dont les causes « se peuvent aisément verifier. «

Estans arrivés dans Rome, sans autre « dessein que de voir ses grandeurs & ses « merveilles, & nous faire connoître pour « personnes désireuses des choses honnê- « tes, nous entrâmes pour notre mal- « heur en la connoissance de Marcellin, « qui après nous avoir fait paroître une « grande amitié, conçût enfin une cruelle « jalousie contre nous à cause d'une fem- « me, & délibera de nous faire mourir. « Ceux qui l'ont connu sçavent s'il étoit « capable d'une telle entreprise. Vne nuit « nous nous trouvames attaqués par une « quantité d'hommes qui nous laissèrent « pour morts; & sans le secours d'Emilie « & de Camille, devant le logis de la quel- «

» le le bruit avoit été entendu, nous ne
» serions plus en peine de deffendre nôtre
» vie. Camille sera témoin de cete verité,
» & tous ceux de sa maison, en laquelle
» nous fûmes portés; qui diront aussi que
» Marcellin ne croyant pas quenous eus-
» sions sçeu sa trahison, envoya d'un
» onguent à Palamede qui fut reconnu
» pour poison: cependant nous resolumes
» de dissimuler, & de nous esloigner d'i-
» ci l'ayant pour ennemi. Depuis, Aristide
» pere de Palamede étant venu ici avec
» Ariane sa fille, sur le bruit du danger de
» son fils, Marcellin devint amoureux
» d'Ariane, & eut dessein de l'épouser:
» Mais Palamede l'ayant en horreur com-
» me son mortel ennemi, & Ariane le fui-
» ant comme meurtrier de son frere, son
» amour mépriſée se tourna en rage, &
» sçachant que nous devions partir pour
» retourner en Sicile, il jura notre mort,
» mais la plus cruelle dont il se pût avi-
» ser. Pour ne nous laisser pas aller sans
» se vanger, il environna de gens armés
» la maison de Maxime où nous demeu-
» rions, & y mit le feu de tous cotés,
» ayant fait dessein de nous y brusler, ou
» de nous tuer en sortant, lors que nous
» ne songerions qu'à nous sauver des flam-
» mes. Ceux de la maison de Maxime peu-
» vent témoigner comme ils ont vû ces

furieux metans le feu avec des flam- «
beaux en la main, & que deux Esclaves «
furent tuez allant querir de l'eau au Ti- «
bre. Pour moi, je me resolus de prendre «
un cheval. & de me sauver à la course «
au travers des flammes & des épées. Pa- «
lamede en fit de même, mais il prit un «
chemin different. Marcellin voyant «
qu'il étoit à pied, & que je m'éloignois, «
se fit donner un cheval pour me sui- «
vre, & m'atteignit tout seul, où m'at- «
taquant avec furie, j'eus le bon heur «
de le tuer quoi qu'il fût armé. Deux au- «
tres survinrent qui demeurerent sur la «
place, Depuis Palamede s'étant rejoint «
à moi, nous avons été pris, après que «
nous nous sommes longtemps deffen- «
dus; & maintenant nous sommes accu- «
sés de la mort de ces hommes, & d'a- «
voir mis le feu à la ville. «

Ceux qui nous ont connu icy, sçavent «
si nous eussions pû seulement concevoir «
une entreprise si detestable: de quelle «
rage faudroit-il estre possedés? & quelle «
ingratitude seroit la notre d'avoir vou- «
lu sans sujet perdre cette grande ville «
de laquelle nous avons l'honneur d'être «
faits Citoyens, & pour la gloire de la- »
quelle nous avons combatu tant de fois? «
Mais encore, quelle apparence y a-t'il, «
que nous eussions voulu commencer par «

„ notre logis même, étant enfermés de-
„ dans avec ce que nous avions de plus
„ cher, & d'ou nous avons eu bien de la
„ peine à nous sauver ? Pour le meurtre,
„ il est bien vrai que je me suis deffendu
„ d'un homme armé qui vouloit ma vie,
„ laquelle j'ay encore garantie de deux
„ autres hommes & de quelques soldats:
„ Il n'y a rien de si juste que de repousser
„ la force par la force : mais en tout cela
„ qu'a fait Palamede ? ayant été assailli
„ de nuit, il y demeura pour mort: Il a cou-
„ ru danger d'estre empoisonné : voyant
„ brusler la maison où il étoit ils s'en est
„ sauvé; & m'est venu trouver, ne sçachant
„ que devenir après avoir perdu son pere
„ & sa sœur : & maintenant il est accusé
„ avec moi pour meurtrier & boute-feu;
„ au lieu que nous devrions demander
„ justice d'avoir été bruslés & assassinés.
„ Toutes ces choses se pouvant justifier ;
„ j'implore, Messieurs, non point votre pi-
„ tié mais votre justice : non point cette
„ clemence qui vous a fait pardonner si
„ souvent à vos plus grands ennemis, mais
„ l'integrité de cet Auguste Senat, que
„ rien n'a jamais sceu ébranler. Ou si
„ notre mal-heur merite quelque peine
„ pour avoir été la cause, sans dessein, du
„ desastre de Rome, laissez vous toucher
„ à la pitié qui est dûë aux estrangers, à

notre jeuneſſe, à notre innocence, & « à tant de bleſſures receuës pour l'hon- « neur de l'Empire Romain. Et s'il faut « encore quelque victime pour eſtre ſa- « crifiée à la ſatisfaction du peuple, con « tentez-vous de ma vie, & n'irritez point « les Dieux contre vous par la condamna « tion de Palamede, le plus innocent de « tous les hommes. «

Après qu'il eut ceſſé de parler, il s'éleva un petit bruit parmi les Senateurs, les uns admirans l'aſſurance & la grace qu'il avoit euë à parler; les autres ſa generoſité & ſon amitié envers Palamede. La pluſpart diſoient qu'il n'y avoit point d'apparence qu'ils fuſſent coupables: Il n'y avoit d'animés contr'eux que ceux qui étoient gagnés par Martian. Enfin le Conſul fit ſigne à Palamede qu'il parlât, & d'une façon aſſurée, il dit ainſi.

MESSIEURS,

Melinte ayant repreſenté au Senat « tout ce que je pourrois dire pour faire « voir notre innocence, ce n'eſt plus con- « tre nos accuſateurs que j'ay à me deffen- « dre, mais contre lui-même. Je me « plains premierement de lui de ce qu'il « trahit notre cauſe, en nous confeſſant «

» ſujets éloignés du mal-heur de Rome,
» & parlant de victimes à immoler au
» deſir du peuple, pour s'offrir tout ſeul
» à la mort, & m'en garantir. Je l'accuſe
» encore de contrevenir aux loix de notre
» amitié qui nous rendent inſeparables,
» & il a tort d'affecter par deſſein notre
» diviſion, qui ne ſeroit excuſable que
» par mal-heur. S'il étoit coupable, je le
» ſerois auſſi : mais puis qu'il eſt innocent,
» je pretends auſſi l'être. J'ay toûjours ſi
» bien tâché de l'imiter, le reconnoiſſant
» ſi vertueux & ſi accompli, que je ne
» craindrois point d'eſtre accuſé de ſes
» fautes, mais je m'eſtimerai glorieux
» d'eſtre reconnu ſans faute avec lui. De
» nous deux rien ne peut être diviſé : nos
» volontés vnies ne font qu'une ame ;
» laquelle reglant toutes nos actions, il
» ſemble que nous ne ſoyons auſſi qu'un
» corps : de façon que ce n'eſt qu'une
» ſeule perſonne que vous devez condam-
» ner ou abſoudre. Cependant ſi pour
» des cauſes ſeparées de nous, & où notre
» volonté n'a rien contribué, nous meri-
» tons quelque ſupplice ; lequel s'en peut
» dire plus digne que moi ? Je ſuis le ſeul
» objet de la jalouſie de Marcellin, & de
» ſa haine ; Melinte n'avoit rien à demé-
» ler auec lui : A moi ſeul il a envoyé le
» poiſon : Jay ſeul empéché ſon mariage

avec ma sœur : J'ay seul animé sa ven- «
geance contre nous, qui est la cause de «
toutes ces miseres : Melinte s'est trouvé «
seulement engagé dans ces trahisons «
sans y penser, & ainsi n'a rien commis «
soit par malheur, soit par dessein. Je «
demande donc que nous soyons tous «
deux renvoyez absous comme innocens, «
ou que je sois seul exposé au supplice : & «
vous témoignerez en ce jugement l'e- «
quité qui vous rend recommandables «
par toute la terre. «

Melinte vouloit repliquer, mais un des Consuls lui imposa silence. Alors tous les Juges demeurerent ravis de voir une si parfaite amitié, & touchés par la consideration de tant de vertu & d'innocence commençoient à deliberer pour les absoudre. Ils furent encore interrogés separément, & toutes leurs réponses furent trouvées conformes : mais sur ces entrefaites, Neron leur envoya commander de surseoir le jugement, jusques à ce qu'il leur eût écrit sa volonté. Ils furent ainsi renvoyés dans la prison, où la déguisée Epicharis impatiente de sçavoir le succés du jugement, leur demanda ce qui s'étoit passé. Mais ayant scû pour quel sujet ils avoient été renvoyés, elle commença d'apprehender le pouvoir absolu de Neron, & sortit incontinent pour aller s'en-

querir d'un ami de Melinte, si l'Empereur avoit depuis écrit sa volonté au Senat. Il lui dit les larmes aux yeux, qu'il venoit d'apprendre d'un Senateur, que le Prince vouloit qu'ils mourussent : parce que Martian pendant le jugement s'étoit allé jetter à ses pieds, & lui avoit fait promettre de les faire punir de son autorité.

Epicharis desesperée, retourna leur porter ces mauvaises nouvelles : & s'étans enfermez, ils delibererent sur ce danger. Elle leur disoit : C'est chose étrange que depuis que je suis entrée ici, je n'aye pû me servir de cette bonne fortune, n'ayant scû trouver ni invention, ni occasion de vous en tirer. Pour moi, dit Palamede, je me precipiterai plûtôt du haut de cette tour dans le Tibre, que de me soumettre à un honteux supplice. Je voudrois, dit Melinte, que nous fussions en état de nous precipiter, il n'y auroit rien à deliberer ; car nous trouverions bien moyen de descendre, mais l'importance est d'arriver au haut de la Tour. Melinte a raison, dit Epicharis : car la corde est toute prête, & je vous apporterois bien dequoi la tirer à vous. Cependant, dit Melinte, le haut de cette cheminée répond au haut de la Tour : sur le milieu de la nuit nous pourrions bien nous ayder

l'un

l'un l'autre, & nous monter par là; je crois que nous pourrons nous sauver, pourvû seulement que l'on ne sçache point que vous soyez sortie, & que l'on n'enferme personne ici au lieu de vous : Il faudroit que vous allassiez acheter un bateau, avec quelques autres habits pour nous déguiser, & retournant ici vous nous apporteriez cette corde deliée, pour tirer l'autre à nous par dehors.. je trouve cela, dit Epicharis, fort bien imaginé; & pour faire en sorte que l'on ne s'enquerre point de moi, ni de vous pour cette nuit, aussi tôt que je serai sortie ce soir hors de cette chambre, vous n'aurez qu'à fermer la porte aux verroux, & l'on vous enfermera sans voir dedans si j'y suis. Cette resolution étant ainsi prise, Epicharis aussi-tôt alla se pourvoir d'un bateau, de quelques habits, & de la corde qu'elle avoit fait faire d'une grosseur & d'une longueur étrange. Ayant commis toutes ces choses en la garde d'un jeune garçon qu'elle connoissoit, & qui ne sçavoit point à quel dessein elle s'en vouloit servir; elle revint leur apporter une corde deliée, & les avertir que tout étoit preparé. Après les avoir vû souper, elle prit congé d'eux pour les aller attendre au pied de la Tour : Incontinent ils s'enfermerent, & sur la minuit, lors qu'ils purent juger que chacun étoit

endormi, Melinte prit le drap qui servoit à leur lit, & pria Palamede de monter le premier dans la cheminée, parce qu'il lui pourroit ayder, & qu'il portât ce drap avec lequel il pourroit puis après l'attirer en haut : Palamede en faisoit difficulté, & lui vouloit rendre cet office pour demeurer le dernier : mais Melinte lui dit que ces contestations n'étoient pas de saison, & fit en sorte que Palamede mit le pied sur un siege, puis sur son épaule, & de là, peu à peu, se rendit jusques au haut, portant le drap, avec lequel il pourroit tirer son ami. Melinte ne tarda pas beaucoup à l'aller trouver, quoi que ce fût avec un peu de peine; puis ils jetterent en bas la petite corde, à laquelle Epicharis attacha la grosse qu'ils tirerent à eux, & l'ayant liée à un creneau de la tour avec la petite même, en sorte qu'il étoit impossible qu'elle se lachast; Palamede demanda à Melinte où étoit l'honneur en cette occasion, de passer devant, ou après; Melinte lui répondit, qu'il falloit plûtost songer à sauver l'honneur, & se dépescher : Passez donc devant, reprit Palamede, afin que votre honneur soit le premier sauvé : Je veux, dit Melinte, faire la retraitte : Jamais, repartit Palamede, il ne sera dit que je vous aye laissé dans le danger. Ah ! repartit Melinte

que de ceremonies ! nous avons conteſté pour monter, à preſent il faut encore perdre du temps pour déſcendre. Mais dit Palamede, pourquoi voulez-vous que je vous cede toûjours en affection. Je veux, continua Melinte, que vous vous laiſſiez aller le premier, puis vous me porterez ſur vos épaules juſques au bas. A cette charge, dit Palamede, je le veux; & il prit la corde : Mais Melinte le laiſſa aller, car il fut impoſſible à Palamede de ſe retenir; & Melinte l'avoit ainſi voulu tromper pour le voir partir, & ſçavoir que la vie de ſon ami étoit en ſureté avant qu'il peût ſonger à la ſienne. Il eût auſſi reçû ce contentement ſans l'étrange accident qui arriva : Car, lors que Palamede entroit dans le bâteau, le creneau auquel la corde étoit attachée, ſoit à cauſe de la vieilleſſe, ou de la peſanteur du corps de Palamede & de la groſſeur de la corde même, fut emporté en bas avec elle; & ſans qu'à même inſtant le bâteau ſe recula de lui même, Palamede & Epicharis euſſent été écraſez ſous ces ruines.

Il eſt difficile de juger qui furent les plus étonnez, ou de Palamede, & d'Epicharis, qui ſe ſentirent accablés de l'eau dont cette chute les couvrit, & de voir la corde en bas ſans pouvoir plus ſecourir Melinte; ou de Melinte même qui crût

qu'ils étoient assommez, & qui se vit privé de tout moyen de se sauver. Il fut quelque temps à croire que rien ne le pouvoit garantir de la mort, & il se resolut de se precipiter plûtot que de demeurer entre les mains de ses ennemis: Cependant étant d'un courage qui ne s'étonnoit point pour le danger, & d'un esprit qui trouvoit incontinent des expediens, il regarda autour de lui, & appercevant le drap avec lequel il étoit monté, il songea s'il le devoit couper en plusieurs longueurs, qu'il attacheroit l'une à l'autre; mais tout cela n'eût pû arriver à la moitié de la hauteur de la tour; cependant il se resolut de se lancer en l'eau, de l'extremité où il seroit, & prit le bout du drap pour commencer à le couper: Mais un vent qui se leva assez grand, faillit à lui emporter son drap, & toute son esperance. Cela le fit penser à un moyen assez étrange, & à chercher son salut en ce qui avoit failli à le perdre. Ayant ouy parler de quelques personnes que le vent avoit soûtenuës en l'air par le moyen de leurs vestemens, & posées en terre doucement, il se delibera, puis que le vent le favorisoit, de faire un voile de son drap, & après l'avoir laissé enfler, de se laisser aller en le tenant par les bouts, esperant que le vent le soûtiendroit assez pour tomber en bas

moins rudement. Le pis qui lui pouvoit arriver c'étoit d'être noyé, & il aimoit bien mieux perdre ainſi la vie, que par la main d'un bourreau. Songeant donc aux moyens de ſe bien accommoder, & tournant le dos au drap, il en prit par derriere deux des coins, il ſe fit comme une ceinture, qu'il arreta pardevant, avec ce qui lui reſtoit de la petite corde, & laiſſant paſſer tout le reſte par deſſus ſa tête, il étendit ſes bras, & prit les deux autres bouts avec ſes mains qu'il lia encore, de peur qu'ils ne vinſſent à manquer, en ſorte pourtant qu'il s'en pût deffaire; puis ſe mettant ſur les creneaux à l'oppoſite du vent, il le laiſſa engouffrer dans ce drad, & ce vent l'enlevant preſque par force, il ſe laiſſa aller, ſe recommandant aux Dieux. La peſanteur du corps fut aſſez ſoûtenuë par l'air qui enfloit le voile, pour faire que la cheute fût moins rapide; & il ſe ſentit décendre peu à peu juſques en bas, où Palamede, & Epicharis étoient admirant à la clarté de la Lune cette machine, & ne ſçachant ce que pouvoit eſtre.

Fin du cinquiéme Livre de l'Ariane

SOMMAIRE DU LIVRE VI.

PAlamede, Melinte, & Epicharis sous le nom d'Eurilas, aprés estre sorties du bateau. & avoir quitté une partie de leurs habits, se sauvent par terre, & s'endorment dans un bois au prés d'une belle maison de campagne; la maitresse de cette maison en se promenant apperçoit Epicharis sous le nom d'Eurilas, elle est touchée de sa beauté, & engage son mary à mener ces étranger chez luy: ce qui se passe pendant la nuit dans cette maison: ils en sortent le lendemain: Melinte & Palamede en traversant un bois la nuit suivante, combatent des fantomes dont l'un assure Melinte que sa mort est prochaine; ils en demeurent vainqueurs, & reconnoissent que ce sont des hommes

ainſi déguiſés pour effrayer, & voler les paſſans; Hiſtoire de Melinte, d'Eriphile, & de Palamede; ce dernier devient amoureux d'Eriphile, une femme intriguante ſuppoſe à Palamede une fille qu'elle fait paſſer pour cette ſage perſonne, la fourberie eſt découverte, & cette malheureuſe eſt punie, Hiſtoire des princeſſes Araxie & Zelinde.

LE SIXIEME LIVRE DE L'ARIANE.

LA joye d'Epicharis & de Palamede fut extréme, lors que Melinte étant tombé dans l'eau, & s'étant déffait de son drap, ils le virent venir à eux en nageant : mais celle de Melinte ne fut pas moindre, lors qu'entrant dans le batteau, & se voyant aidé par eux, il fut assuré que les ruines du creneau ne les avoient point offensés. Après les communes réjoüissances d'être échappés de tant de dangers, ils songerent á celui qui restoit, & resolurent de sortir de la ville par le même fleuve, pour n'estre pas surpris. Ils déscendirent assez facilement jus-

ques bien loin hors la ville, & sur le matin, se trouverent éloignés environ de quatre ou cinq milles de Rome. Ils quitterent là leurs habits, & les ayant remplis de pierres, les jetterent dans l'eau, puis furent d'avis de se mettre par terre, & de prendre un chemin tout contraire à celui où ils avoient été pris: parce que suivant le Tibre ils alloient se rendre à Ostie, & que s'ils étoient suivis on ne manqueroit pas de les chercher le long de la riviere. Il fut donc arresté qu'ils gagneroient le port de Cayette: par ce que celui de Regge étoit prop éloigné, & qu'ils ne marcheroient que la nuit, de peur d'estre pris pour la seconde fois. Eurylas qui s'étoit lavé dans l'eau, parut si agreable avec les nouveaux habits qu'il avoit vestus, que Palamede avoit de la peine à cacher les nouvelles blessures qu'il recevoit. Lors qu'ils n'estoient vûs de personne, il lui aidoit à marcher avec Melinte: parce qu'Epicharis n'étoit pas accoûtumée à faire tant de chemin, & ils desiroient s'avancer jusques en quelque lieu, où ils pussent passer la journée. Cependant ils s'entretenoient de leurs avantures, & trouvoient que c'étoit un bonheur que le creneau fût tombé: parce que la corde fût demeurée, ce qui les eût fait suivre & que l'on croiroit qu'ils

se seroient precipités, leur sortie par la cheminée se pouvant reconnoître par quelques sieges, dont ils s'étoient servis pour monter. Après avoir fait beaucoup de chemin en parlant ainsi, ils arriverent à un village, où ils prirent quelques vivres, & de peur d'etre surpris continuerent leur voyage : puis ils passerent à travers un champ pour s'éloigner du chemin, & trouverent un lieu assez reculé où il y avoit un ruisseau, auprès duquel ils s'assirent à l'ombre des saules. Après avoir fait leur repas, ils se mirent encore à s'entretenir de leurs fortunes, & des apprehensions qu'auroient pour eux Aristide, Ariane, Telephe, & tous leurs amis de Syracuse : qu'à cette occasion il ne falloit point perdre de temps à se rendre en Sicile, pour diminuer dautant leurs déplaisirs. Cette consideration les fit résoudre à continuer de marcher : ce qu'ils faisoient assez incommodément, parce qu'ils ne suivoient que de petits sentiers, de peur d'être connus sur les grands chemins. Enfin sur le soir ils arriverent près d'une maison qu'ils jugerent assez belle : Eurylas eût bien désiré d'y pouvoir être reçû pour se reposer la nuit, & n'être pas réduit à n'avoir que le Ciel pour couvert : mais ils jugerent qu'il ne falloit pas se mettre

au hazard de tomber en quelques mains dont ils ne pourroient sortir ; & voyant assez près de la, un petit bois, ils furent d'avis d'y entrer, & d'y choisir quelque ombrage, où étant assis, Eurylas vaincu de sommeil & de travail, s'endormit incontinent : les deux autres de peur de l'interrompre ne faisoient aucun bruit, & ce silence les fit insensiblement dormir aussi.

Lors qu'ils étoient le plus ensevelis dans le sommeil, une jeune Dame Maîtresse de la maison qu'ils avoient vuë, prenant sur le soir la fraicheur du bois, passa assez près d'eux en se promenant. Ils ne pouvoient estre vus de ceux qui eussent été par les routes du bois : Mais Eurylas se retournant d'un coté sur l'autre, remua quelques fueilles, & fit un peu de bruit. Corine (cette Dame se nommoit ainsi) curieuse de voir si c'étoit quelque bête, s'avança doucement, & trouva le bel Eurylas dormant d'une façon si agreable, que cette vuë la ravit : la delicatesse & la blancheur de son teint, sa bouche vermeille, ses cheveux bruns, mais déliés & ondés qui lui couvroient les épaules, & surtout l'aimable proportion des traits de son visage, la toucherent de coups bien sensibles; car elle demeura sans mouvement, & tellement arrêtée à considerer ce beau dormeur, qu'il eût semblé qu'il lui

eût communiqué de son assoupissement ; si ses yeux n'eussent été ouverts : mais elle croyoit n'avoir pas assez de vûë pour le bien regarder, tant elle voyoit de beautés, dont la moindre étoit capable d'occuper ses yeux, & de les remplir de merveille. Elle mit un genoüil en terre comme pour lui rendre hommage & s'approcha doucement pour le baiser sans qu'il s'éveillât, mais Eurylas en même temps se souleva, & tira un grand soupir de son estomac, ce qui la contraignit de se retirer, croyant qu'il s'alloit éveiller, & lui fit voir assez près de là, Melinte & Palamede dormans aussi, qu'elle n'avoit point encore apperçûs, à cause qu'elle étoit trop attentive à regarder Eurylas. Cela lui donna un peu d'apprehension, se voyant seule entre trois hommes : cependant les considerant elle jugea que c'étoient des personnes honnêtes, & à voir leur équipage qu'on leur avoit fait quelque déplaisir. Elle s'avisa de s'en aller pour revenir avec quelques-uns de ceux de sa maison avec lesquels elle les pourroit prier de prendre le couvert chez elle ; & en s'éloignant, elle ne pouvoit s'empêcher de regarder la beauté d'Eurylas : cependant elle le quitta enfin : & étant au logis elle persuada son mari d'aller se promener ensemble dans le bois, afin que lui-même les amenât

chez lui. Quelque temps après qu'elle fut partie Epicharis s'éveilla, & laissant dormir Melinte & Palamede, se voulut lever, & appercût quatre ou cinq personnes qui venoient à eux : elle jugea que c'étoit de ceux qui demeuroient dans la maison prochaine, & qui se promenoient ainsi le soir en liberté. Ils firent éveiller Melinte & Palamede à leur abord, & ils s'enquirent d'elle ce qu'ils faisoient là : à quoi elle répondit qu'ils étoient trois freres, qui avoient perdu dans l'embrasement de Rome ce qu'ils avoient de plus cher ; & à qui on avoit volé encore ce qui leur étoit demeuré, & qu'ils étoient contraints de coucher ainsi sur la terre en gagnant peu à peu la Sicile, où ils ne manqueroient pas de commodités. Corine feignit d'en estre touchée de pitié, & pria Curion son mari de les retirer pour une nuit. Cet homme qui étoit assez bon, le voulut bien, ne les pouvant prendre pour des voleurs à voir leur façon, même qu'ils n'avoient point d'épées, & il leur dit, que s'ils vouloient venir en sa maison ils y seroient bien recûs : Melinte & Palamede s'y accorderent, voyant cette franchise ; & le remercierent le plus courtoisement qu'ils purent. Ils s'en allerent ainsi de compagnie, Melinte contant à Curion des nouvelles de

Rome avec sa douceur ordinaire : & étant arrivez ils souperent tous ensemble : mais ils étoit impossible à Corinne de dissimuler l'affection qu'elle avoit pour Eurylas, lors que son mari ne la voyoit point ; Palamede qui avoit concû quelque bonne volonté pour Corinne, la voyant fort gentille, & d'une humeur assez libre, remarquoit mieux les regards qu'elle envoyoit à Eurylas : ce qui lui faisoit souhaitter que cette affection s'adressât plustôt à lui, pour se servir de ce bonheur. Ce qui acheva de la perdre fut qu'Eurylas, trouvant un luth, le prit, auquel accordant sa belle voix il chanta ces vers.

Tandis que l'aimable jeunesse
Allume en nous de beaux desirs ;
Essayons des plus doux plaisirs,
Que la fortune nous adresse,
Et ne laissons couler un jour,
Sans les delices de l'amour.

Cette saison de notre vie,
Se doit passer vtilement,
Qui nous donne si librement,
Le pouvoir avec que l'envie,
De ne laisser couler un jour,
Sans les delices de l'amour.

Ceux dont la rude fantaisie,
Blame ces heureux passe-temps ;
Malicieux, ou mal-contens,

En ont dépit ou jalousie ;
Mais ne laissons passer un jour,
Sans les delices de l'amour.

Peu s'en fallut que Corinne transportée d'amour n'allât baiser cette belle bouche qui chantoit avec tant de charmes ; mais la presence de son mari, & des autres lui servoit de contrainte. Il n'étoit pas mal-aisé à Eurylas de la persuader par sa chanson en cette humeur, de se servir de l'occasion en amour, & il sembloit qu'il lui donnât avis de ce qu'elle avoit à faire, & à Palamede encore qui ne cessoit de regarder Corinne, pendant que Melinte entretenoit le bon Curion, qui se laissoit aller à faire une estime bien grande de ses hôtes. Lors qu'il se fallut coucher, Curion & Corinne les menerent dans une chambre proche de celles où ils couchoient separément, en laquelle il y avoit deux lits. Melinte & Palamede choisirent le plus grand ; parce qu'ils dirent qu'ils ne se separoient jamais, & laisserent le plus petit à Eurylas. Corinne fut bien aise de cette resolution, & en les laissant donna un bonsoir à Eurylas, qui lui fit bien connoître qu'il y avoit de la passion mélée. Palamede consideroit toutes ses actions, & ayant appris qu'elle couchoit en une chambre,

& ſon mari en une autre, il jugea que ſi de nuit il lui pouvoit faire croire qu'il étoit Eurylas, il la pourroit poſſeder aiſément: de ſorte qu'il ſe reſolut de ſe lever d'auprès de Melinte, & d'entrer ſecrettement en la chambre de Corinne, s'imaginant, que ſans doute l'amour qu'elle avoit pour Eurylas, l'empêcheroit de dormir, & qu'il luy ſeroit facile d'être reçû auprès d'elle. D'autre coté Corinne étant retirée avec ſon mari eut le même deſſein de ſe lever de ſon lit, & de venir coucher avec Eurylas, ne le croyant pas d'humeur à refuſer une belle Dame, & Curion voulant que l'on enfermât ces étrangers dans leurs chambres de peur d'accident, elle n'en fut pas d'avis, & dit que ce ſeroit ouvertement ſe défier d'eux; qu'il ſuffiſoit de bien fermer les portes de la maiſon, & qu'ils n'oſeroient rien entreprendre. Cela étant arrêté, Curion par malheur voulut coucher avec ſa femme, à qui cette réſolution déplaiſoit fort: cependant, quand il fut endormi elle ſe leva & pourſuivit ſon deſſein. Corinne & Palamede ſortirent en même-temps de leurs chambres ſans faire bruit, & ſe rencontrant parmi les tenebres dans un paſſage, ſe heurterent au front ſi rudement, qu'ils faillirent à tomber à la renverſe;

mais ayant chacun des desseins assez scandaleux, & ne voulant pas être découverts, ils s'empêcherent de crier, & de témoigner la douleur de ce coup : Tous deux ne vouloient point entrer dans leurs chambres de peur d'être reconnus. Palamede ne sçachant ce qu'il devoit faire demeura au même endroit, & s'appuya contre le mur ; & Corinne sçachant mieux les détours se coula par le degré. Palamede se t'assurant, & croyant que ce fût quelque valet, ne laissa pas d'entrer en la chambre de Corinne, & elle n'entendant plus celui qu'elle avoit rencontré, remonta & entra dans la chambre d'Eurylas. Elle s'approcha de son lit, puis se mettant dessus sans faire bruit, elle embrassa Eurylas, & le baisa pour le faire éveiller doucement. Epicharis sentant à son réveil quelqu'un qui la pressoit ainsi, s'écria, & se voulut défaire pe ses mains : mais Corinne tâcha de la faire taire, & lui dit qu'elle étoit Corinne, qui touchée de son amour, s'étoit venuë rendre à son lit, pour luy offrir toutes les faveurs qu'il pouvoit désirer d'elle. Melinte s'éveilla à ce bruit, & ne sentant point Palamede auprès de lui, crût qu'il vouloit entreprendre quelque chose contre Epicharis, & alla devers le lit, pour l'en empê-

cher. Corinne l'entendant venir s'échappa, & s'enfuit dans sa chambre, où elle rencontra deux personnes à terre qui la firent tomber & donner de la tête contre son lit, où elle se frappa si cruellement qu'elle ne se pût relever. Elle cria & demanda de la lumiere, & cependant elle entendoit un homme qui disoit, mon frere, je crois que vous rêvez : je suis Palamede que vous tourmentez ainsi : Enfin, on apporta de la lumiere ; Melinte & Eurylas accoururent aussi, & trouverent trois personnes étenduës sur la place ; Corinne bleſſée, & Curion avec Palamede qui se tenoient embrassés sans se vouloir deffaire, & qui se tourmentoient l'un l'autre. Cependant quand Curion reconnut Palamede, il fut bien surpris, & lui demanda pourquoi il étoit venu à son lit. Palamede de son côté fit l'étonné de se voir dans cette chambre, & dit à Curion qu'il avoir crû entrer dans la sienne, & se remettre dans le lit auprès de son frere ; & qu'il avoit eû sujet de s'étonner pourquoi Melinte le ſerroit ainsi, si ce n'étoit qu'il révât. Curion lui demanda pardon, & lui dit qu'il avoit crû qve c'étoit quelque voleur qui le vouloit tuer, ayant senti un homme à son réveil qui lui tenoit les bras. Epicharis & Melinte avoient bien de la

peine à s'empêcher de rire, les voyant en ce desordre. Corinne mettant la main sur les blessures de son visage, & s'appuyant le front disoit, qu'ayant entendu du bruit sur les degrés, elle avoit voulu sçavoir ce que c'étoit, & qu'au retour elle les avoit ainsi trouvés qui l'avoient fait tomber. Le soupçon que Curion pouvoit avoir de sa femme, se changea en pitié la voyant en tel état, & après qu'ils se furent tous relevés, & que l'on eut mis quelques remede à deux ou trois blessures qu'elle avoit au visage, & à celles de Curion & de Palamede, parce qu'ils étoient tombés du lit l'un sur l'autre, Palamede leur demanda pardon de ce que son erreur étoit cause de tout ce malheur, & chacun se retira en sa chambre, où Melinte, Palamede & Epicharis s'enfermerent, de peur que l'on n'entendît leurs éclats de rire, qu'ils retenoient autant qu'il leur étoit possible, Palamede sçût que Corinne avoit été pour surprendre Eurylas, que c'étoit elle qu'il avoit heurtée dans le passage, & qu'elle avoit été contrainte de s'enfuir à l'abord de Melinte. Il leur confessa aussi que voulant aller trouver Corinne, & se mettre sur son lit, il avoit au lieu d'elle, embrassé cet homme qui s'étoit éveillé, & l'avoit

saisi au corps à l'instant ; que jamais il n'avoit été si étonné que de sentir une barbe, & un homme qui ne luy permettoit pas d'échapper quoi qu'il pût faire : qu'en se débattant ils étoient tombés du lit, que Curion s'étoit trouvé dessous, & qu'il falloit que sa chûte l'eût bien étourdy, puisqu'il ne songeoit pas seulement à appeller au secours : qu'enfin il avoit pensé qu'il devoit faire semblant qu'il s'étoit abusé, & de l'appeller son frere, lui voulant faire croire qu'il le prenoit pour Melinte, & qu'il s'étonnoit qu'il rêvât si fort, que de ne le vouloir pas laisser aller, quoyqu'il tâchât à échaper de ses mains. Ils ne cesserent de rire le reste de la nuit de ces plaisantes rencontres : cependant Melinte fit des reproches à Palamede d'avoir songé à cette entreprise. Il s'excusa sur l'exemple de Corinne, dont le dessein n'avoit pas été plus chaste ; & pria Epicharis de lui pardonner ce crime, ce qu'elle fit volontiers, ne pouvant, disoit-elle, s'offenser d'une chose qui l'avoit tant fait rire.

Sur le matin ils s'endormirent, & ne se réveillerent qu'après de midi : & & étant levés on leur dit que Corinne étoit demeurée au lit. Ils allerent la voir pour sçavoir comment elle se portoit ; &

& rencontrant Curion dans la chambre Ils lui témoignerent encore le déplaisir qu'ils avoient d'être cause de son mal, & s'approcherent du lit, où ils la trouverent qui avoit le front bandé, cependant fort proprement, & qui parmy le desordre de son visage n'avoit pas laissé d'avoir soin d'être parée. Palamede lui fit mille excuses de son malheur : & un peu après s'étant éloigné avec Melinte pour entretenir Curion, Corinne prit la main d'Eurylas, & lui dit : Que ferez-vous pour une personne qui a été ainsi traitée pour l'amour de vous ? Madame, dit-il, tout ce que je puis faire au monde, je vous l'offre ; vous assûrant que je vous suis trop redevable, & je meurs de regret de n'avoir pû reçevoir les faveurs que vous vouliés me permettre. Palamede vouloit favoriser le contentement & l'agréable tromperie de Corinne ; car il tira Curion de l'autre côté du lit, en lui parlant, & Corinne se servant de l'occasion, dit à Eurylas ; Je vois bien qu'il faut que vous me quittiés, mais promettez-moi de retourner un jour ici, & vous sçaurez combien je vous aime. En disant ses paroles, elle approchoit la tête d'Eurylas de la sienne, & le baisoit avec beaucoup de transport : même elle se dé-

couvroit tout le sein pour lui donner de l'amour davantage. Eurylas avoit de la la peine à s'empêcher de rire, & pour la récompenser de pareilles faveurs, il il eût bien pû lui en montrer autant : mais il se contentoit de lui rendre ses baisers, & lui promettoit de n'être pas long-temps sans la venir revoir. Il fallut enfin cesser ce doux exercice, de peur d'être surpris par le mari, qui vint reprendre Eurylas pour le mener diner. La douceur de l'entretien de Melinte avoit entiérement gagné cet homme : & sur le diner il lui dit, qu'ils avoient encore quelques bagues qu'ils avoient cachées : mais qu'il leur seroit difficile de les changer pour les choses qui leur seroient necessaires, comme des chevaux, & quelques hardes. Curion promit de les accommoder, & incontinent ils s'en allerent à son écurie où ils choisirent trois chevaux, pour lesquels Epicharis lui donna un diamant qui valoit beaucoup plus, voulant le récompenser du bon traitement qu'ils avoient reçû chez lui, Curion leur donna encore à chacun une épée, & quelque provision pour manger le reste du jour : puis ils allerent prendre congé de Corinne, qui pleura voyant partir Eurylas : cependant elle cacha ses larmes, & Curion les

ayant vû monter à cheval les laissa aller avec regret.

Ils ne furent pas si-tôt éloignés, qu'ayant la liberté de rire ils se mirent à se mocquer de l'erreur de Corinne, & de son adieu si passionné.. Les rencontres aussi de Palamede ne leur servirent pas d'un petit passe-temps: & Epicharis se mocquant de lui, de ce que ses désirs avoient été ainsi punis: je trouve, dit-il, qu'il n'y a rien de si agreable que ce qui arrive en amour: parce que si l'on a ce que l'on désire, il n'est rien de plus heureux; & la plus grande disgrace qui puisse arriver n'est que matiere de rire. Ouy, dit Epicharis, mais le mal est que l'on rit à vos dépens: je vous trouve seulement heureux, de ce que vous êtes d'un humeur qui ne se rebute point pour les accidens. Il est vray, dit Melinte parce que je ne crois pas que jamais homme ait été si souvent trompé & puni que lui. Dans Athenes il a fait son apprentissage par mille fourberies qu'on lui a joüées; dans Rome il a failly d'y mourir: & ici voyez quelle avanture de s'aller jetter entre les bras d'un mari, & d'en être quitte pour une legere blessure au visage. C'est encore, reprit Epicharis, un plus grand malheur pour lui de ce que l'experience ne le rend point

ſage. Vous voila tous deux bien d'accord, dit Palamede, pour mépriſer mon humeur : mais dites moi, de qui eſtimés vous le courage meilleur, de celui qui ſe met en beaucoup de hazards, qui reüſſit en quelques-uns, qui eſt bleſſé en d'autres & ne ſe rend jamais ; ou de celui qui n'entreprend aucune choſe ? Voudriés vous qu'après avoir été bleſſé en un combat, on quittât pour jamais les armes, & que l'on ſe rendit ſage par experience ? Vous avez raiſon, répondit Melinte, de faire comparaiſon de l'amour à la vaillance : mais comme la vaillance eſt une vertu, vous lui devés auſſi oppoſer une amour vertueuſe, qui ne s'attache qu'à un objet beau, & parfait, comme la valeur qui n'a pour object que l'honneur, & n'a pas differentes conſiderations pour faire ſon devoir : ainſi en amour celui qui n'aura qu'un deſſein, & qui le maintiendra toûjours, ſera plus courageux, que celui qui changera de ſujet continuellement. Palamede reprit, ſi vous voulés bien comparer l'amour à la vaillance, il me ſemble quelle s'attache à differens ſujets, & à diverſes rencontres, tantot à un ſiege de ville, tantot à une bataille, tantot à un combat particulier. Mais toûjours, interrompit Melinte, ce n'eſt qu'une valeur : auſſi, répondit Palamede, n'eſt-ce qu'une

qu'une amour qui me fait cherir tout ce qui eſt aimable. Mais cette valeur, dit Melinte, n'a qu'un objet qui eſt l'honneur. Et cette amour, reprit Palamede, n'a qu'un objet qui eſt le plaiſir. Le plaiſir, dit Melinte, ne peut eſtre l'objet d'une amour vertueuſe : & ſi vous voulés m'écouter, je crois que vous en demeurerés d'accord. La vertu n'a jamais pour objet qu'une choſe parfaite & aſſurée, & pour ce ſujet elle eſt elle-même ſa fin & ſa recompenſe, car il n'y a rien au monde de parfait & d'aſſuré qu'elle. Ainſi la vaillance n'a point de ſatisfaction qu'en ſoi-même ; & c'eſt ce que nous appellons honneur, qui n'eſt autre choſe que la gloire qui eſt en nous de ne manquer jamais à ce que la vaillance nous ordonne, quelque diſgrace qui puiſſe arriver ; parce que la fortune n'a point de pouvoir ſur les vertus : celui qui a cette qualité en perfection, eſt auſſi vaillant étant vaincu comme étant victorieux, & reſſent en ſoi même une pareille gloire ; la victoire & les honneurs ne peuvent être ſes objets principaux, parce que ce ne ſont pas des choſes que l'on ſoit aſſuré d'acquerir. De même, l'amour honnête ne peut avoir le plaiſir pour ſon but principal, parce qu'il n'eſt pas aſſûré, dépendant de la volonté d'autrui :

pour cette raiſon ſa fin ne peut pas être auſſi d'être aimé, parce que ce ſont des choſes hors de nous, & dont nous ne diſpoſons pas : mais ſon ſeul objet certain, c'eſt d'aimer parfaitement ; ainſi la fin de cette amour parfaite eſt en elle-même, & elle ne lui peut jamais manquer. S'il arrive que l'on ſoit aimé, & que l'on reçoive du contentement, ce ſont ſeulement des fruits de l'amour, & non pas ſa fin, comme la victoire & les honneurs ſont à la vaillance : autrement il ſeroit neceſſaire qu'après les ſatisfactions que l'amour reçevroit, & les honneurs que poſſederoit la vaillance, l'une & l'autre ceſſaſſent & n'euſſent plus d'action, comme étant arrivées à leur fin. Vous voyez que les amours imparfaites, qui n'ont que le plaiſir pour but, meurent auſſi-tôt qu'elles ſont parvenuës au plaiſir, & cela vous doit ſervir d'une raiſon infaillible, pour croire qu'il faut une fin bien plus noble & plus aſſûrée que le plaiſir, pour rendre une amour parfaite & durable.

Je crois, dit Epicharis à Palamede, que vous aurés bien de la peine à repondre à ces raiſons. Il lui eſt bien aiſé, dit-il, de vaincre un ennemi qui ſent ſa conſcience bleſſée, ayant à deffendre une mauvaiſe cauſe : car toutes les rencontres que j'ay

euës, & la raiſon avec cette diſpute même m'apprennent qu'il ne faut aimer qu'une choſe parfaitement aimable, & pour ce ſujet que c'eſt vous ſeule que je dois aimer. Je vous prie, dit Epicharis, ne vous ſervés point des armes de Melinte contre moi, Je ne ſeray pas cependant fachée qu'il vous inſtruiſe, & lors que vous aurés eu le temps de vous rendre ſçavant, je lui demanderai ce que je dois croire de vous. Jurés, dit Palamede, que vous vous en rapporterés toujours à lui. Je veux bien, dit-elle, tant je me fie en lui, qu'il en ſoit le juge avec Ariane. Melinte dit, qu'il y avoit eſperance d'amendement en Palamede, & que pourveu qu'Epicharis s'en mêlat, il ſe promettoit d'en faire un jour un parfait Amant pour elle, ayant un Maître fort affectionné, & une Maîtreſſe bien aimable. Soyés aſſurés, repliqua Palamede, que je ſçai déja fort bien aimer, quelque choſe que je diſe: car je n'aime que la belle Epicharis, je l'aime parfaitement, & l'aimerai ainſi toujours. Croyés vous que ces petites recherches que je fais des autres, ſoient des infidelités? Qu'eſt-ce donc, dit Melinte. Je voudrois bien ſçavoir, ajoûta Palamede, ſi pour aimer parfaitement, vous vous abſtenés de toutes ſortes de plaiſirs, comme de la chaſſe, des paſſe-temps,

des exercices, & de tout ce qui peut donner du contentement ? Cela ne seroit pas raisonnable, répondit Melinte. Aussi, dit Palamede, ces petites faveurs, sont de ces plaisirs que l'on ne doit pas fuir. Quand on trouve quelque Belle, d'une humeur à accorder quelque grace, avec laquelle on peut passer quelques douces heures, pourquoi refusera-t'on ce bonheur ? pourveu que l'on ne fasse point de dessein de quitter celle que l'on aime, & d'aimer celle ci en sa place ? Je crois que c'est le seul moyen de vivre heureux; parce que le choix que l'on a fait une fois, demeure toujours en l'esprit ; & l'on attend ainsi avec patience que les rigueurs de celle que l'on recherche cessent, & que le temps puisse apporter quelque soulagement aux desirs. Je trouve, dit Epicharis, cette façon d'aimer fort aisée; & si chacun étoit de votre humeur, on n'entendroit jamais toutes ces plaintes & ces desespoirs de ceux qui aiment, puis qu'ils trouveroient si facilement dequoi se soulager. Ce n'est point en moi, reprit Palamede, une humeur particuliere, mais la raison qui me fait aimer de la sorte : chacun se trouve ainsi content; parce qu'ayant une Maîtresse cruelle, je cherche de la consolation au traittement qu'elle me fait, & cependant je la laisse en repos,

Enfin, reprit Melinte, vous nous persuaderés que vous aimés grandement, mais, que vous desirés mediocrement; & si vous pouvés accorder ces deux choses, vous avez raison. Encore, dit Palamede, que je ne poursuive pas ces desirs avec ardeur, croyés vous que je desire moins? au contraire j'honore plus celle que j'aime, de ne la pas tourmenter, la voyant resoluë à ne me rien accorder, & j'appaise où je puis la violence de mes desirs. Mais, repliqua Melinte, ce ne sont pas les desirs que vous avez pour elle que vous soulagés autre part, c'en sont d'autres. Quelquefois, répondit Palamede, je m'imagine soulager ceux-là mêmes, me persuadant la tenir, & en recevoir ces faveurs. Ah! Dieu, s'écria Melinte, que de crimes ensemble. Pourquoi, dit Palamede, suis-je si criminel? Premierement, reprit Melinte, pour rechercher ces faveurs des autres, vous vous servés des même paroles & des même sermens, dont vous vsez avec celle que vous aimés: voila prophaner les plus beaux moyens que vous ayez de vous faire aimer, les employant indifferamment à mille sujets indignes du dessein vertueux que vous devés avoir: qu'elle lascheté de mentir? & laquelle de toutes vous devra croire, n'ayant par tout que les mêmes asseurances à donner? après

cela si vous n'aimés qu'une personne ; pouvés vous encore trouver autre chose aimable, & y arrester vos yeux : car pour les passetemps que vous avez allegués, on les peut rechercher sans faire tort à son amour ; mais une beauté peut faire comparaison avec un autre, & si vous en pouvés cherir une encore avec celle que vous aimés, c'est infidelité : mais quel crime peut estre plus grand, que celui que votre imagination commet dans les faveurs d'une autre ? doncques votre fantaisie veut bien que ce soit elle à qui vous parlez, qui reçoit vos discours avec caresses, qui se rend avec foiblesse, ou se prostituë avec effronterie ? & vous aimés parfaitement celle que vous vous imaginés avec tous ces deffauts ? Vous me poursuivés, dit Palamede, bien criminellement, & je vous jure que je n'ai point l'intention si mauvaise. Non, non, poursuivit Melinte, il faut vous résoudre ou de croire votre affection bien imparfaite, ou de la purger de toutes ces erreurs, si vous désirés la rendre parfaite. Voilà déja, dit Epicharis, une bonne leçon, & si tous les jours il en recoit une pareille, je crois qu'il pourra se remettre en bon chemin. A vous entendre tous deux parler, reprit Palamede, il semble que j'aye été instruit en une

mauvaise école d'amour, & que je doive tâcher à oublier les mauvais préceptes que j'y ai appris, mais je sens encore quelque chose en moi qui repugne à l'austerité de vos regles : cependant j'honore tant mon maître, & aime tant ma maitresse, que je reçevrai leurs enseignemens sur leur parole, sans les examiner ; & obeïssant à vos raisons, je ferai que vous m'aurez encore obligation de la peine dont je me delivre de chercher des raisons contraires. Il se trouverent alors à un passage de ruisseau assez difficile, ce qui empêcha Melinte & Eurylas de lui répartir, pour songer à l'endroit le plus aisé pour passer. Palamede ayant sondé le gué le premier, & étant de l'autre coté se mit à chanter.

Amour est un enfant volage,
Qui change de lieu tous les jours :
Dedans les Cieux il fait son cours,
Puis sur la terre il se fait rendre hommage.
Si mon cœur change ainsi de lieu,
Peut il pas imiter un Dieu ?

Un même sujet l'importune,
Il aime de divers attraits :
Et se servant de plusieurs traits,
Blesse tantôt ou la blonde ou la brune.
Si je m'adresse en plus d'un lieu,
Puis-je pas imiter un Dieu ?

Amour n'a point d'autres delices ;
Qu'à faire quelque coup nouveau :
Puis il se rit sous son bandeau,
De tous les maux que causent ces malices :
Cherchant à rire en plus d'un lieu,
Puis-je pas imiter un Dieu ?

Il nous sera bien difficile, dit Epicharis à Melinte, de gagner quelque chose par instructions sur son esprit ; car le voilà déja retourné à sa premiere erreur. Vous ne jugés pas bien, répondît Palamede, de mes intentions ; car je veux faire sortir par ma bouche ces fausses opinions, comme un poison ou une mauvaise nourriture que j'aurois prise, & je n'ai point d'autre moyen pour m'en deffaire. Vous devez juger ainsi de tout ce que je dirai desormais de contraire à la fidelité, en répondant à vos raisons : car je reçevrai les vôtres en les écoutant, & me defferai des miennes en vous les disant. Voilà, dit Epicharis, un moyen assez gracieux pour nous contredire toute sa vie, sous le prétexte de faire sortir ses raisons. J'ai bien peur, repartit Melinte, que les nôtres ne sortent aussi facilement de son esprit. Donnez-les moy, dit Palamede, assez bonnes & assez fortes, afin qu'elles s'y attachent si bien, que rien ne les puisse ébranler pour sortir. Prenez garde, repliqua Melinte, que ce

ne soit pas le deffaut des raisons, mais du lieu qui est peut-être si glissant, que rien n'y peut demeurer ferme. Ils adoucissoient l'ennuy du chemin par ces discours qui les entretinrent jusqu'au soir ; & rencontrant un lieu assez propre pour manger ce qu'ils avoient apporté, ils mirent pied à terre, & laisserent paître l'herbe à leurs chevaux ; & après avoir soupé ils se résolurent d'aller toute la nuit pour avancer leur chemin.

Etant remontés à cheval, ils entrerent dans une forest un peu avant que le Soleil se couchât, & ils n'en avoient pas encore traversé la moitié quand la nuit commença d'approcher. Palamede & Epicharis étoient ensemble & alloient devant ; Melinte étoit éloigné d'eux environ de vingt pas, & entretenoit ses réveries, lorsqu'un fantôme s'apparut à lui sur un grand cheval noir, ayant le visage d'une noirceur épouvantable, le corps couvert d'un poil long & heriſſé, & tenant une massuë sur son épaule.

Un homme moins assuré que Melinte, eût été bien effrayé d'une vision si affreuse ; mais lui sans s'étonner s'arrêta, & lui demanda avec une parole assurée, s'il avoit quelque chose à lui dire. Sçache, répondit le Spectre, que ta mort approche. Tu ne m'apprens rien de nou-

veau, reprit Melinte, je sçai bien qu'elle approche tous les jours. Ce monstre sans repartir lui voulut décharger un coup de massuë sur la tête; mais il l'évita en pliant le corps, & mit aussi-tôt l'épée à la main. Alors il vit encore venir à lui un autre monstre à cheval semblable au premier; & sans se troubler de se voir parmi ces démons, il commença à charger celui qui lui avoit parlé, & en même temps il songea à faire en sorte que l'autre ne le put offenser. Palamede & Epicharis qui virent que Melinte ne les suivoit plus, retournerent sur leurs pas, & ils furent bien étonnés de le trouver attaché au combat contre des fantômes effroyables, Epicharis fut saisie d'horreur, mais Palamede qui n'eut pas redouté d'attaquer toutes les puissances de l'enfer pour secourir son ami, mit l'épée à la main, & attaqua celui qui étoit venu le dernier. En même-temps Melinte perçà de plusieurs coups celui auquel il s'étoit adressé, en évitant avec soupleſſe les coups de sa massuë, & le fit enfin tomber de son cheval. Palamede se délivra aussi en peu de temps de celui auquel il s'étoit attaché, & ces deux amis furent bien aises de voir que ces fantômes avoient une vie à perdre, puisqu'ils versoient beaucoup de sang étant

tombés à terre, & qu'ils n'avoient plus aucun mouvement. Ils descendirent de cheval, & trouverent en les considerant que c'étoient des hommes qui avoient noir ci leurs visages & leurs mains, & s'étoient revêtus de peaux pour épouvanter peut-être les passans, & les tuer plus facilement.

Epicharis s'étoit éloignée, saisie de frayeur, & ils eurent bien de la peine à la rassurer, & à la faire approcher pour voir ces corps morts. Elle s'avança en fin, & s'étonna fort de ce que Melinte n'avoit point eu de terreur à l'abord de ces fantomes. La Lune leur donnoit assez de clarté pour ne se pas égarer, de sorte qu'ils se resolurent de continuer leur chemin, & de prendre bien garde s'ils ne seroient point encore attaqués par quelques monstres pareils, cependant ils sortirent du bois sans danger sur la fin de la nuit; & le jour commençant à paroistre, ils rencontrerent un homme à pied, qui les voyant venir, leur demanda en s'étonnant, s'ils n'avoient point rencontré les deux demons qui avoient tué tant d'hommes depuis sept ou huit jours. Oüy, répondit Melinte, mais il ne nous ont point fait de mal. Je m'étonne bien, reprit cet homme, qu'ils vous ayent épargnés. A la verité, dit Melinte, ils nous ont fait bien de la peur; mais d'où croit-on qu'ils

sont venus ? On dit, repartit-il, que ce sont des Dieux infernaux qui ont été contrains de quitter le Temple de Proserpine de Rome qui a été brulé, & qui ne cesseront point de tuer, qu'on ne leur en ait rebâti un autre, Pour moi je ne suis pas si hardi que vous, car je m'en vais faire le tour de la foreſt pour aller à Rome, de peur de tomber entre leurs mains. Mon ami, lui dit Melinte en souriant, ces Dieux n'étoient donc pas immortels, ne feignés point de passer par la foreſt, vous trouverés sur la place leurs corps que nous avons privés de vie, & assurez-vous que c'étoient seulement des voleurs qui s'étoient déguisés en démons, pour tuer & dépoüiller les passans avec plus de facilité après les avoir effrayés. Cet homme ne le voulut point croire : ils lui jurerent tous trois que cela étoit vrai, & que s'il se lassoit d'aller à pied, il trouveroit peut-être un des chevaux de ces malheureux, sur lequel il pourroit monter, mais il ne pût être être persuadé, quelque assurance qu'ils lui donnassent ; & ne voulut point prendre le chemin de la foreſt, tant la peur & la creance des contes fabuleux s'ôtent difficilement des ames vulgaires.

Ils continuerent leur chemin, & après avoir assez parlé de cette rencontre, ils

reprirent leur entretien du jour precedent, pour instruire Palamede aux loix de la fidelité. Epicharis lui demanda, s'il vouloit que Melinte lui donnât encore une leçon d'amour. Je l'aimerois, dit-il, bien mieux de vous: car dés la premiere, je serois maître. Il ne faut point, dit Melinte, d'autre instruction que de bien examiner sa vie passée, & il trouvera que les mauvais desirs ne lui ont rien apporté que de la honte & du mal heur, & qu'il n'a trouvé de la douceur que dans les amitiés vertueuses: car je veux qu'il me confesse, que les honnêtetés de la sage Eriphile, & ses doux entretiens dans le refus, lui furent plus agreables, que les faveurs qu'il croyoit en avoir recûës dans la tromperie qu'on lui joüa. Mais, dit Epicharis, ne puis-je point sçavoir cette histoire? Je beniray, reprit Palamede, cette tromperie toute mavie, puis qu'elle fit naître l'amitié de Melinte & de moi. Vous me donnés, dit Epicharis, encore plus d'envie de l'apprendre: car c'est ce que je n'ai point encore scû; & si Melinte vouloit prendre la peine de me faire ce recit, je croirois le service que je vous ay rendu bien recompensé. Palamede, repartit Melinte, vous en pourroit mieux dire les particularitez;

mais puiſque je me puis acquiter à ſi bon marché de ce que je vous dois, je n'en veux pas perdre l'occaſion. Epicharis lui dit, Si c'eſt trop peu de choſe, mélez-y du votre davantage, & me dites tout ce qui vous eſt arrivé dans Athenes, & dans votre voyage en Aſie. C'eſt la raiſon, dit Melinte, que vous ſçachiez comment s'eſt paſſée la vie que vous nous avez conſervée. Ce recit, ajoûta Palamede, vous ſera fort agreable, pourveu qu'il vous diſe toute la gloire & les avantages qu'il acquit : car j'ay peur qu'à ce ſujet il ne vous cele les plus belles rencontres. Vous voudriés bien, dit Melinte, que je vous laiſſaſſe cette occaſion de parler pour ſatisfaire Epicharis, mais vous aurés d'autres ſervices à lui rendre. Je ſerois bien marri, repartit Palamede, de la priver de vous oüir : mais trouvés bon, ſi vous oubliés quelque choſe, que je vous en faſſe ſouvenir. Melinte s'y accorda, après avoir rejetté les loüanges qu'on lui donnoit, & quelque temps après il reprit ainſi.

HISTOIRE

De Melinte, Eriphile & Palamede.

IL y a des rencontres fort heureuſes en la vie des hommes, deſquelles ſçachant ſe ſervir à propos, , on eſt porté facilement à la vertu & à la gloire: & je trouve que la fortune ſert extrémément aux bons deſſeins, fourniſſant les moyens pour entreprendre, & pour executer les entrepriſes.

Je vous dis ceci, non pas pour vous faire croire que j'aye ainſi acquis aucune qualité: mais pour vous confeſſer que je ſuis moins excuſable, ſi je ne me ſuis ſervi de ce bonheur & de cette facilité qui m'ont toûjours accompagné.

Lors que je fus envoyé par Telephe à Athenes, il m'adreſſa au logis d'un de ſes amis nommé Ephialtes, dont la femme, qu'on appelloit Eriphile, étoit très-belle, & des plus ſages que j'aye jamais connuës. Auſſi ſon mari ſe fioit tellement en ſa vertu, qu'il ne craignit point de me recevoir chez lui, quoique je fuſſe fort jeune, & aſſés beau en cet

âge : même il n'eut jamais aucune jalousie des soins que depuis elle prit de moi; car je vous confesse qu'elle m'aima comme son fils, quoi qu'elle ne fût pas âgée de deux ou trois ans plus que moi; & voyant que j'avois conçû une affection pour elle assés grande, elle voulut se servir de cette bonne volonté, afin d'acquerir un pouvoir sur moi, pour me faire apprendre avec passion toutes mes sciences & mes exercices. De sorte que me reconnoissant d'un naturel assés obeïssant, elle me loüoit quelque fois pour m'animer, quelque fois me baisoit au front pour recompense, cependant loin des yeux de son mari; & je vous jure que cela servit grandement à mes études, parce que je m'y employois pour l'amour d'elle tout d'une autre façon, que je n'eusse fait pour moi-même. Connoissant aussi sa vertu, je la craignois, & n'osois rien entreprendre que je ne fusse assuré qu'il lui fût agreable. Je lui rendois raison de tout ce que j'apprenois; ce qui me faisoit soigneux de bien employer le temps, & incontinent elle devint aussi sçavante que moi; D'autre coté elle m'instruisoit des mœurs honnêtes & de la façon de vivre que devoient suivre ceux de notre condition : de sorte que l'un enseignoit à l'autre ce qu'il sça-

voit, & apprenoit de l'autre ce qu'il ignoroit, c'étoit là une école bien douce. Après que je lui avois fait part de mes études, je lui montrois le profit que je faisois en nos exercices. Je faisois des armes en sa presence, je luttois, je lançois le javelot; & Ephialtes, qui étois des premiers de la ville, ayant toûjours de beaux chevaux outre les miens, je les exerçois devant elle, & lors que j'en étois approuvé, je croyois ma peine bien recompensée. Du commencement je l'aimois comme ma mere, mais acquerant plus d'âge & de sens, ce qui me donnoit plus de credit auprès d'elle & me dispensoit de si grandes soumissions, je l'aimai comme ma sœur; de sorte qu'entrant dans sa confidence, elle n'avoit plus de secret qu'elle me cachât. Palamede étoit aussi alors dans Athenes, & employant plus de temps aux exercices qu'aux études, il y reüssissoit avec beaucoup d'adresse & de grace. Nous faisions tout à l'envi l'un de l'autre, sans nous connoître autrement, sinon que nous étions d'une même ville. Palamede confessera avec moi que l'un de nous deux souffroit avec quelque déplaisir les loüanges que l'on donnoit à l'autre, & cet éguillon servoit encore à nous rendre plus soigneux de bien faire, de sorte qu'il n'y en avoit

point qui nous surpassassent.

Mais laissons ce discours de nos exercices, pour parler de son humeur amoureuse. Après avoir aimé quelques Dames dans Athenes, où l'on ne manque point d'en trouver d'assés faciles, & se lassant de faveurs si aisées, comme celles qu'il acqueroit à ses dépens, il vid un jour Eriphile, & en devint amoureux; incontinent il lui témoigna son amour, par les soins qu'il prenoit de la voir en tous les lieux où elle pouvoit aller: mais il connut bien qu'il auroit de la peine à en obtenir ce quil desiroit; car sa modestie étoit très-grande, & elle ne lui donnoit jamais prise par ses paroles, pour lui faire avoir la hardiesse de lui proposer aucune chose qui offensât son honneur. cependant ayant scû qu'elle hantoit quelquefois chez une femme de moyenne condition qui se nommoit Harpalice, mariée à un affranchi d'Ephialtes, & que cette femme étoit fort artificieuse & avare, il espera la gagner par son avarice, & qu'elle pourroit gagner Eriphile par son artifice. Il s'adressa donc à elle, & cette femme le recût, en l'assurant qu'il n'y avoit qu'elle qui eût pouvoir sur Eriphile, & qui fût capable de le servir. Elle l'entretint quelque temps d'esperance; puis un jour lui dit, qu'E-

riphile ayant perdu une chaisne d'or fort riche, & craignant que son mari le sçût, il avoit un beau moyen d'acquerir ses bonnes graces, en lui en faisant present d'une pareille. Palamede la promit aussi-tôt, & Harpalice lui ayant representé de quelle façon étoit cette chaisne, il la commanda à un Orfévre. Mais l'ayant, il eut peur qu'Harpalice ne la donnat point à Eriphile, de sorte qu'il la pria qu'il en fût le porteur lui-même; afin que cela lui donnât occasion de la voir en particulier, & qu'Eriphile en cherchât le moyen. Harpalice fut un peu surprise; cependant elle lui dit qu'elle le sçauroit d'elle, & deux jours après l'assura qu'Eriphile avoit promis de venir chez elle, qu'elle feindroit de faire une assemblée de Dames, où quelques hommes aussi se pourroient trouver, puis elle les feroit entrer dans une chambre à part, où il lui feroit le present en main propre, & que là il pourroit tacher de la vaincre par prieres. Palamede attendit ce jour avec beaucoup de joye, & Harpalice ne manqua pas de faire son assemblée: mais auparavant que la compagnie arrivât, elle fit entrer Palamede dans une chambre proche de celle où l'on se devoit assembler. Je m'y rencontrai aussi conduisant Eriphile & Harpa-

iice allant dans la chambre où étoit Palamede, lui fit remarquer par les fentes ceux qui étoient dans l'autre chambre, & entr'autres Eriphile & moi. Voyez vous pas, disoit elle, qu'Eriphile rougit, & est toute réveuse, ayant le dessein de vous venir trouver? Palamede s'imaginoit aussi que cela fût, & elle lui dit en le quittant; Vous pourrés voir quand je la prendrai par la main pour vous l'amener, mais elle veut que j'oste la lumiere, de peur que vous ne soyés vûs ensemble dans cette chambre par les même fentes. Palamede y consentit, puis qu'il le falloit ainsi, & peu de temps après elle vint prendre Eriphile par la main, la voulant mener, disoit-elle, pour voir ce qui étoit dans une autre chambre. Elle lui fit mettre le pied dans celle où étoit Palamede, qui étoit si obscure qu'Eriphile se retirant dit assés haut, où me menés-vous, Harpalice? Cette artificieuse rentra peu de temps après, amenant dans l'obscurité une autre femme, instruite de ce qu'elle devoit faire, & dit à Palamede en la lui donnant. J'ay eu bien de la peine à la faire résoudre, servez-vous de l'occ sion; mais je vous prie, parlés bas: je serois deshonorée si on vous entendoit; puis elle les enferma tous deux. Palamede pourroit mieux vous dire que

moi quels témoignages il lui rendit de son contentement, & combien il s'estimoit son redevable de ce qu'elle lui avoit accordé cette faveur, comment en suitte il poursuivit cette pointe, & quelles victoires il obtint : mais je vous puis dire qu'il trouva bien moins de resistance qu'il n'avoit crû ; & pour remercîment il lui donna la chaine : puis Harpalice revenant la prendre dans la même obscurité, ils se feparerent avec mille protestations suivies d'autant de baisers. Palamede ne fut point delivré de là que la compagnie ne fût sortie ; & Harpalice lui demanda alors si elle sçavoit bien obliger : il lui fit mille remercimens, avec quelque present, & après il s'en alla fort satisfait. Je ne sçai, continua Melinte s'adressant à Epicharis & regardant Palamede, si j'oserois vous dire quelle faute il fit. Je vous prie, dit Palamede, n'oubliez rien de ce qui m'est arrivé, ni même notre combat, parce que sans cela le conte ne vaudroit rien, & n'auroit aucune suite : ou bien vous m'obligeriez à reprendre moi même votre discours. Je vous dirai donc, reprit Melinte, qu'il ne pût taire cette faveur, & la publia. Eriphile fut avertie de cette vanité, & me la faisant sçavoir, me témoigna le sensible déplaisir qu'elle en recevoit. Je l'ai-

mois d'une affection si honnête, que j'en fus touché autant qu'elle, de sorte que je me resolus de la vanger. Le lendemain je le rencontrai au parc des exercices, & le tirant en un lieu où nous ne pouvions estre vûs, je lui dis qu'il avoit médit d'une Dame, qu'il falloit qu'à l'heure même il s'en dédit, & qu'il publiat le contraire, ou que je l'en ferois repentir. Et je ferai, dit-il, que tu ne te repentiras pas long temps de ces paroles. Alors nous mîmes tous deux l'épée à la main, & étant instruits depuis si peu de temps en toutes les ruses de l'escrime, nous n'en oubliâmes aucune, soit pour attaquer ou se deffendre. Il sembloit que nous fussions tous deux bien contens que cette occasion se fût presentée de mettre notre art en pratique, de sorte que si nous avions eu autrefois de l'emulation lors que nous ne combations que par exercice, nous étions alors bien autrement animés, pensant que le prix & le hazard, étoient l'honneur & la vie. Après que ce combat eut été assés disputé sans aucune blessure de part & d'autre, Palamede impatient de ce qu'il duroit tant, me porta un coup avec telle furie, que l'ayant evité, le pied lui manqua, & il vint tomber auprès de moi. Je me jettai sur lui, & saisissant son

épée je le voulus forcer de se dédire de de ce qu'il avoit inventé contre Eriphile: mais il me dit d'un courage assuré, qu'il ne se dédiroit jamais d'une chose veritable. Je le menaçay de le tuer s'il continuoit ces paroles, surquoi il me dit; Melinte je confesse que j'ay eu tort d'en parler; mais si je vous fais voir qu'elle me favorise, n'avouërés vous pas que je ne puis m'en dédire? Si vous pouvés, lui dis-je, le verifier, je me confesserai vaincu par vous: mais si cela n'est point je veux vous obliger à me satisfaire devant elle, & à publier le contraire. Je reçois, dit-il, ces conditions, avec serment de vous contenter avant qu'il soit trois jours alors je le laissai relever, & nous nous en allâmes ainsi heureusement, sans avoir répandu du sang l'un de l'autre.

Vn jour après il pria Harpalice de lui faire avoir encore la même commodité de voir Eriphile: elle qui n'aspiroit qu'à ses presens le lui promit, & le lendemain elle l'avertit de venir le soir. Aussi tot il me vint trouver, & me dit: J'ay cherché le moyen de satisfaire à ma parole; ce soir si vous vous trouvés chez Harpalice en compagnie, remarqués en qu'elle chambre Eriphile entrera sans lumiere puis vous m'en pourrés voir sortir, si vous demeurés le dernier au logis. Je fus

un peu étonné, ne sçachant si je devois encore soupçonner Eriphile : cependant je lui promis de m'y trouver, & sans en parler à Eriphile même, je l'y accompagnai le soir. Harpalice ne manqua pas de lui mener la même femme, qui lui fut facile comme auparavant : pour moi qui n'avois point quitté Eriphile dans la compagnie, je me mocquois en moi-même de Palamede, & je m'en allai avec elle sans l'attendre. Le lendemain il me vint trouver au matin, & me demanda pourquoi je ne l'avois pas attendu le soir precedent pour le voir sortir. Parceque lui dis-je, j'avois toujours été avec Eriphile, & que je pouvois bien répondre d'elle. Il se mit à rire, mais voyant que je me mocquois aussi de lui, il commença à se deffier d'Harpalice : puis il me dit, il faut que l'un de nous deux soit bien trompé. Mes yeux, lui dis je, sont bien certains. A la verité, reprit-il, les miens ne me pouvoient pas aider au lieu où j'étois ; car il étoit trop obscur : mais j'en serai pourtant éclairci ; & sans me dire autre chose il sortit, & s'en alla chez Harpalice, qu'il obligea par les même charmes des recompenses à lui faire avoir la même faveur. Elle lui dit, qu'il étoit impossible d'avoir si souvent compagnie : cependant qu'elle

la feroit bien venir, pourvû qu'il demeurât d'accord qu'il n'y auroit point de lumiere dans la chambre; parce qu'Eriphile craignoit même d'être vuë par ſes domeſtiques : cela le fit deffier d'elle plus qu'auparavant : il s''y accorda cependant, & le ſoir venu, il ſe trouva dans la même chambre, ou cette femme étant entrée, parmi leur careſſes il lui coupa de ſes cheveux, & quoi qu'elle le ſentît & voulût l'empêcher de les retenir, il les emporta de force. Auſſi tôt qu'il fut au logis, & qu'il pût avoir de la lumiere, il regarda en tremblant ce qu'il tenoit, & vit des cheveux noirs, bien differens de ceux d'Eriphile. Alors reconnoiſſant qu'il avoit été trompé, & ſongeant comment il ſe vangeroit d'Harpalice, il paſſa le reſte de la nuit avec beaucoup de dépit. Le matin il me vint voir, & me dit. Melinte, je ſuis prêt de vous ſatisfaire, & me dédire de ce que j'ay publié contre l'honneur d'Eriphile; mais il faut que ce ſoit en ſa preſence. J'envoïay ſçavoir ſi elle auroit agreable de recevoir cette ſatisfaction, ce qu'elle voulut bien, pourvû que j'y fuſſe. Palamede entrant s'alla jetter à ſes pieds, & lui dit. Madame, je vous viens demander pardon de la faute que j'ay commiſe contre vous, & vangeance d'une méchanceté par laquelle on

a donné sujet à mon offense. Eriphile le pria de se relever pour lui conter plus à son aise ce qu'il avoit à lui dire. Elle nous fit asseoir & alors Palamede montrant ce qu'il avoit couppé, lui dit : Madame, ces cheveux noirs vous feront voir la plus noire méchanceté qui ait été inventée contre deux personnes ; & sur cela il nous fit le recit de toutes les ruses d'Harpalice, qu'Eriphile & moi ne cessions d'admirer. Enfin il lui demanda tant de pardons, & ajoûta tant de protestations de l'honorer, & de publier par tout l'artifice d'Harpalice, avec un tel excés de soumissions & de respects, que nous fûmes plus contens de ses satisfactions, que nous ne pensions en avoir été offensés. Eriphile lui pardonna tout, & ayant scû notre combat pour son sujet, elle voulut que nous demeurassions amis, puisque nous étions d'une même ville, d'un pareil âge, & addonnés également aux honnestes exercices. Je ne me fis pas beaucoup prier, parce que j'estimois extrémement toutes les qualités de Palamede. Il nous témoigna aussi qu'il se croyoit fort heureux, de tirer cet avantage, disoit-il, de son imprudence. Nous nous embrassâmes, & jurâmes devant elle une perpetuelle amitié. Elle fit mettre puis après Harpalice entre les mains de

la Justice ; & cette malheureuse fut condamnée à estre liée sur un asne, la teste tournée vers la queuë qu'elle tenoit pour bride, & promenée par les quartiers d'Athenes, le bourreau la foüettant, & les enfans la poursuivant à coups de pierres. Depuis ce temps-là, Palamede rendit tant de devoirs honnestes à Eriphile, qu'elle l'eut en grande estime : elle nous favorisoit également, ne cessant de nous faire confirmer notre amitié. Et sur ce sujet Palamede fit des vers, dont je crois que je me souviendrai bien, il me semble qu'ils étoient tels.

J'aime d'une amour la plus sainte,
La plus parfaite d'icy bas.
Le Dieu qui m'a blessé d'une si douce atteinte
Ne m'en veut point guerir, & je ne m'en plains pas.

Elle m'aime, & je n'ose attendre,
Vn seul bien qui me rende heureux ;
Car se laissant aimer elle sçait se deffendre,
Par la même vertu qui me rend amoureux.

Vn rival obtient même place,
Dont l'heur ne me rend point aloux :
Et je n'ay point regret s'il reçoit même grace,
De voir si peu de biens partagés entre nous.

Je ne la nomme point cruelle,
Et n'en veux point estre vainqueur
Et ce n'est point deffaut, ny de beautez en elle,
Ny d'amour en mon cœur.

Je trouve, dit Epicharis à Melinte, que vous étiés un serviteur bien modeste, & un ami bien honneste, de faire ainsi part de l'amitié de cette belle Eriphile. Vous voyez, répondit Melinte, comme nous avons toûjours partagé ensemble la bonne & la mauvaise fortune; Mais il faut vous dire comme nous separâmes aussi entre nous presque tout l'honneur des jeux Olympiques : Puis il reprit. Le temps en étant échû on se rendoit à Pise de toutes parts, les uns pour parôitre aux jeux, & disputer les prix; les autres pour estre seulement spectateurs. Je voulus aspirer à un honneur bien haut : car voyant que les plus grandes villes de la Grece, & même quelques Rois avoient envoyé des chevaux excellens avec des chariots legers, pour emporter le prix de la course, je voulus aussi me mettre sur les rangs

pour Syracuſe, & ayant dès long-temps dreſſé les chevaux d'Ephialtes & les miens pour ce ſujet, & fait faire un chariot doré tout éclatant, & repréſentant celui du Soleil : je fis peindre ſix beaux courſiers que j'avois, d'une façon qui n'avoit point encore été vûe : puis vêtu comme Apollon, & couronné de rayons je parus ſur les rangs avec les autres qui ne manquoient pas auſſi d'éclat & de magnificence : Palamede ſe contenta de prétendre au prix de la harpe.

Eriphile, pour nous animer tous deux à bien faire, nous avoit donné à chacun une faveur, à Palamede une harpe, de laquelle il devoit joüer, & à moi un carquois avec l'écharpe qu'elle même avoit faite. Chacun de ceux qui dévoient courir, fit dans ſon chariot le tour de la place où ſe faiſoient les jeux, & ſalua les Dames en paſſant, de qui l'on reçevoit auſſi des faveurs & des ſouhaits ; puis ſe vint ranger en la place qui lui avoit été ordonnée. J'avois dreſſé mes chevaux à partir à la troiſiéme fois que les trompettes ſonnoient, ſans être obligé de les animer du fouet ou de la voix, reſervant ces éperons pour le milieu de la courſe. Ils ne manquerent pas de partir à temps, & les ménageant ſur le commencement, je coulai ſubtilement entre

deux qui s'étoient precipités, & qui me devançoient ; & ayant cet avantage, je me contentai de le conserver jusques sur la fin : alors voyant faire à mes rivaux quelques efforts pour m'atteindre, je n'épargnai plus mes chevaux, mais leur lâchant les rênes, & laissant les autres derriere moi, je parachevai legerement ma course, m'acquerant une victoire qui ne pouvoit être disputée. Alors les trompettes commencerent à sonner de toutes parts : puis les cris & les applaudissemens du peuple suivirent, & après je fus proclamé vainqueur. Ayant reçû le prix, je repassai au milieu de la place dans mon chariot comme en triomphe, & voyant que l'on alloit commençer d'autres jeux, je le conduisis près le theatre où l'on devoit disputer des vers ; de là je sautai dessus, où l'on me donna le premier rang, à cause de la victoire que je venois d'obtenir. Je recitai une Ode qui vous seroit ennuyeuse si je vous la redisois, parce qu'elle étoit assez longue. Enfin j'emportai encore le prix, & ayant oüi peu de temps après proclamer Palamede vainqueur pour la harpe, je vous assure que j'en eus plus de joye que de mes victoires mêmes.

Incontinent ceux de Syracuse ayant appris l'honneur que nous leur avions

acquis, nous envoyerent des lettres de reconnoissance & de remercimens, & nous convierent de retourner devers eux, pour reçevoir les honneurs qu'ils desiroient nous faire. Nous ne pûmes refuser des prieres si justes & si avantageuses pour nous, & prîmes résolution de partir avec beaucoup de regret de quitter Eriphile. Je ne vous dirai point l'ennui qu'elle reçût d'entendre que nous avions ce dessein : mais elle me témoigna plus de déplaisir que la sagesse même de son esprit ne sembloit souffrir ; & je vous confesse aussi que pour me séparer d'elle, il fallut que je fisse un grand effort sur moi même : car j'avois vécu avec elle dans une si grande douceur & une telle confidence, que je me privois de beaucoup de plaisirs & de consolations. Sa vertu & ses belles qualités m'avoient toûjours fourni des entretiens si utiles & si agreables, que je doutois si je me pourrois jamais trouver autant heureux, & rencontrer quelque chose qui approchât de ce que je perdois en la quittant. Cependant il fallut consentir à ce départ, & Palamede qui prend, comme vous sçavez, ses consolations & ses divertissemens si aisément, en eut du commencement quelque regret, & le perdit aussi-tôt. Mais au lieu de retour-

ner en notre pays, l'ardeur de la guerre nous emporta. Corbulon ce sage & victorieux Capitaine Romain vint aborder aux côtes de la Grece avec les forces qu'il conduisoit, pour passer de la en Asie, & aller faire la guerre aux Parthes. Nous prîmes cette occasion de témoigner notre courage, & nous l'allâmes trouver : puis nous le suivîmes en toutes les conquêtes qu'il fit, où nous acquîmes quelque gloire, & quand la paix fut faite nous nous séparâmes de l'armée. Est ce ainsi, dit Epicharis en l'interrompant, que vous parlez en passant, d'une valeur admirée de tout l'Empire, & si redoutée des Barbares. Je veux que vous me contiés quels exploits vous fîtes tous deux : car c'est le plus grand plaisir que je puisse reçevoir. Permettez, répondit Melinte, que je ne vous fasse point ce recit de batailles & de sieges, qui ne vous pourroit être qu'ennuyeux ; puisque les termes de s'exprimer vous en sont mêmes inconnus : contentez-vous que nous vanquîmes en quelques rencontres, nous fûmes blessés en d'autres, nous coutûmes beaucoup de dangers, & en fîmes courir aux autres, & qu'à la fin les Romains demeurerent victorieux, Au moins souffrirez vous, dit Palamede que je vous soulage, & que je

lui recite seulement ce qui se passa aux prises d'Artaxate & de Tigranocerte ; & si vous aprehendez d'entendre vos loüanges, vous n'aurez qu'à vous éloigner de nous de quelques pas : aussi bien il arriveroit une chose bien étrange, qu'à force d'être modeste, vous m'interrompiez à tout moment. Puis il est raisonnable que je m'acquitte aussi bien que vous envers Epicharis des obligations que je lui ai, tandis qu'elle est en humeur de reçevoir des histoires en payement. Je trouve, dit Epicharis, que Palamede a raison, il lui sera plus seant qu'à vous de me dire ce qui s'est passé à vôtre avantage ; & il ne me sçauroit faire un plaisir qui me soit plus sensible que de me faire part des bonnes fortunes qui vous sont arrivées. Alors quoique Melinte pût alleguer, il fut contraint de se retirer quelques pas pour laisser parler Palamede, qui commença ainsi son discours.

HISTOIRE

Des Princeſſes Araxie & Zelinde.

VOUS jugerés qu'il étoit à propos que Melinte s'éloignât de nous, pour me laiſſer la liberté de vous dire une partie des effets de ſa merveilleuſe generoſité : car il eſt certain que jamais homme ne ſouffrit ſi peu d'eſtre loüé, & ne s'exerça tant à faire des choſes loüables. Après que nous fûmes entrés avec l'armée des Romains dans l'Armenie, Corbulon n'eut autre deſſein que d'attirer Tiridate à un combat general : mais ce Roy qui croyoit avoir plus d'avantage à nous incommoder par de frequentes eſcarmouches, voloit inceſſament autour de nos legions avec les Parthes, qui n'ont preſque autre façon de combattre. Melinte & moi nous nous étions mis dans la Cavalerie, où il ſe ſignala ſouvent en repouſſant les ennemis en pluſieurs occaſions, & acquit une grande reputation, pour ne ſe laiſſer jamais ſurprendre par eux, & pour ne manquer pas à leur

porter autant de coups d'épée qu'ils nous avoient envoyé de fleches quand ils nous venoient attaquer. Corbulon assiegea quelques places pour faire resoudre Tiridate à donner bataille : mais il nous les laissa prendre toutes, & ne fit mine de s'émouvoir sinon lors qu'il fut resolu qu'on iroit droit à Artaxate capitale de l'Armenie. En ces occasions Melinte acquit par trois fois la Couronne murale ; & je ne sçaurois vous dire de combien d'adresse étoit secondé son courage, mais à peine les échelles étoient dressées qu'on s'étonnoit de le voir déja sur la muraille, & quelque désir que j'eusse de montrer ce que j'avois de valeur, c'étoit tout ce que je pouvois faire que de le suivre.

L'armée eut ordre allant à Artaxate, d'être preparée & pour le chemin & pour le combat ; & de ne point s'ébranler quelques sorties que fissent sur nous les ennemis, si Tiridate ne nous attaquoit de toutes ses forces. Les troupes du Roy s'épandirent autour de nous de toutes parts, tâchant de faire détacher nos bataillons de tous cotés pour aller à eux, & de nous mettre en desordre : mais Tiridate voyant que rien ne branloit, & que l'armée continuoit toûjours son chemin en bon ordre, perdit l'esperance de nous défaire ; & ne pouvant se resoudre ny

de renfermer dans Artaxate des troupes qui n'étoient propres qu'à voltiger autour d'un camp, ny de souffrir la honte de la laisser prendre à sa veuë, il se retira à une des extremités de l'Armenie.

Artaxate abandonnée par Tiridate se rendit à discretion, & l'armée Romaine y entra : mais avant que de vous dire ce que je veux vous conter de cette prise, il faut que vous sçachiez que quoi que Melinte n'eut aucun commandement dans l'armée, cependant après Corbulon il avoit le plus d'autorité : Lors que nous étions campés, la tente que nous avions commune étoit toûjours pleine des plus honnêtes gens qui fussent parmi les Romains; tous admirant sa sagesse, sa courtoisie & sa valeur. Tous les soldats aussi, l'avoient en veneration : car s'il falloit faire quelque travail, on le voyoit le premier la main à l'ouvrage, hâtant les tardifs, loüant les laborieux, & animant chacun par son exemple. Même ce que Corbulon lui choisissoit du plus riche butin dans la prise des places pour honorer son courage, il le partageoit entre les soldats qu'il voyoit avoir le mieux fait : & d'une même action il recueïlloit deux fruits, étant loüé en même temps & pour sa valeur & pour sa liberalité. Aussi nul n'avoit tant de grace ny de bonheur que

lui à reprimer un desordre ou une mutinerie; & ce fut un de ceux qui servit le plus à Corbulon, qui étant fort severe à faire observer la discipline militaire, se trouva bien étonné, quand à son abord dans l'Asie il trouva des legions, dont la pluspart des Soldats avoient vieilli dans l'oisiveté de la paix, & ne se pouvoient ranger à l'ordre ny aux fonctions de la guerre.

Melinte donc dans la prise de cette grande ville, ne s'employa qu'à empêcher les desordres & les violences des soldats, priant les uns, promettant aux autres, & châtiant quelquefois ceux qui s'emportoient à des insolences. pendant qu'il étoit occupé à ce difficile emploi, un jeune homme, vêtu d'un simple habit d'Esclave, mais dont le visage démentoit son vêtement, ayant remarqué toutes ses actions, s'approcha de lui avec peine dans le tumulte, & l'ayant prié de l'écouter, lui dit; Seigneur, que me donnerés vous, & je vous ferai recevoir la plus grande gloire que vous puissies acquerir en toute cette guerre. Mon ami, répondit Melinte, ne sera-ce pas assés pour vous d'avoir part dans cette même gloire, puisque je ne la recevrai que par votre moyen? Avec cela, dit-il, je vous demande encore l'honneur de votre ami-

tié, de laquelle peut estre ne m'estimerés-vous pas du tout indigne. Assurés vous, repartit Melinte, que je ne refuse point mon amitié aux honnestes personnes, & vous avés fort la mine d'estre du nombre. Mais quelle est donc la gloire que vous me voulés faire acquerir? Celle, reprit-il, de sauver l'honneur à trois Princesses du sang des Arsacides, & aux filles de leur suite: Il y a longtemps que je cherche parmi les Romains; mais je n'ay trouvé que vous qui me semblât capable d'une si genereuse action. Je vous suis bien obligé, dit Melinte, de cette bonne opinion que vous avez de moi, & je tâcherai de ne rien faire qui en soit indigne. Dites-moi donc où sont ces Princesses, afin que je mette l'ordre qui sera necessaire pour les garantir. Seigneur, dit-il, elles se sont renfermées dans ce Palais que vous voyez, où il y a assés de biens pour reconnoître ceux qui leur conserveront ce qu'elles ont de plus cher au monde. Pour moi, reprit Melinte, j'acquiers assez de bien quand j'acquiers de l'honneur: mais il ne sera pas mal à propos d'en promettre quelque chose aux soldats dont je me pourrai servir en cette occasion. Aussi tôt il jetta les yeux sur les Romains qui étoient autour de lui, & voyant que la plupart étoient de ceux

qui lui étoient les plus affectionnés, il dit tout haut. Qui sera genereux me suive. Incontinent il commença à marcher avec ce jeune homme vers le Palais, où environ cent soldats le suivirent, outre deux Escuyers qui l'accompagnoient; & étant proche de là, il leur dit: Compagnons, comme je vous ay vûs la plûspart defferer à la priere que je vous ay faite de n'user point ici d'aucune violence, je veux recompenser votre modestie, & vous faire avoüer que les plus moderez se trouvent enfin les plus riches: faites ce que je vous dirai, & nulle troupe de l'armée ne se trouvera si chargée de biens par le pillage, que je vous en ferai ici presenter par les mains même des vaincus. Alors ils le remercierent & promirent de lui obeïr exactement. Il les rangea tous aux environs du Palais pour le bien garder, & laissa un de ses Escuyers pour avoir l'œil sur eux, auquel volontairement ils se soumirent; & après que le jeune homme eut fait ouvrir la porte, il entra avec lui, suivi de son autre Escuyer; & fut conduit dans une chambre, où des qu'il fut entrée, deux jeunes Dames se vinrent jetter à ses pieds en pleurant, & les lui embrasserent; & plusieurs autres filles en même temps se jetterent à terre,

toutes implorant sa pitié, & le priant de les vouloir garantir d'outrage. Cette vûë si sensible l'obligea de moüiller ses yeux de quelques larmes ; & aprés les avoir assurées que leur honneur ne couroit aucun danger, il les pria de se relever & de se vouloir asseoir ; & de croire qu'après qu'il leur auroit dit ce qu'il désiroit faire pour leur service, elles auroient sujet de chasser toute crainte. Elles lui baiserent les mains toutes deux, & les lui moüillerent de pleurs en se relevant : puis elles le firent asseoir avec elles pour entendre ce qu'il avoit à leur dire.

Cependant celui qui l'avoit amené étoit entré dans une autre chambre ; & Melinte voulant lui demander oú étoit la troisieme de ces Princesses, pour lui rendre aussi le respect qu'il lui devoit, se tourna, & en même temps vit sortir de cette autre chambre la personne qu'il cherchoit, non plus en habit d'Esclave ny d'homme, mais vêtuë d'une riche simarre Persienne, & d'une façon plus majestueuse que pas une de celles avec qui il étoit. Me voici, lui dit-elle, pour achever le nombre de celles qui ont besoin de votre secours. Melinte mit un genoüil en terre, pour lui demander pardon d'avoir manqué de lui rendre l'honneur qu'il lui devoit ; & lui dit, qu'il s'es-

timoit bienheureux d'avoir à rendre à une Princesse, le service qu'il croyoit n'avoir promis qu'à un Esclave. Seigneur, répondit la Princesse, mes sœurs & moi & tout ce que vous voyez ici est à vous; & s'il vous plaît nous sommes toutes vos Esclaves. Jamais, dit-il, mon ambition n'a été si haut, que de pretendre à me faire servir par des Princesses; & je vois par les avantages de votre sang & de tant de belles qualitez qui sont en vous, que ma fortune sera bien grande si vous souffrez seulement que je vous serve.

Cependant la belle Araxie, qui étoit l'aînée de ces Princesses & celle qui lui parloit, tenoit les yeux attachés sur lui, comme je sçus depuis de Zelinde qui étoit la plus jeune; & admirant sa grace merveilleuse & en sa mine & en son parler, conçevoit déja de l'affection pour lui: & sa passion naissante se sentoit flattée par ces paroles, par lesquelles il sembloit lui offrir son service, quoiqu'en effet elles ne partissent que de la civilité. Si bien que lui voulant faire conçevoir une estime d'elle, & l'esperance de pouvoir meriter son amour, elle lui dit. Je veux croire, Seigneur, parce que je vois de vous, & par les genereuses actions que je vous ai vû faire, que vous êtes d'une naissance illustre; étant im-

possible qu'une vertu si haute que la vôtre, se soit voulu loger que dans un sang qui la pût faire éclater ; & qu'ainsi vous meritiés, non seulement que des Princesses, mais encore que toute la terre vous obeïsse : aussi veux je croire qu'une grandeur de courage comme est celle qui est en vous, qui ne voit rien au-dessus d'elle, & qui merite que tout le monde lui cede, se plaît à relever la noblesse & la vertu quand elle les trouve abattuës par la fortune ; & pour les rehausser & les remettre dans le lustre veut bien s'abaisser au dessous d'elles par la modestie & la civilité. Mais pour vous faire connoître si nous méritons que vous preniez soin de nous, sçachez que nous sommes nieces du Roy Tiridate, & filles de sa sœur qui fut mariée à un Prince de sa race, nommé Vonones, le plus puissant entre les Parthes après les trois freres, Vologeses, Tiridate & Pacore, qui partagerent les trois Empires des Parthes, des Medes & des Armeniens ; & comme l'Armenie étoit échûë au plus jeune qui étoit Tiridate, & qu'elle étoit disputée par les Romains, Vonones mon pere, qui étoit un experimenté Capitaine, lui fut donné pour lui servir de conseil & avoir la principale conduite de ses affaires & de

ſes armées. Mais Tiridate ſe laiſſant gouverner par quelques jeunes gens, qui lui perſuadoient que Vonones prenoit plus d'autorité que lui même, commença à ne plus ſuivre ſes conſeils, & non ſeulement le mépriſa, mais encore voulut le perdre pour n'avoir plus une perſonne de telle conſidération qui pût controller ſes actions. En ce deſſein voyant que Corbulon s'approchoit d'Artaxate, il lui commanda de la garder avec peu de forces qu'il lui donna, pendant qu'il tiendroit la campagne, croyant bien que mon pere periroit dans le deſſein de conſerver cette ville, ayant trop de courage pour ne la rendre qu'après de grands combats; même il laiſſa auprès de lui quelques Chefs pour lui nuire en tout ce qu'il voudroit entreprendre; l'un deſquels nommé Miſdate, a été ſi traître, qu'aux approches qui ſe ſont faites ce matin par les Romains, feignant de tirer une fleche contre les ennemis, il a perçé le corps de mon pere, qui à été rapporté dans la ville rendant les derniers ſoupirs. Cette nouvelle m'a été apportée par un de ceux de la ſuite de mon pere, & m'a donné tant de douleur, que laiſſant ici pleurer mes ſœurs, je m'en ſuis allée au lieu où Vonones expiroit, n'ayant pû être porté juſques en ce Pa-

lais. La mort venoit de lui fermer les yeux lorſque je ſuis arrivée, & eſtimant ſuperflu de parler à un corps qui étoit privé de ſentiment, j'ay tourné ma fureur contre Miſdate, qui pour m'abuſer & contrefaire l'innocent, feignoit de pleurer devant moi cette perte. Tandis qu'il tenoit un mouchoir devant ſes yeux comme pour eſſuyer ſes larmes, il n'a pû voir que j'ai tiré l'épée qui étoit encore au côté de mon pere, & la pouſſant dans le corps du traître, je lui ai dit; pleure ta propre mort maintenant avec des larmes veritables; puis va-t'en la bas donner cette conſolation à mon pere, que ta trahiſon n'a gueres tardé à être punie par ſon épée même. L'effroy a été ſi grand dans la ville, tant parcequ'elle étoit déja environnée de Romains, que pour la mort ſi ſoudaine de Vonones & de Miſdate, que chacun n'a plus ſongé qu'à ſe rendre. J'ai fait ce que j'ai pû pour animer les Chefs qui reſtoient, à ſoûtenir au moins quelques aſſauts avant que d'en venir à cette extremité; ils ont envoyé devers Corbulon malgré moi lui dire qu'ils ſe rendoient à diſcretion. Alors après avoir employé quelques paroles pour les détourner d'une ſi lâche réſolution, je me ſuis ainſi entretenuë en moi-même: A quoi

penses tu, Araxie ? & à quoi te porte ton courage contre tes propres ressentimens ? pour qui veux-tu conserver Artaxate ? pour Tiridate, qui a causé la mort de ton pere ? songe plûtot à faire en sorte pour te vanger qu'il perde tout son Royaume ; & si tu dois penser à conserver quelque chose dans ce desordre, ne pense plus qu'à conserver ton honneur & celui de tes sœurs. Aussi-tot je m'en suis allée dans la maison d'un homme qui étoit au service de mon Pere, où je me suis revêtuë d'un habit d'Esclave ; & ressortant en même temps j'ay trouvé que les Romains étoient déja dans la ville. Ceux qui m'accompagnoient ont été si effrayez qu'ils m'ont perduë dans le tumulte. Pour moi je me suis sentie fortifiée d'une certaine resolution, qui m'a fait perdre toutes sortes d'apprehensions ; & je crois que dans les plus grands dangers quelque Deïté fortifie ainsi ceux dont le Ciel a soin, par l'assistance de laquelle ils se sentent plus fermes que dans la prosperité même. Je me suis meslée d'un œil assuré parmi les troupes Romaines ; & là j'ay jugé des actions des uns & des autres, avec autant de tranquillité d'esprit, que si j'eusse été sur un theatre pour juger de quelques combats de plaisir. La pluspart ne pensoient

qu'à entrer dans les maisons pour les piller & pour faire quelque insolence au sexe qui a la pudeur pour son plus cher partage : Mais je n'ay trouvé que vous, Seigneur, disoit-elle à Melinte, qui prit peine d'empescher les desordres & les violences ; & quoique j'eusse trouvé en vous ce que je cherchois & que je n'eusse point de temps à perdre, j'ay été surprise d'une telle admiration de votre vertu, que je me suis arrêtée quelque temps à vous considerer, ne pouvant me lasser de voir avec combien d'adresse, mélée d'une certaine autorité qui n'appartient qu'aux seuls vertueux, vous rangiez les esprit des soldats à faire tout ce qu'il vous plaisoit. Enfin je me suis adressée à vous, & je me loüe moy-même maintenant du beau choix que j'ay fait pour nous garantir d'outrage. Maintenant disposez de tout : il y a ceans des richesses pour contenter & vos soldats, & vous même, puisque la valeur ne mépriſe pas de s'enrichir de ce qu'elle acquiert ; & si tous ces biens ne suffisent pas, il nous reste encore de plus grands tresors dans Tigranocerte, nos personnes même sont à vous, & vous pouvés nous employer dans les moindres services : de tout ce que nous possedions nous ne vous demandons, que la reserve de notre honneur, pour la

conservation duquel nous vous abandonnons toutes choses.

Melinte avoit écouté Araxie, considerant sa noblesse, son courage, sa vertu & son agreable façon de parler : & voyant qu'elle avoit fini le discours, il le reprit ainsi. Madame, je reconnois par ce que je viens d'entendre, & vous le reconnoîtrés aussi avec moi, que les Dieux qui disposent absolument de toutes les choses humaines, changent l'état de la fortune des hommes comme il leur plaît, & bien souvent renversant un établissement que nous jugions heureux & asseuré, font naître notre plus grand repos, du plus grand malheur que nous pouvions appréhender, & la pluspart de ceux qui jugent temerairement de tout, attribuent à une bizarrerie de fortune, ce qui est veritablement un effet de la providence divine : Pouviez-vous craindre un plus grand malheur, que celui de vous trouver dans une ville prise par les Romains anciens ennemis des Parthes, abandonnée de tout support après avoir perdu votre pere, & exposée aux insolences & aux outrages des victorieux ? Cependant vous trouverés que Tiridate étoit plus votre ennemi que nous ; que les Romains & nous qui les suivons, sçavons mieux res-

pecter la nobleſſe & la vertu, même en nos ennemis, & dans la licence même acquiſe à la victoire, que n'eût fait Tiridate votre Roi & votre parent, qui après avoir fait mourir ſon beau-frere & ſon fidele ſerviteur pour une legere jalouſie, eût peut-eſtre encore porté ſa haine contre ſa race. Enfin vous trouverez que parmi nous, votre rang, votre honneur & vos biens vous ſeront conſervés, & que vous en joüirez avec autant d'éclat & de ſûreté que vous euſſiez fait dans une profonde paix parmi les vôtres; & qu'au contentement de cette paiſible joüiſſance vous ajoûterés encore celui de voir de quelle ſorte nous allons vanger vos injures ſur Tiridate : Pour moi, j'ay une maxime, qu'aux vertueux la vertu ne peut eſtre ennemie en quelque ſujet quelle ſe rencontre; quelque parti different que l'on ſuive, & avec quelque opiniâtreté que l'on combatte l'un contre l'autre pour l'intereſt & l'honneur de ſon Païs, les vertueux ſont toûjours amis les uns des autres, & ne manquent point à ſe donner reciproquement tous les honneurs & les aſſiſtances qu'ils meritent. Vivez donc en cette aſſûrance que vous êtes auſſi libres & auſſi aſſûrées de votre honneur, que vous fûtes jamais dans le plus fer-

me

me état de la fortune de votre pere; & quoyque Corbulon put prétendre peut-être de vous mener à Rome captives & pour servir à son triomphe, assurez vous que je f.rai en sorte que loin d'y penser, il ne cherchera qu'à ajoûter des honneurs au don qu'il vous fera de votre liberté. Pour vos biens dont vous me voulez faire present, je vous les remets, & vous prie de croire que quand je suis venu à la guerre, ce n'a point été à dessein d'acquerir des richesses, mais de l'honneur seulement; & je n'en pouvois acquerir un plus grand, que celui de vos bonnes graces, & de vous pouvoir rendre service.

Toutes ces paroles qui ne pouvoient partir que d'une vertu bien confirmée en Melinte, ravirent tellement ces Princesses de joye & d'admiration, qu'en même temps elles se jetterent encore toutes trois à ses pieds, & lui baiserent les mains pour le remercier, & quand il les eut relevées, Araxie lui dit. J'avois bien conceu en mon esprit quelque idée de vertu, mais jamais je n'en avois pû imaginer une si haute ny si solide que la votre: que le Ciel lui donne la recompense qu'elle merite; car tous nos biens ny tous ceux de la terre ne sont pas capables de la reconnoître. Faites donc envers Cor-

bu'on ce qu'il vous plaît nous promettre; & permettez au moins que je reconnoisse les soldats que vous avés amenez pour défendre ce Palais, & que je satisfasse ensemble & au desir que j'ay d'honorer leur modestie, & à la parole que vous leur en avés donnée.

Cependant, poursuivit Palamede, étant entré dans la ville par une autre porte que Melinte, je le cherchois par tout; & passant par devant le Palais je reconnus son Escuyer qui en gardoit l'entrée avec les soldats qu'il lui avoit commis. Je scûs de lui qu'il étoit dedans, & aussitôt j'y entrai avec quelques uns de ma suite. Les Princesses entendant du bruit, & voyant des personnes inconnuës, eurent peur que Melinte ne fût pas le plus fort & ne pût les garantir de violence. Mais il les rassûra, & leur dit, que j'étois un autre lui-même, & que sans doute j'aurois une pareille passion que lui à les servir.

Après quelques complimens, par lesquels je voulus leur confirmer ce que Melinte avoit dit de moi, je considerai ces trois Princesses. Palamede s'arrêta sur ces paroles & commença à rêver. Continuez, lui dit Epicharis, vous considerâtes donc ces trois Princesses. J'ai peur, dit-il, qu'insensiblement je ne me fois

engagé dans un recit, d'où il me sera difficile de me déméler sans parler à mon desavantage ; Quel desavantage, dit-elle, pouvez vous reçevoir de vôtre discours ; Je crains, reprit-il, de faire tort au dessein que j'ai de me faire aimer de vous. Non non, repartit Epicharis, ne feignez point de me dire le tout ; & ne craignez point qu'aucune chose soit capable de faire tort à l'estime que je fais de vous : ou bien si vous voulez je dirai ce que vous craignez de dire ; vous devintes amoureux d'une de ces Princesses ; & si vous voulez encore ; je devinerai de laquelle des trois. Ah ! malicieuse Epicharis, dit-il, c'est assez de juger parce que vous avez connu de mon humeur, que je devins amoureux, comme il faut que je l'avoüe ; mais de deviner de laquelle c'est trop ; & je vous en defie ? Je m'assûre pourtant, dit-elle en le regardant fixement, que ce fut de la plus jeune. Palamede rougit, & lui dit, sans doute, c'est parce que vous regnez dans mon ame maintenant, & que vous y voyez toutes mes pensées, & tout ce qui s'est passé de ma vie ; car sans cela jamais vous ne l'eussiez deviné, puisque personne ne vous en parla jamais. Palamede, répondit-elle, ce n'est point que je regne dans votre ame ; mais votre ame mê-

même se découvre si facilement, que la moindre de vos paroles me fait connoître tout ce qu'elle pense; & croyez-vous que quand vous m'avez dit que la plus jeune vous avoit appris qu'Araxie avoit conçû de l'affection pour Melinte, je n'aye pas bien jugé que cela ne s'étoit dit que dans une grande confidence, & que l'on ne va point compter de telles nouvelles d'une sœur à une personne indifferente. En cela au moins, dit Palamede, vous n'avez pas bien deviné; car il est vrai que je l'aimai, mais elle me traita toûjours, non seulement avec indifference, mais encor avec mépris: car c'étoit la plus glorieuse Princesse qui fut jamais: cependant elle étoit d'une humeur fort libre, ce qui est bien rare aux orgueilleuses; parce que de crainte de se communiquer, elles sont ordinairement les serieuses: le naturel de celle-cy étoit fort gay; mais elle avoit conçû une si haute opinion de la noblesse de son sang, qu'elle ne croyoit pas qu'aucun homme dût oser la rechercher, sinon ceux de son sang même: surquoi nous eûmes peu de temps après quelques discours que je ne feindrai point de vous dire.

Je jettai donc d'abord les yeux sur elle, car quoi qu'Araxie fut sans doute la plus belle, & que Candace qui étoit la se-

conde semblât aussi la seconder en beauté ; Zelinde avoit à mon goût quelque chose de plus riant & de plus picquant dans le visage, & la nature sembloit n'avoir fait ses yeux plus petits qu'aux deux autres qu'afin de les rendre plus perçans. Je remarquois aux aînées une tristesse modeste, & en Zelinde une resolution temeraire, avec laquelle elle sembloit avoir tout à mépris dans son infortune même, & cela s'accordoit plus à mon humeur. Me voila donc pris par elle aussi-tost que je l'eus veuë, & voyant qu'elles estoient occupées à se faire apporter quantité de vases d'or pour les distribuer aux soldats, je m'employai à mettre à part ceux qui avoient esté touchez de la main de Zelinde ; croyant, par ce petit office, & par les regards que je lui envoyois, lui faire assez connoître que c'étoit elle à qui mes vœux s'adressoient.

Melinte fut d'avis que l'on fit venir tous les soldats les uns après les autres, à chacun desquels, ces Princesses feroient présent d'un de ces vases, puis qu'ils accompagneroient les Dames jusqu'au camp où étoit encore Corbulon, en portant chacun le présent qu'on leur avoit fait. Il fut aussi d'avis que l'on mît à part un grand buffet de vaisselle d'or, que l'on chargeroit sur un chariot doré pour en faire

preſent à Corbulon ; Melinte n'ayant autre deſſein que d'obtenir la liberté de ces Princeſſes, & d'empêcher qu'elles ne fuſſent menées captives à Rome : Cela fut ainſi executé, & les Princeſſes s'étant fait amener de beaux chevaux avec des houſſes riches, furent miſes deſſus par Melinte & moi. Cinquante ſoldats furent ordonnés pour aller devant, deux à deux, portant chacun en main le vaſe d'or qui leur avoit été donné, à la tête deſquels étoient deux de nos Ecuyers : enſuite le chariot doré, chargé du grand buffet de vaiſſelle d'or, étoit traîné par ſix chevaux blancs ; Araxie & Candace alloient après : ayant au milieu d'elles Melinte, dont la vertu ſembloit être menée en triomphe : Zelinde les ſuivoit, & j'allois à Cheval à côté d'elle, l'entretenant avec le plus de témoignages d'affection que je pouvois : les filles de la ſuitte des Princeſſes alloient auſſi à cheval deux à deux après nous, & après elles les autres cinquante ſoldats marchoient en pareil ordre que ceux de devant, & à leur queuë le reſte de la ſuite des Princeſſes & de la nôtre.

Les troupes Romaines qui étoient épanduës par la ville, croyant que cette belle bande fût conduite au General par ſon ordre, laiſſerent paſſer paiſiblement ce

petit triomphe, en admirant & la beauté des Dames & la grandeur des richesses qui étoient portées. Nous arrivâmes ainsi au camp où Corbulon tenoit alors son siege, pardevant lequél passa tout cet ordre jusques à nous. Alors Melinte fit arrêter devant lui le chariot; les soldats s'épandirent à l'entour du Tribunal des deux côtés, tenant leurs vases; & Melinte descendant de cheval en fit aussi descendre les Princesses, qui allerent s'incliner aux pieds de Corbulon, auquel il adressa ainsi sa parole.

Je vous presente, Seigneur, des Princesses qui ne doivent point être traitées comme captives, mais comme amies du peuple Romain, puis qu'elles sont ennemies de ses ennemis; Je vous presente les personnes les plus vtiles pour l'agrandissement de l'Empire, puisque par la haine qu'elles ont sujet de porter à Tiridate, non seulement elles sont cause que cette puissante ville est en votre puissance, mais encore elles se promettent de vous rendre Maître de la grande Tigranocerte, où elles ont plus de credit que le Roi même. Vous voyés devant vous des Princesses du sang des Arsacides, filles du vaillant Prince Vonones Gouverneur de Tigranocerte, beau-frere des Rois Vologese, Pacore & Tiridate, que ce dernier a fait mourir

aujourd'hui méchamment par une jalousie. Elles sacrifient à l'honneur de l'Empire tout ce qu'elles possedent, & leurs propres ressentimens, avec lesquels elles vous acquereront plus de villes que nous ne pourrions faire avec trente Legions. Elles vous demandent seulement cette grace, qu'en recevant ce present, vous permettiez que ces soldats joüissent de celui qu'elles leurs ont fait ; & que Rome qui est assez riche de gloire, souffre que son tresor soit diminué de ce peu de richesses, en recompense desquelles elles lui promettent des Villes & des Provinces. Corbulon l'ayant oüy parler, lui répondit. Si un autre que Melinte me faisoit ce discours pour ces Princesses, je pourrois craindre qu'il ne fût mêlé d'artifice, & qu'il ne fût fait seulement à dessein de les ravir à mon triomphe : mais connoissant sa sagesse, & que sans doute il prefere l'honneur & le bien du peuple Romain à toute autre consideration ; je veux croire tout ce qu'il me dit sans l'examiner. Princesses, joüissés donc parmi nous pour l'amour de lui & pour votre propre merite, & de votre rang & de la liberté que vous désirés : & si dans la condition où je vous remets, il vous plaît donner quelque preuve de votre affection au peuple Romain, nous

en serons redevables à votre seule bonne volonté, & non à aucun service que nous vous ayons rendu.

Les Princesses ayant admiré l'adresse dont Melinte s'étoit servi pour obtenir ce qu'elles désiroient, & voyant si bien réüssir son discours, se jetterent pleines de contentement aux pieds de Corbulon pour le remercier, & lui jurerent qu'elles satisferoient bien tôt à ce qu'elles lui avoient promis par la bouche de Melinte. Elles le supplierent seulement de traiter humainement les habitans d'Artaxate, afin que cette douceur servît à persuader ceux de Tigranocerte à se rendre aux Romains; & ainsi en songeant à se vanger de Tiridate, elles songeoient encore à la conservation de ceux de leur païs. Le General accorda leur priere, tant pour l'amour d'elles que par ce qu'il se devoit à lui-même & ajoûta qu'il recevoit pour le peuple Romain les richesses qu'elles lui offroient, non pas comme leur rançon, mais comme presens, & comme marques de leur liberalité: qu'il agreoit aussi que les soldats retinssent ce qu'elles leur avoit donné; & qu'elles possedassent paisiblement tout ce qui leur restoit & de biens & de suite, pour la conservation desquels & de leurs propres personnes, il leur alloit

donner une bonne escorte pour les conduire à Tigranocerte.

Ils se separerent ainsi tous extrémement satisfaits de Melinte ; Corbulon croyant lui estre redevable de ce qu'il leur avoit acquis ces Dames pour avancer leurs progrez ; Les Princesses estimant lui estre obligées de la conservation de tout ce qu'elles avoient de plus precieux au monde, les soldats pensant tenir de lui seul les presens qu'on leur avoit faits; puisque sans son adresse tout ce qui se prenoit dans les villes étoit acquis au tresor de Rome. Pour moi je croyois que l'obligation que ces Dames avoient à Melinte, rejailliſſoit sur moi, & que dans la satisfaction qu'elles recevoient je pourrois plus aisément m'insinuer aux bonnes graces de Zelinde. Mais je crois que de tous, nul n'étoit si satisfait que Melinte même ; m'imaginant qu'il n'y a point de plaisir si parfait, que celui qu'une vertu sublime reçoit de ses propres actions.

Nous fûmes choisis Melinte & moi pour commander l'escorte qui leur fut donnée ; le lendemain furent faites les funerailles de Vonones où nous assistames, & le jour d'après nous partîmes avec elles pour les conduire jusques à Tigranocerte. Le second jour Araxie se trou-

vant seule dans le chemin auec Melinte, lui dit après quelques discours sur le sujet de ce qui leur étoit arrivé. Je veux croire, Seigneur, que vous ne m'estimés pas si dépourveuë de sentiment, que vous ne jugiés bien que je me sens extrémement votre redevable : mais je veux encore que vous croyés que jamais reconnoissance ne fut si vive que la mienne, & que vous vous estes acquis par votre vertu non seulement tout ce que je possede au monde, pour en disposer comme il vous plaira, mais encore ma personne même & toutes mes passions, avec lesquelles je veux vous servir toute ma vie. Madame, lui répondit-il, ce que j'ay fait pour vous est si peu de chose, & le moindre Chevalier est si obligé de servir ainsi la moindre Dame du monde, que je ne puis croire que votre reconnoissance soit bien grande, si elle n'est qu'égale au service que je vous ay rendu ; mais je veux bien croire que votre cœur est si grand & si genereux, que la moindre assistance le picque sensiblement, & lui fait concevoir des desirs de se revanger au delà même du merite de ceux qui ont eu l'honneur de vous servir. Melinte, dit-elle, vous perdés le temps a vouloir diminuer votre merite : ce que j'en ay connu me fait concevoir en vous

la plus belle image de vertu qui fût jamais ; pardonnés moi si je vous loüe à vous même ; je sçai bien que vous le souffrez avec quelque peine, mais permettez moi de vous dire, qu'il n'y a point de Prince sur la terre, quand même il seroit capable d'ajoûter de nouveaux Empires aux siens, à qui je voulusse voüer ma vie comme à vous ; & ne croyés point que je vous veüille recompenser par les plus flatteuses paroles que je puisse inventer, mais que je vous parle encore bien plus de cœur que de bouche.

Il est vrai, dit Palamede à Epicharis en poursuivant son discours, que cette Princesse qui étoit fort vertueuse, & qui non seulement se sentoit obligée à Melinte de la conservation de son honneur & de son rang, mais encore admiroit de moment en moment sa sagesse si noble & si relevée, concevoit de plus en plus une si ardente & si honnête passion pour lui, qu'elle ne pouvoit s'empécher de lui témoigner ses ressentimens par ces termes affectueux : mais elle se maintint si bien dans les loix de son honneur, que jamais elle ne s'emporta à une déclaration ouverte d'amour ny à lui faire aucune proposition de mariage ; & aima mieux se laisser consommer peu à peu, que de faire aucune action, ny dire une parole,

qui pût blesser ny la vertu de Melinte, ny la sienne propre : D'autre coté, bien que Melinte ne manquât pas de courage pour porter ses desirs jusques à la recherche d'une Princesse si belle, si noble & si sage ; cependant soit que le Ciel ne l'eût pas destiné à avoir de l'amour pour elle, soit que mesurant toutes choses par la raison sans aucune ambition déreglée, il ne jugeât pas que ce fût une alliance sortable que celle d'un Gentil-homme Sicilien avec une Princesse du sang des Parthes, Iamais par ses discours il ne lui témoigna qu'un désir honnête de la servir ; & à tous ceux de la Princesse, qui quoi que passionnez pouvoient s'interpreter pour marques d'une extréme reconnoissance, il ne répondoit que par des termes pleins de civilité.

Quant à moi, l'état de mes affaires étoit bien d'une autre sorte : car au contraire je faisois toutes les avances, & Zelinde rejettoit toutes mes offres. Sur le chemin, l'ayant détournée de toute autre compagnie, & voulant lui faire quelque proposition d'amour, je commençai par quelques propos de civilité, ausquels elle répondit assez honnêtement ; mais quand impatient de lui découvrir le dessein que j'avois de l'aimer, je m'expliquai plus ouvertement & selon mon humeur ; je vous

prie de croire, me dit elle froidement, que nous ne vous avons point abuſez, quand nous vous avons dit ce qui étoit de notre naiſſance : Je ſuis Princeſſe, & comme telle il n'y a que des Princes de qui je puiſſe écouter de ſemblables diſcours. Je fus extrémement ſurpris de voir de quelle ſorte elle ſe vouloit relever, & m'abaiſſer au deſſous de ſa grandeur ; cependant mon humeur libre n'étant pas capable de rien diſſimuler, je voulus bien lui faire perdre cette opinion qu'elle avoit ſi haut d'elle & ſi baſſe de moi ; de ſorte que ſans autre adouciſſement, je lui dis. Croyez vous, Madame, qu'un Gentil-homme qui a pour ancêtre le grand Timoleon, exterminateur des Tyrans de la Sicile, n'oſe s'égaler à ce qu'il y a de plus grand parmi des peuples Barbares ? & que ceux qui poſſedent l'honnêteté, le ſçavoir, les arts, la politeſſe & la vraye generoſité, au point que nous les avons par deſſus le reſte du monde, ſoient pour n'oſer aſpirer à ce qui a été produit par certains Satrapes, qui ſous une pompe exterieure d'habits, cachent des mœurs rudes, une ignorance groſſiere & une valeur fuyarde ? Non non, Madame, laiſſons à part notre Nobleſſe, car la mienne ne cede à nulle autre qui ſoit ſur la terre, & pardonnez

moi si je vous parle avec cette franchise, vous m'y avez vous même obligé, en me voulant faire perdre la hardiesse de vous offrir mon affection : autrement, vous laissant dans l'opinion où vous êtes, il m'eût fallu faire mourir mes désirs, ce qui m'est désormais impossible.

Si ses paroles m'avoient surpris, les miennes la surprirent bien autant, n'ayant sans doute jamais éprouvé une liberté de parler pareille à la mienne. Elle rougit, & après avoir demeuré quelque temps interdite, elle me repartit. Je croirai de votre noblesse ce qu'il vous plaira, mais il vous sera difficile de compter comme moi vingt Rois de rang parmi vos ancêtres ; & qu'est-ce d'avoir délivré une Isle de tyrannie, en comparaison d'avoir acquis & conservé un Empire qui a toûjours disputé de gloire avec celui des Romains ? car pour cette politesse, ces sciences & ces arts dont vous vous vantez, les Princes des Parthes les bannissent de leurs terres avec grande raison. C'est par là que les esprits des peuples se subtilisent de telle sorte qu'ils en deviennent rebelles & ambitieux, & cherchent mille inventions pour secoüer le joug de ceux qui les commandent ; & cette valeur fuyarde que vous nous reprochez, est celle toutefois qui a sur-

monté les Craſſes & les Antoines. Enfin je vous prie que nous demeurions tous deux dans la ſaine opinion que chacun de nous doit avoir de ſoi, & n'attendés de moi que beaucoup de civilité & point d'amour. Je vois bien, lui dis-je, que la haute opinion que vous avez de votre nobleſſe, & le mépris que vous faites de nous, eſt une maladie qui ſe rendroit incurable, ſi je n'employois pour la guerir des remedes un peu violens, & qui peut eſtre vous déplairont; mais au lieu des ſoumiſſions & des reſpects dont il faut ſe ſervir pour acquerir les autres; il faut au contraire relever ſon merite auprès de vous, & faire en ſorte que vous contentant des qualitez particulieres qui ſont en vous en un haut degré, comme la beauté, la grace & les dons d'eſprit, vous perdiez cette grande eſtime de votre ſang qui ne vous permet pas ſeulement de conſiderer ceux qui recherchent votre affection. Croyés-vous, ajoûtay-je, que Themiſtocle ce Capitaine Grec, qui n'avoit autre titre pour la naiſſance, que celui d'être Citoyen d'Athenes, quand il vint offrir ſon ſervice à Xerxes, dont l'Empire étoit dix fois plus grand que celui des Parthes, & qu'il recût de lui le revenu de tant de villes pour le ſeul entretien de ſa per-

sonne, avec le commandement d'une puissante armée, eut été estimé indigne d'avoir une de ses filles en mariage, puisque c'est le partage ordinaire des Satrapes, dont les plus grands furent si jaloux de le voir tellement élevé au dessus d'eux? Vous aimeriez donc mieux être l'épouse d'un Satrape, c'est à dire l'Esclave d'une Esclave, puis qu'ils sont tous ainsi estimez de vos Princes, & partager avec cent autres femmes l'amitié d'un Barbare, puis qu'ils font gloire d'en avoir un tel nombre, que de vous voir seule aimée par un homme de condition noble & libre, qui possede assez de biens pour vous rendre heureuse, & qui a assez de courage pour acquerir par les armes un rang qui pourra contenter votre ambition? Un simple Citoyen Romain s'estime plus que les Rois & les Princes de la terre, lesquels on voit souvent à leur porte pour leur faire la cour; le moindre d'entr'eux estimeroit se faire tort de s'allier à une Princesse estrangere, & vous avez pû sçavoir combien ils mépriserent Antoine, de s'être attaché à l'amour d'une Reine d'Egypte: Cependant ce titre de Citoyen Romain ne nous peut être refusé à Melinte ny à moi, pour les services que nous avons rendus aux Romains; & avec ce titre nous pouvons

aſpirer aux premieres charges du monde & à des gouvernemens auſſi grands que tout l'Empire des Parthes, & à l'Empire même de Rome, puis qu'il ſe donne par élection. Je vois bien, dit-elle, en m'interrompant, que vous me ferez ſeulement connoître par vos diſcours que vous nous eſtimez indignes de vous, autant que nous vous eſtimons indignes de nous; & que chacun ſur ce ſujet ſe peut flatter autant qu'il lui plaît. Je n'ay pas peu obtenu, repris-je, ſi je vous ay fait connoître pour le moins, que cette opinion dont vous vous flattez, n'eſt pas recuë de tout le monde; & peut eſtre renverſée par d'autres toutes contraires. Ne croyez pas, repartit-elle, avoir rien obtenu; car il n'y a point de raiſon qui ſoit capable de me faire changer d'opinion, ny de vous faire jamais rien obtenir de moi. Entendîtes vous jamais, belle Epicharis, une plus plaiſante façon de parler d'amour: auſſi ne fus-je jamais ſi étonné que de me voir reduit par elle à ſuivre des maximes toutes contraires à celles qui ſont ordinaires aux Amans; car au lieu de l'humilité flatteuſe, avec laquelle on a coûtume de s'abaiſſer au deſſous de ce qu'on aime, & dont on ſe ſert à repouſſer les loüanges exceſſives que l'on ſe donne l'un à l'autre; cha-

cun de nous au contraire cherchoit à parler avantageusement de soy & au désavantage de l'autre ; & il sembloit plûtô: que j'eusse dessein de la quereller que d'acquerir son amour. Toutefois, elle étoit d'une humeur si libre qu'elle ne s'offensoit point de tous mes discours, au contraire elle en rioit souvent, & se contentoit de se maintenir dans son opinion, & de l'avantage qu'elle croyoit recevoir de n'avoir point été persuadée. Nous eûmes ainsi sur le chemin plusieurs propos, & acquîmes l'un sur l'autre une si grande liberté de nous parler, que bien souvent nous nous emportions jusques à nous dire des paroles assez injurieuses. Elle m'appelloit temeraire, ambitieux, je l'appellois orgueilleuse, barbare ; & nos discours s'échaufferent de sorte quelquefois, qu'ils furent enfin entendus ; si bien que ce nouveau procedé d'amour fut connu de Melinte & des deux autres Princesses, qui se mêlant dans nos entretiens se plûrent à nous aigrir l'un contre l'autre sur ce sujet, & à nous faire tenir des propos dans nos agreables coleres qui ne leur donnoit pas peu de divertissement.

Avec ces conversations si differentes, modeste & respectueuse entre Araxie & Melinte, & turbulente & gaye entre Ze-

linde & moi, nous arrivâmes à Tigranocerte, où Araxie ayant fait voir à Melinte celui des siens qu'elle lui envoyeroit quand elle auroit pratiqué ses intelligences dans la ville, auquel il pourroit prendre toute creance, & ayant fait paroître en cette separation autant de douleur & versé autant de larmes que pourroit faire la plus passionnée Amante du monde, nous les laissâmes après les civilités de part & d'autre, avec esperance de bientôt nous revoir.

Quelques jours après notre retour au camp de Corbulon, lors qu'il étoit prest de faire partir d'Artaxate ses troupes qui s'y étoient assez rafraîchies, pour aller vers Tigranocerte, nous vîmes arriver en notre logis, vingt chameaux chargés, qui étoient envoyés à Melinte par les Princesses, avec une lettre qui lui fut donnée par l'homme de creance dont elle lui avoit parlé. Sa lettre étoit telle.

ARAXIE AU PLUS GENEREUX *de tous les hommes.*

SI vous avez mépriſé les richeſſes que nous vous avons preſentées, au moins ne refuſerez vous pas quelques raretez de l'Orient & des parfums de l'Arabie, que les Dieux même ne refuſent pas, Souffrez ſage Melinte, que votre courage relaſche un peu de ſa ſeverité pour ſoulager nos reſſentimens; & croyez que c'eſt offenſer cruellement les perſonnes que l'on a ſenſiblement obligées, de ne permettre pas qu'elles ſe revengent en aucune ſorte. Recevez donc ces petits preſens comme des hommages que nous offrons à votre vertu. Je voudrois que tout ce que nous poſſedons fût de la nature de nos vœux & de nos affections, qui quoique vous les refuſiez ne laiſſeront pas d'être éternellement à vous.

Je reçûs auſſi une lettre de la part de la gentille & ſuperbe Zelinde où je lûs ces mots.

ZELINDE AU PLUS *audacieux qui vive.*

SI je n'eusse eu quelque crainte de combler votre vanité qui n'est déja que trop grande, j'eusse fait mettre à part quelques presens pour vous, afin de satisfaire à quelques petites obligations que je vous ay. Mais sçachant que Melinte vous aime plus que vous ne meritez, je me suis assurée qu'il ne vous feroit que trop bonne part de ce que nous lui envoyons. Ne trouvez donc pas étrange si l'on retranche même les choses duës, à ceux qui pretendent plus qu'ils ne doivent.

Melinte apprît de l'homme de creance, qu'Araxie avoit fait en sorte que les Romains seroient recûs dans Tigranocerte; qu'il n'y avoit que ceux du Château qu'elle n'avoit pû gagner; mais que voyant l'armée Maîtresse de la ville, ils se rendroient bien-tôt. Il alla aussi-tôt porter ces nouvelles à Corbulon; & pour satisfaire ensemble à son courage & à celui de la Princesse, il témoigna à celui qu'el-

le envoyoit qu'il acceptoit ſes preſens ; mais il les fit conduire au logis de Corbulon, à qui il les preſenta de la part d'Araxie, & lui fit part de ces bonnes nouvelles. Corbulon bien ſatisfait & ſe doutant que ce preſent étoit plûtôt de ſa liberalité, que de la Princeſſe envers lui, tira à part l'homme de creance & apprit de lui qu'il avoit été adreſſé à Melinte. Alors il le loüa devant tous, des grands ſervices qu'il rendoit à l'Empire & de ſa grande moderation pour les richeſſes ; puis il ajoûta en ſouriant, que c'étoit trop entreprendre que de faire de tels preſens à ſon General : que c'étoit même faire le General & le ranger à eſtre recompenſé par lui comme un ſimple Chevalier ; cependant qu'il vouloit bien que la gloire de Melinte allât juſques à ce point ; & que le treſor de Rome s'enrichît, non ſeulement des fruits de ſa valeur, mais encore de ceux de ſa liberalité : qu'au moins ils partageaſſent ces richeſſes, & qu'il en fiſt remener dix chameaux en ſon logis. Melinte après avoir repouſſé toutes les loüanges avec une grande modeſtie, conſentit à ce qu'il déſiroit ; & ayant fait décharger ces chameaux chez lui, trouva dans de grands coffres ſix Ammeublemens d'étoffes Perſiennes d'or & de ſoye, pluſieurs

robes à la Médoise, un nombre infini de plumes Indiennes, & mille autres choses rares & inconnuës encore aux Romains : mais quand il fit déplier ce qui venoit d'Arabie, nous fûmes tous remplis des odeurs les plus agreables que nous sentîmes jamais. Je crois qu'il y avoit dans mille parquets dequoi embaumer toute la terre, avec une abondance de liqueurs & d'onguents precieux, & une quantité innombrable de peaux parfumées. Melinte me fit part de toutes ces choses ; puis en envoya à tous les Chefs de l'armée, même il n'y eut soldat à qui il ne donnât quelque piece de ce qui lui avoit été apporté, si bien qu'insensiblement il ne lui resta rien, & il fût contraint d'en prendre de la part même qu'il m'avoit faite, afin qu'il gardât quelque chose du présent de la Princesse, à qui il fit cette réponse.

ME-

MELINTE
à la plus liberale Princesse de la terre.

MAGNIFIQUE PRINCESSE,

Vos presens ont été reçûs avec autant de satisfaction que vous le pouvez désirer : mais parce que c'etoient des marques de vos ressentimens, & que Corbulon & ses troupes avoient part avec moi a la conservation de votre bonheur, ils ont servi de recompense à toute l'armée. Considerez jusqu'où étoit allée votre liberalité, d'avoir voulu envoyer à un seul homme ce qui a été suffisant pour en reconnoître cinquante mille. Pour l'honneur de votre amitié, qu'il vous plaît m'offrir, c'est ce que je reserve à moi seul sans le vouloir partager avec personne. Vous ne trouverez pas mauvais que ne m'attachant qu'à cette noble recompense, je rejette tout le reste, qui quelque riche qu'il soit, ne peut entrer en comparaison avec une si precieuse chose, que je cheriray toute ma vie, comme la plus grande gloire que la guer-

re me puisse jamais faire acquerir.

Pour moi j'écrivis celle-cy à Zelinde.

PALAMEDE,

A la plus orgueilleuse des Barbares.

BELLE PRINCESSE,

De quelque mépris que votre lettre soit pleine, c'est pourtant une lettre que vous avez fait tenir à celui qui vous a offert son cœur, & qui est une marque que vous l'aimez malgré votre fausse ambition. J'ay seulement reconnu que vôtre orgueil a écrit celle que votre amour vous forçoit de m'envoyer. Continuez bien cette feinte ; elle n'est pas mauvaise ; mais prenez garde que celui qui combattoit si rudement vos ridicules opinions, même en recherchant votre affection, ne vous traite bien plus rigoureusement, quand il s'appercevra que l'amour vous aura rangé à sa mercy. Cependant consolez vous, & esperez que j'aurai pitié d'une Barbare, qui n'a commencé à avoir de jugement, que depuis qu'elle a eu l'honneur de ma connoissance.

Nous renvoyames celui qui nous avoit été envoyé avec ces lettres & quelques presens que nous lui fîmes ; & Melinte lui dit de la part de Corbulon, qu'il assurât Araxie que nous serions bien tôt à Tigranocerte. L'armée partit incontinent, & nous arrivâmes en peu de temps à cette grande ville, mal-gré les courses des Parthes qui voulurent traverser notre chemin. Nous y entrâmes par une porte qu'Araxie nous fit ouvrir, & aussitot nous allâmes a son Palais Melinte & moi. Les Princesses Vinrent au devant de nous jusqu'à la porte, & je ne vous puis representer les larmes de joye qu'Araxie répandit quand elle revit Melinte. Pour Zelinde, elle se mit à rire aussitôt qu'elle me vit, & dit. Voicy ce presomptueux, qui ne se contente pas d'aspirer à plus qu'il ne merite, sans ajoûter á sa folie l'imagination d'être aimé de celles qui le mépriſent, Je me puis abuser, lui répondis-je, si ce n'est pas un témpignage d'affection, que de recevoir des lettres de celle que l'on aime. Si vous prenés, me dit-elle, des lettres de mépris pour des faveurs, vous pouvez pretendre d'être toûjours ainsi favorisé de moi. Je commence à m'appercevoir, lui dis-je, que vous avez bien poli & subtiliſé votre esprit depuis que

je vous hante ; Car eſt-il une plus grande fineſſe, que de ſçavoir cacher ſous des mépris des témoignages de bonne volonté ? pour me mépriſer, au lieu de m'écrire ; il falloit plûtot ne me point écrire ; car quelque diſcours que contienne votre lettre, c'eſt une marque aſſurée que vous penſiés bien a moi, quand vous prîtes reſolution de mettre pour moi la main à la plume ; & ſi une Dame m'écrivoit de propos deliberé la premiere, & me mandoit, Je ne vous aime point, & je vous deffends de vous trouver à la promenade où je me rendrai ce ſoir ; que pourrois-je penſer autre choſe ſinon qu'elle penſe tout le contraire de ce qu'elle me mande, c'eſt à dire qu'elle m'aime, & qu'elle déſire que je me rende au lieu qu'elle m'enſeigne. Cet exemple, me dit-elle, ne me convient pas, car j'étois obligée de vous têmoigner que ſi je manquois d'affection pour vous, je ne manquois pas au moins de civilité. Avec de pareils diſcours nous nous entretinmes long-temps ; puis à cauſe que le Château ne ſe vouloit point rendre, quoi que l'armée fût dans la ville, nous les quittâmes pour aller à l'aſſaut. Araxie employa tout ce qu'elle put de raiſons pour détourner Melinte de s'y trouver ; l'aſſurant que c'étoit ſe

hazarder pour une choſe qui ne tarderoit pas un jour à eſtre entre nos mains ; mais elle ne pût jamais perſuader ce grand courage ; & le voyant reſolu de la quitter, elle lui donna une riche écharpe brillante de lames d'or & d'argent, afin qu'elle le put au moins remarquer des feneſtres de ſon Palais, d'où elle voyoit les murailles du Chaſteau.

Nous nous ſeparâmes ainſi d'avec elles, & nous armant de caſques & de rondâches, nous allâmes planter les échelles, & montâmes deſſus à l'envi les uns des autres. Je ne ſçaurois vous redire les actions particulieres de Melinte parce que nous étions ſur differentes échelles ; mais je ſçûs depuis qu'après avoir montré de grandes preuves de ſa valeur, & telles que nul ennemy n'oſoit plus ſe preſenter devant lui ſur la muraille, lorſqu'il penſoit monter deſſus, l'échelle ſe rompit par la peſanteur de ceux qui le ſuivoient, & il tomba tout froiſſé de la hauteur de plus de trente coudées. Ah ! Dieux, s'écria Epicharis à ces paroles ; Je doute même comment il peut eſtre encore vivant. Puis Palamede pourſuivit. Incontinent les ennemis recommencerent à paroître ſur la muraille, & jetterent une infinité de traits & de pierres ſur ceux qui avoient été renver-

ſez, deſquels fut tué un des Ecuyers de Melinte, qui vouloit relever ſon maître, lequel n'avoit aucun ſentiment. Ce fut alors une choſe merueilleuſe, de voir arriver en ce lieu dangereux la Princeſſe Araxie qui l'avoit vû tomber, & qui ſans aucune crainte de la greſle continuelle de fleches & de cailloux, vint couvrir de ſon corps celui de Melinte, & à l'aide de quelques-uns des ſiens qui l'avoient ſuivie, ayant ſa robbe percée de trois fléches, l'emporta juſques dans ſon Palais.

Après que nous fûmes entrez de force dans la place; je ſçûs l'accident qui étoit arrivé à Melinte; & je courus auſſitot pour le voir. Je le trouvay entre les bras de la Princeſſe, qui fondoit en larmes de voir qu'il ne donnoit encore aucun ſigne de vie, & qui à force de remedes eſſayoit de le faire revenir. Helas! diſoit-elle, mal-heureuſe que je ſuis, d'avoir attiré en cette ville la plus grande vertu qui fut jamais pour la faire perir à ma veuë. c'eſt donc là la recompenſe que je t'ai donnée, ô le plus genereux du monde, pour les ſenſibles & incomparables faveurs que tu m'as faites! faut-il que pour m'avoir ſauvée de mille outrages & d'une captiuité honteuſe, je ſois cauſe que tu perdes la vie? Dieux, s'eſcrioit-

elle, rendez à la terre ce tresor qu'elle possedoit ; rendez moi ce qui m'a rendu toutes choses ; ou ne permettez pas que je le survive. Araxie se plaignoit ainsi, perçant le cœur à tous les assistans par ses pleurs & ses sanglots. Pour ma douleur, chere Epicharis, vous pouvez vous l'imaginer, sçachant assez combien m'est cher cet incomparable amy. Les deux autres Princesses étoient aussi autant affligées & le secouroient avec autant de soin qu'elles eussent fait un frere bien-aimé; & chacun dans ce Palais étoit outré d'affliction, & eût semblé aussi mort que lui, s'il n'eût été réveillé par le desir de le revoir vivant. Je ne m'étonne pas, continua Palamede regardant Epicharis, de vous voir répandre de si grosses larmes ; moi même je ne puis retenir les miennes, songeant aux vives douleurs que je sentois alors. Enfin le poux lui revint. Ah ! dit Epicharis avec un grand soupir, vous me rendez la vie en la lui redonnant. Et un peu après, ajoûta Palamede, il ouvrit les yeux, ce qui fit renaître nos esperances ; mais il fut plus de deux jours sans pouvoir parler. Je ne vous dirai point tous les accidens de cette longue maladie, qui nous firent cent fois desesperer de sa gueriſon, & qui ne sembloient arriver, que pour faire

admirer la vertu constante de Melinte, & son égale moderation & dans les maux & dans la bonne fortune ; mais je vous ferai seulement sçavoir que la sensible Araxie l'assista avec des soins si assidus, que jamais elle ne partit d'auprès de son lit ; & en deux mois ne dormit pas dix heures.

Melinte même la conjuroit souvent de s'aller reposer, & lui temoignoit son déplaisir de voir qu'elle se feroit mourir ; ses sœurs & moi nous y mêlions encore nos prieres pour la vaincre ; mais rien ne la pouvoit détourner de ses veilles & de ses soins obstinez. Quoi ? disoit-elle, que j'abandonne la conservation de la vie de celui qui a eu tant de soin de la conservation de mon honneur & de ma liberté ! Jamais je ne serai si lâche ni si méconnoissante ; & j'aime mieux mourir en l'assistant, que de vivre avec ingratitude. Mais à mesure que Melinte se gueriſſoit, la santé d'Araxie diminuoit ; & lors qu'il eut assez de force pour se lever, la Princesse vaincuë de lassitude & de debilité se mit au lit, où sentant la langueur qui lui alloit faire perdre toute connoissance, & voyant Melinte qui l'assistoit avec autant de soin que lui pouvoit permettre sa santé encore foible & renaissante ; d'une voix douce & mou-

rante elle lui parla ainſi en lui prenant la main. Melinte, croyez que je meurs avec des contentemens que je ne puis vous exprimer. Celui d'avoir eu le bonheur de connoître le plus vertueux des hommes m'eſt extremement cher ; celui d'avoir été ſi heureuſe que le Ciel m'ait favoriſée d'un tel ſecours dans les plus grands dangers de ma vie, m'eſt infiniment ſenſible; J'ajoûterai encore celui de vous voir remis en état de vous bien porter, qui m'eſt bien doux; mais rien ne peut égaler celui que je reſſens d'avoir conçû pour vous une amitié auſſi vertueuſe, ſi j'oſe dire, que vous même; puis qu'elle eſt égale au ſujet où elle s'eſt attachée; & ſi vous m'aſſurez que je meurs joüiſſante de celle qu'il vous a plû me promettre, ce ſera le comble de tous mes contentemens.

Il n'y avoit perſonne autour du lit qui ne verſât des larmes, entendant ces paroles, & Melinte eſſuyant ſes yeux pour lui répondre. Madame, lui dit-il, ſi vous déſiriez joüir de cette amitié que je vous ay promiſe & que vous avez ſi bien acquiſe par votre vertu, pourquoi avez vous tant prodigué votre vie, & pourquoi n'eſſayez vous pas encore de vivre avec nous? Croyez, Madame, que ſi votre contentement dépend de mon a-

mitié, vous pourrés vivre la plus heureuse du monde. Il vouloit continuer, mais elle lui dit en l'interrompant : Melinte, je n'attendois plus pour mourir, que d'avoir oüy l'agreable son de ces cheres paroles. Adieu, la vertu même, dit-elle, en lui serrant la main, puis elle ferma les yeux & expira doucement. Helas ! dit Epicharis, il semble que j'expire moi-même doucement avec cette sage Princesse. Ainsi mourut Araxie, continua Palamede, pour avoir été trop sensible aux obligations, & pour avoir conçû une amour pour Melinte, qui n'etant point soulagée par une ardeur reciproque, & n'osant sortir au dehors, retenuë par sa modestie, tourna sa violence contre elle-même, & fit perir peu à peu celle qui l'avoit conçûë. Nous ressentîmes tous une grande affliction pour cette mort ; toutes ces maladies ayant éteint les gayetez de Zelinde & les miennes, éteignirent aussi l'amour que j'avois pour elle ; cependant durant cette tristesse elle m'aima comme un frere, nous communiquions ensemble avec une grande confidence ; & ce fut dans ces entretiens qu'elle ne feignit point de me dire ce qu'elle avoit reconnu de la naissance & du progrez de l'affection de sa sœur pour Melinte.

Durant ce temps l'accord entre les Romains & Tiridate fut fait par l'entremise de Vologese, à condition que Tiridate iroit à Rome recevoir la Couronne de l'Armenie de la main de Neron; si bien que les funerailles d'Araxie ayant été faites avec toute la pompe qui se peut imaginer, & Melinte sentant sa santé assez bien retablie, nous prîmes congé des deux sœurs.

Epicharis qui sentoit ses yeux encore humides des larmes qu'elle avoit répanduës entendant le recit de la mort de cette Princesse, & voyant que Palamede avoit fini son discours, appella Melinte qui alloit devant eux en révant, & lui dit, venez un peu pleurer avec nous la mort d'Araxie, & plus encore que nous même, puisque vous en fûtes la cause. Palamede, lui demanda Melinte en s'approchant, vous a-t'il entretenu de cette pitoyable histoire? Je ne crois pas que l'on me puisse accuser de cette mort, ma maladie seule ayant produit sa compassion, qui fit qu'elle m'assista avec trop de soin.

Il n'est pas raisonnable, dit Epicharis, d'accuser un homme d'une chose dont il n'est coupable que par trop de merite. Non, Melinte, tant s'en faut que je vous accuse, ce que je viens d'oüir ne fait que me faire admirer de plus en plus votre

grande sageſſe, qui produit de ſi merveilleux effets; & je m'eſtime infiniment redevable à Palamede, qui m'a fait ſçavoir des avantures ſi agreables, quoi qu'elles ſoient mélées de triſteſſe, & qu'elles m'ayent fait répandre des larmes; mais ce ſont des larmes bien douces que celles que l'on verſe au recit des accidens pitoyables. Maintenant, Melinte, vous pouvez me continuer votre diſcours & me parler de ce que vous fîtes après avoir laiſſé Tigranocerte, & ſi vous ne repaſſâtes point par Athênes pour voir cette belle Eriphile, qui vous avoit aimez tous deux ſi vertueuſement.

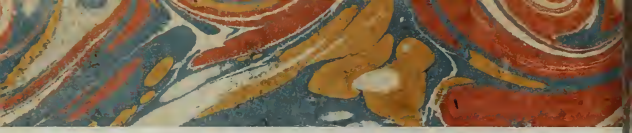
Ayant quitté l'armée, reprit Melinte, nous nous embarquâmes & vinmes paſſer près de la Grece. Je voulois me détourner pour aller à Athenes, & revoir encore Eriphile, mais Palamede qui l'avoit entierement oubliée, ne me le voulut jamais permettre, & ne ſongea plus qu'aux receptions qu'on nous feroit à Syracuſe pour la victoire des jeux Olympiques, leſquelles furent plus honorables pour nous que nous n'euſſions pû l'imaginer. J'ay ſçu, dit Epicharis, cette reception de celle même qui vous fit les preſens; mais quoi qu'elle fût magnifique, je puis dire qu'elle ne ſurpaſſa point le merite des perſonnes que l'on recevoit. Voila

donc, continua Melinte, ce que vous avez désiré sçavoir de nous, qui est bien peu de chose pour les obligations que nous vous avons ; mais il nous suffit que vous soyez satisfaite, quelque monnoye que nous vous donnions. Vous payez trop bien, dit Epicharis, & je dois estre bien contente, puis qu'en vous servant j'ay déja beaucoup de plaisir, & de plus vous m'en avez donné une agreable recompense ; car jamais je n'entendis rien avec tant de joye que votre belle & heureuse instruction, la sagesse d'Euphile, la tromperie que l'on fit à Palamede, & la naissance de votre amitié, avec tous vos honneurs, & vos gloires ; mais ne trouvez pas mauvais si je vous dis, que le discours que Palamede m'a fait de vous, m'a été encore plus agreable que le votre même ; & que s'il n'est bien sage, au moins sçait-il bien remarquer les avantages de la sagesse, & lui donner les loüanges qu'elle merite. Je vous jure que tant de beaux evenemens rempliſſent encore mon ame de satisfaction, & si je passois souvent de pareilles heures j'estimerois ma vie bien heureuse.

Ils s'entretinrent long-temps sur toutes ces rencontres, & cheminerent en parlant ainsi jusques à ce que le Soleil fût bien haut ; alors ils se retirerent en un

lieu écarté. Palamede s'en alla seul au village le plus proche pour avoir quelque provision, & laissa Melinte & Epicharis, qui discoururent quelque temps des gentilles qualitez de Palamede, auquel ils reconnoissoient beaucoup de choses qui partoient d'un esprit aimable, & d'une grande noblesse de courage, pour son humeur gaye & un peu portée aux plaisirs, ils confessoient que cela se mûriroit bien-tôt, & ne l'en estimoient pas moins; puis Melinte donna conseil à Epicharis de se reposer un peu ne croyant pas qu'il y eût plus de danger d'aller de jour. Palamede arrivant, Melinte lui fit signe de ne la pas éveiller, mais de dormir aussi, pour aller ensemble après lui gayement.

Fin du sixieme Livre de l'Ariane



a Bibliothèque
ersité d'Ottawa

Échéance

ui rapporte un volume
dernière date timbrée
devra payer une amen-
q cents, plus deux cents
ue jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.